

ISSN 0758 - 170 X

36^e année (2018)

n°4 (décembre)

A.N.C.A.-A.D.E.A.F

**Nouveaux
Cahiers
d'Allemand**

Revue de linguistique et de didactique

Publiée avec le concours du

GROUPE DE LEXICOGRAPHIE FRANCO-ALLEMANDE

de L'ATILF UNIVERSITÉ de LORRAINE & CNRS

Sommaire

La Rédaction	Présentation	321
Delphine Pasques	Introduction: Luther, créateur de la langue allemande?	323-332
Anna Balbach	Schöpfer des Hochdeutschen oder Stümper und Phrasist? Wertungen über Martin Luthers Bedeutung für die deutsche Sprachgeschichte aus fünf Jahrhunderten	333-346
Rudolf Hoberg	Wie wurden und werden Luthers Verdienste um die deutsche Sprache gesehen?	347-353
Paul Roessler	Zur Vorfeldmarkierung in Lutherdrucken	355-367
Mechthild Habermann	Sprache im Wandel: Martin Luthers Septembertestament (1522) und die Ausgabe letzter Hand (1545)	369-380
Britt-Marie Schuster	Martin Luther - (auch) ein Erneuerer der Rhetorik?	381-390
Michel Lefèvre	Luthers revidierte Rhetorik. Die Auflösung binärer Satzgefüge und ihre Folgen am Beispiel zweier Versionen der Schrift <i>An den Christlichen Adel deutscher Nation</i>	391-404
Thérèse Robin	Luther prédicateur et la langue des sermons	405- 416
Christine Ganslmayer	Luthers Übersetzungsmanuskripte – eine Projektvorstellung	417-430

Recensions

CONRAD François (2017) *Variation durch Sprachkontakt. Lautliche Dubletten im Luxemburgischen*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 399 p.=*Luxemburg-Studien/Etudes luxembourgeoises* Band 14. ISBN: 9783631727515. Prix: 67, 30 Euros, par Dominique Huck (431-434). **EFING**, Christian / **ARICHGERZ**, Bruno: *GEHEIMSPRACHEN- Geschichte und Gegenwart verschlüsselter Kommunikation*. Marixverlag: Wiesbaden, 2017, 218pages.15 Euros. ISBN: 978-3-7374-1045-8, par Yves Bertrand (434-436). **MEINUNGER**, André/ **BAUMANN**, Antje (Hrsgb.) *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*. Berlin: Kulturverlag Kadmos. ISBN : 978-3-86599-287-1. Prix : 19,90 euros. 300 pages. 2017, par Odile Schneider-Mizony (436-438)

Annonces : In eigener Sache : *Autorenhinweise* 354 ; *A nos auteurs* 368 ; *Pilotage rédactionnel de la Revue* 439; *Nos auteurs publient* (M. Kauffer & Y. Keromnes, *Verbum*) 440 ;

Numéro spécial Luther et la langue allemande

Coordonné par Delphine Pasques

Il est déjà arrivé dans le passé à notre revue de publier des actes de colloques ou de Journées d'Etudes dont nous pensions qu'ils peuvent intéresser nos abonnés et nos lecteurs, pour la plupart enseignants et/ou chercheurs dans l'enseignement secondaire ou supérieur : sur les lexèmes figés, l'interculturel dans l'enseignement bilingue en Alsace ou la traduction littéraire. Même si notre revue fonctionne habituellement par numéro de Varia et non par thématique, il nous a paru que le grand retentissement de l'année Luther dans les médias allemands justifiait que nous nous en fassions aussi l'écho. La Journée d'Etudes organisée par Delphine Pasques en février 2018 rentre dans ce cadre et il était donc naturel de confier à notre collègue la responsabilité rédactionnelle du numéro.

Introduction :
Luther, créateur de la langue allemande ?

Il n'est pas rare d'entendre affirmer, dans un contexte universitaire ou autre, que Luther a créé l'allemand, et qu'avant lui on ne peut pas encore « véritablement » parler de langue allemande. Différentes croyances se cachent derrière ce « véritablement » : certains pensent que Luther aurait créé *ex nihilo* l'allemand, tandis que d'autres limitent son œuvre créatrice à l'allemand standard. D'autres encore s'interrogent (à juste titre) d'une part sur la possibilité même, pour un seul homme, de créer une langue ; d'autre part sur la/les langue(s) qui aurai(en)t été parlée(s) avant Luther. On oublie souvent que Luther n'a pas été le premier traducteur de la Bible en allemand. Ces questionnements, qui plaident pour l'enseignement de l'histoire de la langue dans le supérieur, donnent une idée des représentations associées à la figure de Luther, sorte de point de repère très lointain et manifestement précédé de ténèbres (pas seulement linguistiques). Alors que l'année Luther battait son plein, en 2017, cette figure occupait tellement le devant de la scène culturelle allemande que les étudiants germanistes en semblaient confortés dans leurs croyances : c'est donc bien ce Luther qui a inventé religion, langue, culture, en un mot l'identité allemande. D'où la nécessité de faire le point, du moins au niveau linguistique, sur les apports de Luther tels qu'on peut les estimer aujourd'hui.¹

L'intitulé de la journée d'études, dont les actes sont publiés dans ce recueil, cite sous la forme d'une question rhétorique l'affirmation si souvent entendue en cours : « Luther, créateur de la langue allemande ? ». Il s'agissait de dresser un bilan des apports de Luther, ainsi que des héritages dont il s'est inspiré, aux différents niveaux de l'analyse linguistique. Les collègues historiens de la langue allemande qui ont participé à cette entreprise ont chacun choisi un axe d'étude (orthographique, morphologique, lexical, syntaxique ou rhétorique), en vue de se prononcer sur ce qu'on a coutume d'appeler « le génie linguistique de Luther ». Deux contributions sont également consacrées à la réception, très fluctuante selon les époques, de la « langue de Luther » - pour autant qu'elle existe.

¹ Marie-Thérèse Mourey organisait la même année un colloque consacré plus largement aux héritages religieux, politiques et culturels de la réforme (« La Réforme 500 ans après : quel héritage pour l'Europe ? »).

Avant de présenter ces contributions, qui mettent en perspective la langue de Luther avec celle de ses contemporains, de ses prédécesseurs proches ou de ses successeurs plus lointains, il m'a semblé opportun de rappeler que, cinq cents ans *avant* Luther, un autre « génie linguistique » a beaucoup œuvré pour la langue allemande. Il s'agit de Notker Labeo (« le lippu »), rebaptisé dès le Moyen Âge Notker Teutonicus en raison de la qualité de ses traductions du latin vers le vernaculaire alémanique, dialecte haut-allemand. C'est notamment sa traduction et son commentaire de l'intégralité des psaumes, achevés vers 1020, dont on fêtera bientôt le millénaire, qui a connu un immense succès au Moyen Âge. Mon propos n'est pas de présenter une étude contrastive des innovations linguistiques des deux « génies » en question. Je limiterai les remarques qui suivent au lexique, et plus précisément à la mise en regard de quelques innovations lexicales observables chez Luther et/ou chez Notker. Il s'agit d'illustrer, à partir de quelques exemples, que Luther n'est pas le premier locuteur germanophone à avoir « travaillé » sa langue maternelle pour en donner le meilleur au niveau lexical.

Rappelons pour commencer l'altérité radicale des situations d'énonciation des deux locuteurs qui nous intéressent. Notker s'adresse aux élèves en théologie du monastère de Saint Gall. Son objectif est d'assurer la meilleure compréhension possible de la parole de Dieu telle qu'elle est exprimée dans les psaumes, et d'en faire passer une interprétation fidèle à celle de Saint Augustin. Notker fait œuvre de pionnier : s'il ne s'agit pas de la toute première traduction en allemand d'un texte biblique,¹ il reste cependant énormément à créer et améliorer, notamment au niveau du lexique, et c'est par ailleurs la première traduction suivie d'un livre de l'Ancien Testament.² Précisons enfin que deux locuteurs ont contribué à l'élaboration du lexique dans cette œuvre : Notker pour les lexèmes en corps de texte, et un glossateur non connu, pour ceux situés dans l'espace interlinéaire.³

Luther quant à lui s'adresse non pas à des moines ou futurs moines, mais au public le plus large possible - situation inimaginable au XI^e s. Luther, qui veut mettre la Bible à disposition du plus grand nombre, s'appuie sur des siècles de tradition écrite de l'allemand, dans des domaines très variés, et procède à des comparaisons systématiques des traductions de la Bible réalisées avant lui. On

¹ Plusieurs œuvres majeures ont précédé la traduction de Notker : le traité d'Isidor en ancien-haut-allemand (vers 800), qui cite quelques passages de l'Ancien Testament ; l'évangile de Saint Mathieu dans les Fragments de Monsee (vers 800), l'Harmonie des évangiles de Tatian (830) et celle de Otfrid (860), pour le Nouveau Testament.

² La traduction la plus ancienne des psaumes dans une langue germanique est celle réalisée par le roi Alfred, en vieil anglais, à la fin du IX^e s.

³ On a longtemps tenu ce glossateur pour Ekkehart IV., élève de Notker, mais cette hypothèse n'est plus d'actualité (cf. Kössinger *et alii*, 2015).

ne s'étendra pas ici sur la démarche philologique caractéristique de l'entreprise luthérienne, mais on retiendra que cette démarche diffère fondamentalement chez les deux locuteurs : Notker, qui parlait le latin couramment, n'a sans doute pas maîtrisé le grec, et ne connaissait pas l'hébreu, alors que Luther maîtrisait ces trois langues dites « sacrées », et s'entourait des plus érudits philologues. A la différence de Notker, Luther n'a pas traduit depuis la Vulgate (ou du moins pas seulement), ce qui impose la plus grande prudence pour tout essai de comparaison. Enfin, il faut aussi tenir compte des évolutions dans l'activité de traduction entre le XIe et le XVIe : traduire, au début de cette période, c'est encore tout à la fois rendre le texte source compréhensible, et l'interpréter – alors que les humanistes développent une conception moderne de la traduction, qui pré-suppose une relation d'équivalence entre le texte source et le texte traduit.¹ L'altérité radicale des situations d'énonciation, des buts et des méthodes étant posée, tentons de mettre en regard l'activité de création lexicale chez ces deux locuteurs.

calvaria

Considérons pour commencer une création lexicale traditionnellement attribuée à Luther (cf. Besch 2014 54),² la forme *schedelstett* 'calvaire', littéralement 'lieu du crâne', utilisée pour désigner le mont Golgotha. Il s'agit d'une traduction du latin *calvaria* 'lieu du crâne'.³ Dans le Psautier du XIe, quatre créations lexicales sont proposées par le glossateur pour rendre *calvaria* :

	<i>chálo bérg</i>	<i>chála kibilla</i>	<i>hoûbet kibilla</i>	<i>perichkíbillá</i>
sens littéral	'montagne chauve'	'crâne chauve'	'crâne de la tête'	'crâne de la montagne'
références	Ps.46,1	Ps.41,1	Ps.43,1	Ps.105,19

Pourquoi quatre innovations lexicales, au sein d'une même œuvre, et qui plus est toutes construites à partir de la même image du crâne ? Aucune fonction, ni didactique, ni rhétorique, n'a pas été mise en valeur dans le choix de ces compo-

¹ Ce sont les traductions de Niklas von Wyle, depuis le latin vers l'allemand, qui sont considérées comme les premières traductions « au sens moderne ». Réalisées à partir de 1461, elles sont imprimées en 1478 sous le titre bien choisi de *Translatzion oder Tütschungen* (cf. Wortsbrock 1999).

² Je précise « traditionnellement » parce qu'il est souvent difficile de déterminer quelle est la toute première occurrence d'un lexème donné, qu'il soit simple ou complexe. Besch affiche la même prudence lorsqu'il évoque ces créations attribuées à Luther (« vermutliche Neubildungen Luthers », 2014 : 54).

³ Le latin « traduit le gr. κρωνίον 'crâne' lui-même trad. de l'araméen *gulgoltâ* 'crâne' et aussi 'somet, citadelle' (transcrit par le gr. Γολγοθᾶ), nom donné à cette colline en raison de sa forme », <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3826983390>.

sés, qui s'inspirent tous indifféremment de l'étymologie d'Isidore.¹ L'intérêt pour le glossateur était sans doute autre : il s'agissait de faire fonctionner les modèles de création lexicale, pour ainsi dire de « familiariser » la langue allemande avec l'innovation lexicale. Cette démarche illustre précisément la démarche de ces pionniers de la traduction.

On remarquera que deux modèles lexicaux sont représentés ici. Le premier est un modèle déterminatif endocentrique, avec un premier composant qui détermine le second, le tout pouvant être repris par le second composant (*cháló bérg* désigne bien un mont). C'est le modèle également employé par Luther (*schedelstett* désigne un lieu). Le second modèle est déterminatif et exocentrique : le premier composant détermine le second, mais le tout ne peut pas être repris par le second composant (*chála kibilla*, *hoûbet kibilla* et *perichkibilla* ont pour second composant *kibilla* 'crâne', mais c'est d'un calvaire et non d'un crâne qu'il s'agit). Il y a relation de contiguïté entre crâne et calvaire, le crâne étant présent sur le lieu – et le mont ayant par ailleurs la forme d'un crâne.

On observe donc un travail de création lexicale par analogie avec des modèles de composition. Que l'un de ces produits lexicaux trouve preneurs et s'impose par la suite était sans doute une préoccupation secondaire pour ces créateurs de lexique. Preuve en est que Notker, contrairement au glossateur, ne traduit même pas *calvaria* : il emploie ce terme en latin dans le texte vernaculaire.² Ce qui signifie qu'il supposait la traduction inutile, et le terme latin connu de ses récepteurs, élèves de son cours de théologie. Si le glossateur traduit, ce n'est pas pour rendre possible la compréhension, mais pour « dégrossir » le vernaculaire. La fonction de l'innovation lexicale est donc très différente dans le texte de Notker et dans celui de Luther ; mais des innovations (par analogie avec des modèles semblables) sont observables dans les deux corpus.

holocausta

Autre exemple de traductions multiples pour une même expression latine : celles de *holocaustum* 'sacrifice',³ terme employé pour désigner les sacrifices d'animaux effectués par les païens, dans l'Ancien Testament, ou bien pour désigner par anticipation le sacrifice du Christ, comparé à un agneau. Notker crée le composé *pránt ópher*, litt. 'sacrifice par le feu', qui est attesté chez Luther sous

¹ *caluaría ab ossibus caluis dicta, per defectionem* « calvaire et dit à cause des ossements chauves, par ellipse » (Isidore Etymologiae XI 1,27).

² Ce mélange de latin et de vernaculaire est très fréquent chez Notker. Sonderegger parle à ce sujet de *Mischsprache*.

³ En latin chrétien, *holocaustum* désigne un « sacrifice d'adoration dans lequel la victime offerte à Dieu est totalement consumée par le feu de l'autel (*Lév. I, 1-17; VI, 1-6; XXI, 17-25*) », gr. ὅλοκαυστων [...] de ὅλος 'tout' et καυστός 'brûlé' »,

<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1002709215>.

la forme *Brand opffer* (Ps.50,18). Il s'agit d'une des rares créations lexicales de Notker qu'on retrouve chez Luther, et même en allemand contemporain.¹ Notker propose une autre traduction, qui ne s'est pas lexicalisée : le composé *brénnefrúscinga* (Ps.50,21), litt. 'sacrifice animal par le feu', dans un contexte où lat. *holocausta* renvoie au sacrifice du Christ, comparé à un agneau. Le latin n'est pas traduit « mécaniquement » : la traduction rend compte d'une interprétation poussée du texte latin. Le glossateur quant à lui propose encore deux autres lexèmes complexes, *al brand opher* (Ps.64,2) et *al ferbrénnopher* (64,3), litt. 'sacrifice qui brûle complètement' (pour rendre le latin *totum incensum*). Ces composés sont tous déterminatifs et endocentriques (les seconds membres -*opher* et -*frúscinga* peuvent reprendre le tout) ; il s'agit de variations sémiotiques sur la même image sémantique du sacrifice par le feu. Avec la volonté de la part de ces locuteurs créateurs de lexique de tester les possibilités de leur langue, de chercher le meilleur rendu possible. La traduction est par définition très créative – et pour cause : des pans entiers du lexique doivent être créés en ce début du XIe s.

Dans la Bible de Luther, bien entendu, on ne retrouve pas cette activité foisonnante de création lexicale, avec la co-occurrence de différents coups d'essai pour rendre une même expression latine. Mais si ces innovations concurrentes ne sont pas répertoriées dans les versions imprimées de la traduction luthérienne, qu'en est-il dans les manuscrits correspondants ? Il est possible que l'activité créatrice du traducteur soit mieux observable dans ce type de corpus (cf. le projet présenté par Christine Ganslmayer ci-après).²

pacifici

Autre création lexicale traditionnellement attribuée à Luther, la traduction de *pacifici* « ceux qui procurent la paix » (Mt.5,9) par *die friedfertigen* (cité par Besch 2014 : 54). Luther lui-même, dans une note marginale de la version de 1534, pointe la différence de sens entre *friedsam* 'pacifique', déjà en usage à son époque, et la création qu'il propose :

Die friedfertigen sind mehr denn friedsam / nemlich / die den fride machen fordern und erhalten unter andern / wie Christus uns bey Gott hat fride gemacht.

Il est fréquent, chez Luther comme chez Notker, qu'une création lexicale soit ainsi accompagnée d'un commentaire métalinguistique, sorte d'anticipation de la réception (et notamment des potentielles difficultés de réception). On reconnaît la démarche du professeur de théologie. La présence d'un tel commentaire

¹ Cf. <https://www.duden.de/rechtschreibung/Brandopfer>.

² Christine Ganslmayer présente dans ce recueil un projet d'édition et d'étude des manuscrits de Luther. Je lui ai demandé si l'accès à la version manuscrite des psaumes que je cite était déjà possible; ce n'est malheureusement pas le cas, le corpus de ces manuscrits étant encore en cours de constitution.

constitue sans doute l'indice le plus fiable du caractère innovant de la forme linguistique proposée. Pour les états de langue très anciens, dont peu de manuscrits sont parvenus jusqu'à nous, ce type d'indication métalinguistique est d'une grande valeur pour évaluer le caractère innovant d'une expression.

Dans le Psautier de Notker, deux traductions de *pacificus* sont proposées. L'une est *fridoman* 'homme de paix' (Ps.71,1), de la main du glossateur. Il s'agit d'un composé déterminatif endocentrique. L'autre, de Notker, est le groupe nominal *frídomáhhigen man*, traduction de *homini pacifico* (Ps.36,37). L'adjectif qui qualifie la base *man* peut être analysé comme dérivé en *-ig* du complexe [*frídomáhh-*] 'faire la paix'. Cette traduction correspond très précisément au sens de *friedfertig* tel que le paraphrase Luther dans la note marginale citée ci-avant (« den fride machen »).

labia dolosa

On peut également partir du texte de Notker et chercher si la comparaison est possible avec le texte luthérien. Soit par exemple le composé *trúge léfsa* (Ps.30,19) 'lèvres trompeuses', traduction de *labia dolosa*, création de Notker qui désigne par métonymie les injustes et les orgueilleux. Chez Luther, c'est un groupe nominal qui est proposé : *falsche meuler* - tandis que dans la version la plus récente de sa traduction (2017), on retrouve un composé, avec un second membre qui reprend la base du GN de Luther : *Lügenmäuler*.¹ On pourrait comparer ces traductions dans toutes les versions disponibles de la Bible, on retrouverait cette hésitation entre forme syntaxique (GN avec adjectif) et forme lexicale (composé ou dérivé). Choisir une structure lexicale, et non syntaxique, c'est proposer une dénomination, qui présuppose l'existence de la représentation correspondante, et participe ainsi aux enjeux argumentatifs du texte.²

Il est fréquent qu'à un composé de Notker corresponde chez Luther un GN constitué du même matériel lexical. Le tableau suivant rend compte de manière synthétique de quelques-unes de ces oppositions de structure :³

Latin	Notker	Luther
Ps. 2,10 <i>qui iudicatis terram</i>	<i>lantrechtara</i>	<i>ir Richter auff erden</i>
Ps. 2,2 <i>reges terre</i>	<i>tie lánt chuninga</i>	<i>die Könige im lande</i>

¹ *Die Bibel nach Martin Luthers Übersetzung*, revidiert 2017. Stuttgart : Deutsche Bibelgesellschaft.

² Cf. Kleiber 1984.

³ Le latin de la Vulgate est donné à titre informatif ; il s'agit du texte source utilisé par Notker – mais Luther, comme déjà mentionné, compile de nombreuses sources, dans les trois langues sacrées.

Ps. 8,6 <i>pisces maris</i>	<i>mérefischa</i>	<i>die fisch im meer</i>
Ps. 9,17 <i>in operibus manuum suarum</i>	<i>an sîn selbes hánt uuérche</i>	<i>inn dem werck seiner hende</i>
Ps. 17,6 <i>Dolores inferi</i>	<i>héllo sêr</i>	<i>der Hellen band</i>

La comparaison de ces quelques occurrences pourrait laisser penser que Notker et son glossateur auraient plus systématiquement (plus librement ?) eu recours à la composition nominale que Luther. Mais la diversité des sources utilisées par les deux traducteurs complique considérablement toute comparaison. Notons que la même tendance a été observée, dans la comparaison que j'ai effectuée du psautier de Notker avec son adaptation au XIVe s. (cf. Pasques 2005). L'immense majorité des créations composées de Notker y sont remplacées par des GN qui emploient le même matériel lexical. On peut émettre deux hypothèses pour expliquer ces différences de choix structurels. D'une part le fait que pour Notker et son glossateur, la traduction nécessitait un tel effort de création lexicale qu'ils ont eu tendance à utiliser régulièrement, parfois mécaniquement, les modèles de composition pour rendre le latin. D'autre part, ces mêmes locuteurs se trouvent au début de la tradition de traduction biblique, et sont donc encore peu tributaires de normes et d'usages en vernaculaire. Quasiment toutes les innovations semblent ainsi permises. Alors que Luther, à la fois aidé et contraint par des siècles de tradition écrite, est évidemment moins libre dans ses propositions d'innovations lexicales.

Ce tableau permet un autre faisceau d'observations. La comparaison du latin de la Vulgate et des innovations lexicales de Notker montre la liberté que se permet le traducteur par rapport à la langue sacrée qu'est le latin : cette liberté concerne le choix de la structure adoptée en vernaculaire, qui n'est jamais tributaire du latin. Qu'il s'agisse, dans le texte source, d'une proposition relative (*qui iudicatis terram*) ou d'un GN avec génitif postposé (par exemple *reges terre*), Notker fait le choix d'une construction parfaitement endogène, qui ne doit rien au latin : la composition nominale. Il privilégie ainsi la langue cible, c'est-à-dire qu'il cherche le rendu le plus idiomatique possible, qui puisse être compris par ses récepteurs sans qu'ils aient à recourir au texte latin. Cette recherche d'idiomaticité, qui implique une prise de distance par rapport au mot à mot du texte sacré, afin de privilégier le sens et de faciliter la réception du vernaculaire, constitue également le cœur de la démarche du traducteur Luther.

La comparaison des deux créateurs de lexique ne sera pas poussée plus loin. Une étude systématique mettrait également en lumière de nombreuses divergences dans les méthodes et choix de traductions lexicales, au sein de ces

œuvres que cinq siècles séparent. Mon objectif est simplement de rappeler que Luther s'inscrit dans une tradition longue, et que le lexique allemand ne lui doit évidemment pas tout. Après avoir insisté sur ce qui précède Luther, et montré qu'il n'est pas le premier locuteur germanophone à chercher les meilleurs rendus possibles en allemand, il est temps de présenter les contributions de mes collègues, qui sont consacrées aux apports et héritages de Luther aux différents niveaux de l'analyse linguistique, ainsi qu'à la réception de cette fameuse « langue de Luther ».

Les deux premières contributions envisagent justement la question de la réception. Anna Balbach (Université de Münster) dresse un bilan de cinq siècles de jugements contrastés (« Schöpfer des Hochdeutschen oder Stümper und Phrasist? Wertungen über Martin Luthers Bedeutung für die deutsche Sprachgeschichte aus fünf Jahrhunderten ». Elle montre à quel point la réception de la langue de Luther est intimement liée à la confession : pour résumer, les sympathisants de la Réforme considèrent cette langue comme miraculeuse, alors que ses détracteurs y voient l'œuvre du Diable. Cette tendance n'a pas complètement disparu au XXe s. Rudolf Hoberg (Technische Universität Darmstadt) s'intéresse quant à lui à la réception des apports linguistiques de Luther à deux périodes : du vivant de Luther, et surtout de nos jours (« Wie wurden und werden Luthers Verdienste um die deutsche Sprache gesehen? »). Cette approche, davantage sociolinguistique, met le doigt sur la méconnaissance profonde de l'œuvre linguistique de Luther aujourd'hui, alors que son nom est dans toutes les bouches, et interroge les raisons de cet oubli.

Les quatre contributions suivantes sont consacrées à des aspects graphiques, syntaxiques et/ou rhétoriques de la langue de Luther. Paul Roessler (Université de Regensburg) analyse l'emploi de signes de ponctuation, et notamment de la vigule, pour signaler la fin du champ initial (« Zur Vorfeldmarkierung in Lutherdrucken »). Il met en valeur la continuité entre des usages modernes, considérés dans une perspective normative comme faux, et des hésitations déjà observables dans les corpus du XVIe au XVIIIe s., ou explicitées dans les grammaires. Les usages de Luther rendent compte des mêmes hésitations.

Mechthild Habermann (Université de Erlangen) s'intéresse au niveau syntaxique, dans une comparaison systématique des traductions de jeunesse avec leurs versions plus tardives (« Sprache im Wandel: Martin Luthers Septembertestament (1522) und die Ausgabe letzter Hand (1545) »). Elle montre les évolutions syntaxiques qui sont observables du vivant de Luther, et nous invite à distinguer entre « différentes langues de Luther », selon la période considérée, les strates les plus anciennes correspondant régulièrement aux plus innovantes.

C'est au niveau rhétorique qu'est consacrée la contribution de Britt-Marie Schuster (Université de Paderborn), qui se demande si Luther innove autant qu'on a tendance à le penser (« Martin Luther - (auch) ein Erneuerer der Rhetorik? »). L'invention de la rhétorique de la contestation, typique de cette période, est-elle vraiment son œuvre propre ? Dans une étude qui mêle sémantique et pragmatique, B.-M. Schuster montre la nécessité de distinguer entre l'œuvre religieuse et politique d'une part, et l'œuvre linguistique et rhétorique d'autre part, afin de bien tenir à distance ces deux niveaux : que Luther ait été meneur de la Réforme n'implique pas nécessairement qu'il ait innové en matière de rhétorique.

La contribution de Michel Lefèvre (Université de Montpellier 3) est à cheval sur la syntaxe et la rhétorique (« Luthers revidierte Rhetorik. Die Auflösung binärer Satzgefüge und ihre Folgen am Beispiel zweier Versionen der Schrift *An den Christlichen Adel deutscher Nation* »). Il explique pourquoi les versions modernisées du texte de Luther sont souvent peu compréhensibles, voire porteuses de contre-sens: elles méconnaissent la syntaxe de l'époque, rigoureusement binaire, l'unité syntaxique de base étant la période, comportant une protase suivie d'une apodose.

Les deux dernières contributions, consacrées à des corpus de Luther relativement peu étudiés, ouvrent des pistes pour de futures recherches. Thérèse Robin (Université Paris 12) insiste sur l'intérêt des corpus de sermons, dans une communication consacrée à Luther prédicateur : l'attention des linguistes et des philologues a davantage été retenue par ses traductions de la Bible, alors que ses sermons permettent d'observer des données différentes, et que l'étude contrastive de ces deux types de textes est d'un intérêt majeur. Christine Ganslmayer (Université de Erlangen) nous présente un projet d'étude des manuscrits de Luther, jusqu'alors peu considérés, et jamais édités systématiquement (« Luthers Übersetzungsmanuskripte – eine Projektvorstellung »). Ce projet prometteur permettra de reconstituer précisément les méthodes de traduction de Luther, et de bien distinguer les faits linguistiques qu'on lui doit de ceux hérités de son imprimeur. C. Ganslmayer montre, à partir d'un cas d'étude, que l'analyse de ces manuscrits permettra de reconstituer les diverses strates de traduction, et mettra ainsi à jour des variations d'ordre graphique, morphologique, syntaxique et sémantique.

Bibliographie

Besch, Werner (2014) *Luther und die deutsche Sprache. 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*. Berlin : Erich Schmidt Verlag.

Kleiber, Georges (1984) „Dénominations et relations dénominatives ». In : *Langages* 76, 77-94.

Kössinger, Norbert, Krotz, Elke, Müller, Stephan (Hrsg.) (2015) *Ekkehart IV von Sankt Gallen*. Berlin, Boston : Walter de Gruyter.

Pasques, Delphine (2003) *La composition nominale dans le Psautier de Notker : modèles et fonctions*. Thèse de doctorat, Paris IV.

Pasques, Delphine (2005) „Der Psalter Notkers und dessen jüngere Bearbeitung aus dem 14. Jh. : Was ist aus den Nominalkomposita Notkers geworden ?“. In: Franz Simmler (Hrsg.) *Syntax Althochdeutsch-Mittelhochdeutsch*. Berlin : Weidler, 293-302.

Worstbrock, Franz Joseph (1999) „Wiedererzählen und Übersetzen“. In: Walter Haug (Hg.), *Mittelalter und frühe Neuzeit. Übergänge, Umbrüche und Neuansätze*, Tübingen, Niemeyer (Fortunea Vitra 16), 128-142.

Dr. Anna-Maria Balbach

Westfälische Wilhelms-Universität Münster

***Schöpfer des Hochdeutschen oder Stümper und Phrasist?*
Wertungen über Martin Luthers Bedeutung für die deutsche Sprachgeschichte aus fünf Jahrhunderten.¹**

Die Bedeutung Martin Luthers für die deutsche Sprachgeschichte wird seit dem 16. Jahrhundert immer wieder diskutiert. Bis heute ist sie nicht abschließend und vor allem nicht einstimmig geklärt. Neuen Aufwind hat die Thematik anlässlich des 500. Reformationsjubiläums 2017 erfahren. Vielerorts ist nicht nur Luthers theologisches Wirken, sondern auch seine Spracharbeit behandelt worden. Germanisten weltweit trafen zusammen, um neueste Studien über die Sprache Luthers zu präsentieren und der Frage nachzugehen, inwieweit Luther als Initiator der modernen deutschen Sprache betrachtet werden kann.²

Glaukt man den zahlreichen Zeitungs- und Zeitschriftenartikeln, den Büchern, Podcasts und Dokumentationsfilmen, die anlässlich des Lutherjubiläums in Deutschland veröffentlicht wurden, ist diese Frage längst geklärt. So titelt eine der größten deutschen Zeitungen, die FAZ, im Juni 2017 „Martin Luther – der genialste Sprachschöpfer aller Zeiten“ (Feldmann 2017). Andere Zeitungen fällten das gleiche Urteil. Die Welt schrieb: „Martin Luther gilt dank seiner Bibelübersetzung als Schöpfer der hochdeutschen Schriftsprache – mit einigem Recht“ (Heine 2016). Und der evangelische Theologe und Publizist Friedrich Schorlemmer schreibt in seinem jüngst erschienen Luther-Buch: „[Luther...] fand die Mitte zwischen der Härte der südlichen und der Weiche der nördlichen Dialekte. Er wurde überall verstanden und schuf nun – im Effekt – die neuhochdeutsche Sprache“ (Schorlemmer 2017). Es ließen sich zahlreiche weitere Beispiele dieser Art finden.

¹ Bei diesem Beitrag handelt es sich um die Überarbeitung eines Vortrags, den ich am 2. Februar 2018 in Paris halten durfte. Der Duktus der Mündlichkeit ist im vorliegenden Text absichtlich nicht vollständig beseitigt worden.

² Exemplarisch sei hier auf folgende Tagungen verwiesen: *Sprache, Reformation, Konfessionalisierung. GGSG-Jahrestagung 2017 in Erlangen* und *Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute. Kolloquium des IDS Mannheim*. Für die Auslandsgermanistik z. B.: *Luther Year 2017: Did Luther Invent High German? Talk and Discussion at the Center for German Studies, University of Waterloo, Canada*. Vgl. URL: <https://uwaterloo.ca/centre-for-german-studies/events/luther-year-2017-did-luther-invent-high-german> (6.2.2018) und *Luther, der Schöpfer des Hochdeutschen? Journée d'études organisée par l'Université Paris-Sorbonne*.

Dieser Artikel möchte keine weitere Antwort auf die Frage nach Luthers Bedeutung für die deutsche Sprachgeschichte geben, dazu sei auf die zahlreichen Publikationen zum Thema verwiesen (z. B. Besch 2014, Wolf 2017). Vielmehr sollen viele Antworten gegeben werden, Antworten, die im Laufe der Jahrhunderte formuliert worden sind. Da mittlerweile 500 Jahre zwischen Luther und uns heute liegen, sind die Urteile Legion. Daher sollen aus jedem der fünf Jahrhunderte einige wenige ausgewählt werden, um überblicksartig einen Eindruck über die verschiedenen Beurteilungen zur sprachlichen Leistung Luthers geben zu können.

1. Urteile Luthers Zeitgenossen im 16. Jahrhundert

Eine der frühesten Aussagen über die Spracharbeit Luthers ist 1531 bei Fabian Franck zu finden. In seiner *Orthographia* nennt er die Texte Luthers die „reynsten“ seiner Zeit und empfiehlt sie als Lektüre und zur Nachahmung für jeden, der „mißbreuch meiden“ und „recht förmig Teutsch schreiben/ odder reden wil“ (Franck 1531: fol. IIv). Justus Jonas, der 1546 an Luthers Sarg eine Leichenrede für den verstorbenen Reformator hält, lobt Luther als einen vortrefflichen Redner und Dolmetscher der Bibel, von dem sogar die Kanzleien lernen konnten „recht deudsch [zu] schreiben und [zu] reden“ (Josten 1976: 106). Jonas konstatiert: Luther habe die deutsche Sprache erst in rechter Weise hervorgebracht.

Mit dem Tod Luthers setzen seine Glorifizierungen erst richtig ein. 1556 schreibt Erasmus Alberus: „So lange die Welt gestanden hat, hat kein Mensch besser deutsch geredet und geschrieben als D. Martinus“ (Alberus 1556: Vorrede). In einem lateinischen Zusatz nennt er Luther den Vater, den Schöpfer der deutschen Sprache, so wie Cicero es für das Lateinische gewesen sei: „Lutherus linguae Germanicae parens, sicut Cicero Latinae“ (Ebd.).

Mag ein Vergleich mit Cicero schon ehrsam sein, erhebt Johann Clajus Luthers Spracharbeit in noch höhere Sphären. Clajus, der 1578 seine *Grammatica Germanicae linguae* herausgibt, in der Luthers Schriften die entscheidende Grundlage für seine Ausführungen bilden, ist im Vorwort der festen Meinung, dass Luther ein Werkzeug des Heiligen Geistes selbst sei:

Wenn dem nicht so wäre, dann hätte es nicht geschehen können, daß ein einziger Mensch so rein, so treffend, so fein auf Deutsch spräche ohne irgendeine Anleitung und Hilfe, zumal da unsere deutsche Sprache immer für sehr schwer gehalten worden ist und nicht geeignet, mit grammatischen Regeln eingefangen zu werden. (Clajus 1578: Bl. 4v).

Die hier zitierten Beurteilungen Luthers als Vater und Schöpfer der deutschen Sprache, vergleichbar einem Cicero oder gar Werkzeug des Heiligen Geistes, stammen allesamt von glühenden Anhängern der neuen reformatorischen Lehre.

So verwundert es nicht, dass Gegner der selbigen Luthers Spracharbeit in einem anderen Licht sehen.

Hieronymus Emser z. B., der selbst 1527 eine katholische deutsche Übersetzung des Neuen Testaments anfertigte, nennt Luther einen Stümper und Phrasisten. Luther instrumentalisierere „listig und verschlagen wie er sei“ (Emser 1522: Bl. 100v) die deutsche Sprache und das Verlangen des Volkes nach einer deutschsprachigen Bibelübersetzung, um seine Irrlehren unter das Volk zu bringen (Gelhaus 1989: 47). Ähnlich, aber noch schärfer fällt das Urteil des katholischen Theologen und Luthergegners Johannes Eck im Jahr 1537 aus. Er bezeichnet Luther als Monster, das die deutsche Sprache verführerisch einsetze, um Unwahrheiten zu verkünden (Josten 1976: 112).

Auf katholischer Seite nennt niemand Luther Schöpfer oder Vater der deutschen Sprache. Vielmehr warnen die Altgläubigen vor Luthers Sprachgebrauch. Doch stecken in den Warnungen und Verurteilungen in gewisser Weise auch Hinweise auf eine neue Qualität der deutschen Sprache. „Suesse verführerische Worte“, „mit güldener Zunge“, „glatte Honigworte“, „zierliche Sprache der Protestanten“ (ebd.) sind einige Formulierungen, die sich in weiteren zeitgenössischen Warnungen katholischer Gelehrter finden lassen.

2. Beurteilungen im 17. Jahrhundert

Katholischerseits wird im 17. Jahrhundert weiterhin vor Luthers Deutsch gewarnt. Es werden spezifische Eigenarten als falsch oder als Unarten herausgestellt. Zu denken ist hier u. a. an das sogenannte Lutherische *-e*, ein eigentlich ostmitteldeutsches Sprachmerkmal, das von Martin Luther gebraucht wurde und so zu seinem Namen kam. Ohne die Einzelheiten der Realisation bzw. Nicht-Realisation des unbetonten *-e* im Auslaut einer Reihe von Wortformen genauer zu besprechen – das hat Mechthild Habermann in ihrem Aufsatz zum Lutherischen *-e* eindrucksvoll getan (Habermann 1997) –, sei ein kurzes Zitat von Grimmelshausen¹ aus dem Jahr 1673 gegeben. In seiner ihm typischen Art zwischen Spaß und Ernst kritisiert er den Sprachusus der ostmitteldeutschen und überwiegend protestantischen Einwohner des deutschen Reichs. Er prangert darin diejenigen an, welche

nimmermehr ein recht Teutsch Wort mit einer Silben außsprechen / sondern dem [...] Edermassen gewogen seyn / daß sie es immerzu hinden anflicken / ob es gleich so wenig als der Wagen deß fünfften Rads nöthig; Als da sie recht sagen könten und sollten / Mann / Weib / Kind / Knecht / Magd / Herr / Narr / und dergleichen / sie hingegen auß Hoffart:

¹ Grimmelshausens Familie stammte aus dem protestantischen thüringischen Dorf Grimmelshausen, er konvertierte aber ungefähr zum Zeitpunkt seiner Heirat 1649 zum katholischen Glauben. Er trat 1667 in den Dienst des Bischofs von Straßburg, Erzherzog Leopold Wilhelm von Österreich und starb 1676 als Katholik, versehen mit den katholischen Sterbesakramenten.

und der Meinung sie machen es vil besser / zusprechen pflegen / Manne / Weibe / Kinde / Knechte /Magde / Herre / Narre / etc. (Grimmelshausen 1673: 39).

Auf protestantischer Seite setzen sich die positiven und wertschätzenden Aussagen des vorangehenden Jahrhunderts fort. Lutherische Gelehrte wie Johann Balthasar Schupp und Christian Weise greifen auch auf den Vergleich von Luther als dem deutschen Cicero zurück und empfehlen seine Bibelübersetzung, um gutes Deutsch zu lernen (Josten 1976: 120). Schottelius lobt Luthers Spracharbeit ebenfalls, wenn auch weniger überschwänglich (ebd.). Der Vergleich Luthers mit Cicero findet sich auch bei Harsdörffer. Dieser fügt allerdings hinzu: „Dr. Luther ist der Teutschen Sprache Cicero, aber nicht Varro gewesen.“ Er erkennt ihn also als guten Redner an, nicht aber als Sprachlehrer (Rosenberger 2015: 369).

3. Beurteilungen im 18. Jahrhundert

Im 18. Jahrhundert bleiben enthusiastische Urteile über Luthers Deutsch erhalten, doch finden sich auch sachlichere Beurteilungen. Zudem löst sich die Lutherrezeption „seit der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts zunehmend von der konfessionellen Fessel“, wie Werner Besch (2003: 1715) es ausdrückt. Auch Katholiken äußern sich jetzt – hin und wieder – positiv über Luthers Spracharbeit. Umgekehrt nehmen Protestanten auch kritische Positionen ein (vgl. Reiffenstein 2003: 2218).

So schreibt Gottsched 1758 mit Blick auf Luthers Lexik „Vieles ist durch die Folge der Zeit [...] veraltet [...]“ und fügt hinzu, dass man es nicht mehr nachahmen müsse (Ebd.: 2219). Der protestantische Adelung äußert sich in ähnlicher Weise. 1774 nennt er die Vorbildfunktion der lutherischen Sprache ein bestehendes „Vorurtheil“, welches „ein betrübtes Zeugniß von dem großen Verfall der grammatischen Kenntniß unserer Sprache ist“ (Adelung 1774: XV).

Doch die Liste der Lobredner ist im 18. Jahrhundert noch lang und vor allem prominent. Zu ihr gehören u.a. Lessing, Goethe und Herder (Besch 2003: 143). Letzterer vergleicht die deutsche Sprache mit einem schlafenden Riesen, der endlich von Luther aufgeweckt worden sei. Im Wortlaut heißt es bei Herder:

Er ist's, der die deutsche Sprache, einen schlafenden Riesen, aufgewecket und losgebunden; er ist's, der die scholastische Wortkrämerei, wie jene Wechseltische, verschüttet; er hat durch seine Reformation eine ganze Nation zum Denken und Gefühl erhoben. (Herder 1767: 372)

4. Beurteilungen im 19. Jahrhundert

Urteile wie die von Herder bereiten einer neuen Deutungsdimension den Weg, die das 19. Jahrhundert beherrscht und bis ins 20. Jahrhundert hinein wirkt. Es handelt sich um die Vereinnahmung Luthers als deutschem Nationalhelden.

Schauen wir dazu kurz in das 19. Jahrhundert:

Spätestens mit den Befreiungskriegen gegen Napoleon war in deutschen Landen eine Zeit der ‚nationalen Sehnsucht‘ angebrochen, in deren Zusammenhang die Kultur- und Bildungseliten verstärkt Aspekte der Homogenisierung, also einer Vereinheitlichung der deutschen Gesellschaft, thematisierten. (Macha 2012: 220).

Einige Wissenschaftler sprechen sogar vom „Vereinheitlichungs-Jahrhundert“, denn ganz verschiedene Sparten gesellschaftlicher Praxis strebten nach Einheit: nach Einheit des Rechts, Einheit der Gerichtsbarkeit, nach Einheit der Maße und Gewichte, nach Einheit der Rechtschreibung, letztlich nach Einheit der Nation (Macha 2012: 220). Für dieses Streben wird Luther instrumentalisiert. Historiker deuten die Reformation jetzt als nationale Bewegung, als vaterländisches Ereignis. Luther wird zum Repräsentanten des deutschen Geistes. Man bezeichnet ihn als „größten Deutschen“ oder wie Thomas Mann es später formuliert, als „riesenhafte Inkarnation deutschen Wesens“ (Mann 1945: 1132f.).¹

Das 19. Jahrhundert „enttheologisiert“ Luther sozusagen und stilisiert ihn zum Nationalhelden (Besch 2008: 144). Seine Spracharbeit wird dabei immer mehr hervorgehoben. Einen bedeutenden Anteil daran hat Jacob Grimm. Seine Ausführungen im Vorwort zur Deutschen Grammatik von 1822 hat die Beurteilung der Sprache Luthers lange Zeit geprägt. Die viel zitierte Stelle soll daher auch hier wiedergegeben werden. Grimm schreibt:

Luthers sprache [...] muß ihrer edlen, fast wunderbaren reinheit, auch ihres gewaltigen einflusses halber, für kern und grundlage der neuhochdeutschen sprachniedersetzung gehalten werden, wovon bis auf den heutigen tag nur sehr unbedeutend, meistens zum schaden der kraft und des ausdrucks abgewichen worden ist. Man darf das neuhochdeutsche in der that als den protestantischen dialect bezeichnen [...]. (Grimm 1822: Vorrede).

Dass Grimm seine Einschätzung 1854 in der Einleitung zum ersten Band des Deutschen Wörterbuches relativiert, verbreitet sich kaum (Grimm 1854: XVIII). Luther, der Begründer des Neuhochdeutschen, der Überbringer einer einheitlichen deutschen Sprache, das ist die Losung des 19. Jahrhunderts.

Schon früh folgten andere Gelehrte des 19. Jahrhunderts Grimms Urteil. Einer von ihnen war Karl August Koberstein. Koberstein, der später der Deutschlehrer Friedrich Nietzsches wurde, schrieb 1827 das viel beachtete Werk *Grundriss der Geschichte der deutschen National-Literatur*. In diesem Werk zur deutschen

¹ Thomas Mann äußert dies nach 1945, zuvor stand er Luther noch positiver gegenüber.

Sprache, das zunächst als Studienbuch für den Gymnasialunterricht gedacht war, aber schon bald zum anerkannten Handbuch für die deutsche Literatur avancierte, beschreibt Koberstein ausführlich die Schwerfälligkeit, die „Verbauerung“ (Koberstein 1827: 236), ja die „Plattheit“ (ebd.) der deutschen Sprache im ausgehenden 15. Jahrhundert. Sein erster Satz zum Deutschen des 16. Jahrhunderts lautet: „Das Verdienst, die hochdeutsche Sprache zuerst dieser Verwilderung entrissen zu haben, gebührt Luthern“ (Ebd.). Zur Begründung stützt Koberstein sich auf Grimm und führt aus:

[Luther] bediente sich des zu Anfang des sechzehnten Jahrhunderts üblichen Schrifthochdeutsch in der besonderen Färbung, die es im mittlern Deutschland und namentlich in Obersachsen empfangen hatte. Allein nicht nur brachte er in dasselbe grammatische Festigkeit und Einstimmung, er hauchte ihm auch einen neuen lebensfrischen Geist dadurch ein, daß er in die Tiefen des Sprachgeistes eindrang, sich des Reichthums der in ihm ruhenden Mittel bemächtigte, sie individuell beseelte und mit bewundernswürdiger Umsicht, Sicherheit und Geschicklichkeit handhabte. So schuf er [...] eine Sprache, die [...] sich doch durch die Reinheit, Kraft, Verständlichkeit und Schärfe der Bezeichnung, so wie durch Fülle, Wärme, Innigkeit und Adel auszeichnete und vermöge des gewaltigen Einflusses, den seine Schriften auf die Zeitgenossen und die Nachwelt ausübten, Kern und Grundlage der neuhochdeutschen Sprachniedersetzung wurde. (Ebd.)

Dieser Losung folgen weitere bedeutende Sprachhistoriker, z. B. Rudolf von Raumer. Er schließt sich Grimms These vom Neuhochdeutschen als protestantischem Dialekt an und sieht den Entwicklungsfall ‚Neuhochdeutsche Schriftsprache‘ im Wesentlichen 1578 abgeschlossen:

Zu diesem Zeitpunkt liegt mit der Grammatik von Johannes Clajus eine Kodifizierung des lutherischen Sprachschaffens vor, dessen Vorbildcharakter nicht mehr in Frage gestellt wird. (von Raumer 1863: 157).

Die ‚Luther-Grundlage‘ der neuhochdeutschen Schriftsprache sieht von Raumer in der bereits nach 1500 erreichten Synthese aus kaiserlicher und wettinischer Kanzleisprache. Wie wir wissen, hat es tatsächlich eine sprachliche Annäherung von ostmitteldeutsch-kursächsischer und ostoberdeutsch-kaiserlich-maximilianischer Kanzlei zu Anfang des 16. Jahrhunderts gegeben. Was von Raumer aber ignoriert, sind die Divergenzprozesse, die sich in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts entwickeln. Der weitgehend katholische Süden des Reiches übernimmt die Sprache Luthers nicht, sondern lehnt sie als ‚ketzerisch‘ ab (Balbach 2014: 63). Hier kommt es zu einer Rückbesinnung auf oberdeutsche Schreibtraditionen in Anlehnung an die Maximilianische Kanzleisprache. In der Folge differiert der Variantengebrauch zwischen Norden bzw. Mitte des deutschen Sprachraums und dem Süden um 1600 wieder erheblich (Macha 2012: 221f.). Doch von Raumer beachtet diese Entwicklung nicht und kann daher schreiben:

Die neuhochdeutsche Schriftsprache drang siegreich vor und am Ende des 16. Jahrhunderts war sie die einzige Büchersprache für ganz Deutschland. (von Raumer 1863: 158).

Diese Meinung verbreitet sich im 19. Jahrhundert weitflächig. Germanisten wie Wilhelm Scherer konstatieren, dass gegen 1650 – immerhin rund 50 Jahre später als von Raumer es annimmt – im Munde aller Deutschen ein einheitliches Idiom vorhanden gewesen sei. In den Worten Scherers klingt das wie folgt:

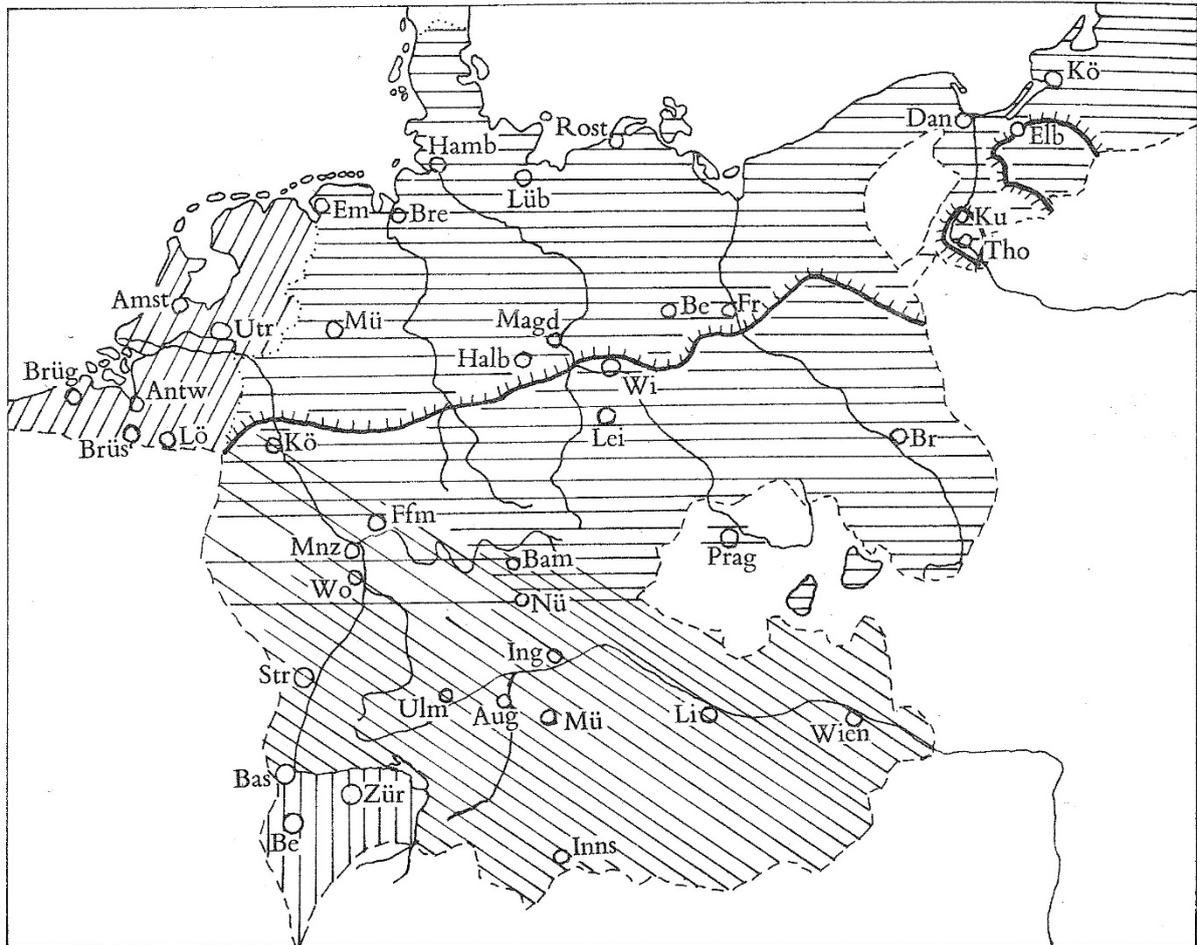
Die Entwicklung geht Schritt für Schritt, aber mit unbeirrbarer Sicherheit ihren Gang. [...] Und so greift die neue Sprache weiter um sich nach Süden und nach Norden, und die Volksmundarten sinken zu einem Mittel komischer Wirkungen herunter. Zu Anfang des siebzehnten Jahrhunderts ist das Schriftdeutsch noch nicht ganz durchgedrungen, aber im Laufe des dreißigjährigen Krieges vollendet sich die Bewegung. Während auf politischem und religiösem Gebiete Alles furchtbar schwankt, während die Nation pfadlos im Sande zu waten scheint, während gleich nach Luthers Tode sich die widerlichsten Erscheinungen breit machen, der Jesuitismus einerseits, die starrste lutheranische Zionswächtereit andererseits, während die Blüte der deutschen Städte sinkt, während ein gräßlicher Krieg unser Volk zerfleischt, unser Land verwüstet: geht die Sprache ihren stillen Gang, ein einheitliches Idiom befestigt seine Herrschaft über alle deutschen Kehlen und Zungen, dies eine Gebiet stetigen Fortschrittes bleibt ungestört. (Scherer 1874: 57)

Doch mehren sich gegen Ende des 19. Jahrhunderts die Gegenmeinungen. Dazu trägt ganz entscheidend die wissenschaftlich ausgerichtete Germanistik bei. Besonders zu erwähnen ist hier Konrad Burdach. Er veröffentlicht seine Habilitationsschrift über die Neuhochdeutsche Schriftsprache ein Jahr nach Luthers 400. Geburtstag, nämlich 1884, und erlangt damit besondere Aufmerksamkeit. Deutlich positioniert er sich gegen Luther als „Bahnbrecher“ (Wolf 1996: 43) der deutschen Sprache.¹ Er verwirft die Auffassung von einer einheitlichen Sprache im 17. Jahrhundert, indem er einerseits darauf verweist, dass Luthers Sprache aus konfessionellen Gründen nicht die Verbreitung und Anerkennung fand, die seine Zeitgenossen propagieren. Andererseits verdeutlicht Burdach das Fehlen einer deutschen Gemeinsprache anhand verschiedener Werke des 16. und 17. Jahrhunderts. Aus einer Grammatik von 1604 zitiert er z. B. die Aussage „Was die Teutsche Schreibkunst belanget, machens die Gelehrten alle tag anders und anders. Dazu hat ein jedes Land sein eigen art und Spraach“ (Caninius 1604: Vorrede; Burdach 1884: 23).

In anderen Werken findet Burdach Hinweise auf mehrere koexistierende Schreibvarietäten im 16. und 17. Jahrhundert. Genannt werden z. B. das Ostoberdeutsche mit dem Bairischen und Ostschwäbischen, das Westoberdeutsche

¹ Burdach nennt Luther 1891 sogar einen „Nachzügler“. Das hängt mit seiner Prag-These zusammen: Burdach ist der Meinung, dass die neuhochdeutsche Sprache ihren Ursprung schon lange vor Luther, um 1350, am kaiserlichen Hofe zu Prag hat. Die dortige Kanzleisprache sei unter dem Einfluss der vielen dort versammelten Humanisten zu einer leitenden Schreibsprache geworden. In Bezug auf Luthers Bibelsprache schreibt Burdach sogar, dass diese aufgrund der Veränderungen der nachfolgenden Jahrhunderte hinsichtlich Rechtschreibung und Flexionsformen bereits um 1600 tot gewesen sei.

mit Hoch- und Höchstalemannisch und das Ostmitteldeutsche, das teilweise zu einem Mitteldeutschen ausgeweitet wird (vgl. zur Verdeutlichung Abb. 1).



Karte 6. Schriftsprachen Deutschlands und der Niederlande im 2. Viertel des 17. Jahrhunderts

Ostmitteldeutsche Schriftsprache
 Oberdeutsche Schriftsprache
 Schweizerdeutsche Schriftsprache
 Niederländische Schriftsprache
 ungefähre hochdeutsch/niederdeutsche Sprachgrenze

Abb. 1: Schriftsprachen Deutschlands und der Niederlande im 2. Viertel des 17. Jahrhunderts, nach Moser 1969: Karte 6.

Angesichts dieser zeitgenössischen Aussagen zieht Burdach ein klares Fazit: „Nach alledem ist wol ausser Frage, daß am Beginn des 17. Jahrhunderts eine Einheit der deutschen Schriftsprache noch keineswegs da war“ (Burdach 1884: 24). Burdachs Ausführungen und Erkenntnissen schließen sich andere Germanisten an und so löst sich die Lutherstilisierung zum 20. Jahrhundert.

Dies ist allerdings ein langsamer Prozess, denn es gibt immer wieder namhafte Wissenschaftler, die die Schöpferrolle des Reformators weiterhin als unumstößlich sehen, wie beispielsweise der Sprachwissenschaftler Hermann Paul. Er schreibt im Jahr 1916: „Als eigentlicher Begründer der nhd. Schriftsprache gilt, wenn auch neuerdings viel bestritten, doch richtig verstanden mit Recht, Luther“ (Wolf 1996: 53).

Zu den vehementen Gegnern¹ dieser Auffassung gehört zuallererst Arno Schirokauer. Aus sprachsoziologischer Perspektive prangert er an, dass Luther „dem Jargon der gärenden Unterschicht [...] die Tore der Bibel“ geöffnet habe:

Das Septembertestament von 1522“, schreibt Schirokauer, „verläßt entschieden das feierlich-umständliche Niveau der Druckbibeln; in einem für die dt. Elite beleidigenden Nivelierungsvorgang reden die Apostel, Leute aus dem jüdischen Volk, im Pöbel-Jargon der Handwerker, Marktweiber und Bauern. (Besch 2003: 1716)

Für Schirokauer verbietet es sich daher geradezu, Luther zum Vater der nhd. Schriftsprache zu machen.

Das 20. Jahrhundert bietet aber auch differenziertere Urteile. Schon 1938 liefert der Schweizer Germanist Walter Henzen in seiner Arbeit *Schriftsprache und Mundarten* „eine solide und abgewogene Auswertung von Lutherforschungen im Spannungsfeld zwischen Mundarten und Schriftsprache“ (Wolf 1996: 15). Darin erkennt er zwar einen nachhaltigen Erfolg Luthers Sprachschaffens an, sieht diesen aber hauptsächlich auf den Ebenen von Stil und Ausdrucksweise. Im grammatischen Bereich weist er Luther eher eine Linie „von Beharren und Schwanken“ nach, wie er es ausdrückt (ebd.).

Von den vielen anderen Wissenschaftlern, die sich in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts mit Luther und seinem Sprachschaffen beschäftigen, seien hier abschließend noch die Studien von Werner Besch erwähnt. Diese stellen einen markanten Einschnitt hinsichtlich der Einordnung Luthers dar. In seiner Habilitationsschrift stellt Besch umfassende eigene Analysen vor und vergleicht diese mit den bisherigen Theorien zur Entstehung der nhd. Schriftsprache, vor allem mit den Thesen von Frings. Seine eigenen Studien führen ihn dabei zu der Erkenntnis, dass „der Ausgleichsprozess nicht von der mundartlichen Basis und nicht von *einer* Landschaft allein ausgeht“ (Besch 1967: 363f.). Vielmehr weisen Beschs Untersuchungen Verbindungen zwischen Schreibtraditionen des Südostens und des Ostmitteldeutschen seit dem 15. Jahrhundert nach, die von Luther aufgegriffen wurden. Besch erklärt: Der Person Luther gelang es mit seiner Autorität als Reformator und durch die Übersetzung der Bibel,

¹ Weitere Gegner sind z. B. der DDR Linguist Schildt 1983. Er spricht Luther kaum Bedeutung zu, sondern anderen, gesellschaftlichen Wirkfaktoren. Diese Auffassung passt zur Ideologie der DDR, in der das Individuum hinter dem Kollektiv zurücktritt.

dass „durch Anpassung seines regionalen Erbes an großräumige Ausgleichsbewegungen des Südostens zahlreiche dieser gemeinsamen Merkmale sich durchsetzen und damit das Rohgerüst der deutschen Schriftsprache entscheidend vorangetrieben werden konnte.“ (Besch 2014: 101f.)

Damit kommen wir zum Fazit Beschs über die Rolle Luthers für die deutsche Sprache. Ein Fazit, das inzwischen weithin anerkannt ist und Luther weder als Schöpfer und Begründer des Hochdeutschen sieht, ihm aber doch eine nicht unbedeutende Rolle in der Herausbildung des Standarddeutschen zuerkennt. Besch formuliert sein Urteil folgendermaßen:

[...] Luther ist also nicht Uranfang, noch geht die Entwicklung an ihm vorbei; er steht mitten in ihr, zunächst noch in stark landschaftlicher Bindung. Dann aber wird er kraft der historischen Ereignisse zu einer Art Katalysator, bald zur weitwirkenden Autorität, die die gemeinsprachliche Bewegung jäh vorantreibt und schließlich in einem bestimmten Entwicklungsstand fixiert. Ohne Zweifel waren gewisse Entwicklungslinien auf eine übergreifende Schreibsprache schon vor Luther angelegt; Dass er sie und wie er sie kombiniert und auch modifiziert hat zum Typus ‚neuhochdeutsche Schriftsprache‘ hin und dass er diesen Typus weithin durchsetzte, das macht seine überragende Bedeutung aus. (Besch 1967: 363f.).

Mit diesem Zitat von Besch endet der Teil über die verschiedenen Einschätzungen zur Rolle Luthers für die deutsche Sprache. Abb. 2 gibt noch einmal einen Überblick über die verschiedenen genannten Beurteilungen Luthers im Laufe der Jahrhunderte. Auf Seiten der Befürworter reichen die Urteile von Schöpfer und Vater der deutschen Sprache über Cicero und Luther als Werkzeug des Heiligen Geistes bis zum Begründer des Neuhochdeutschen.

Dem gegenüber stehen Urteile, die Luther als Stümper und Phrasisten, als Cicero, aber nicht Varro sehen, die seine Sprache als veraltet einordnen und ihn entschieden als Begründer des Hochdeutschen ablehnen. Am Ende steht Beschs Urteil von Luther als Katalysator, das eine vermittelnde Position einnimmt.

Urteile über Luther aus fünf Jahrhunderten

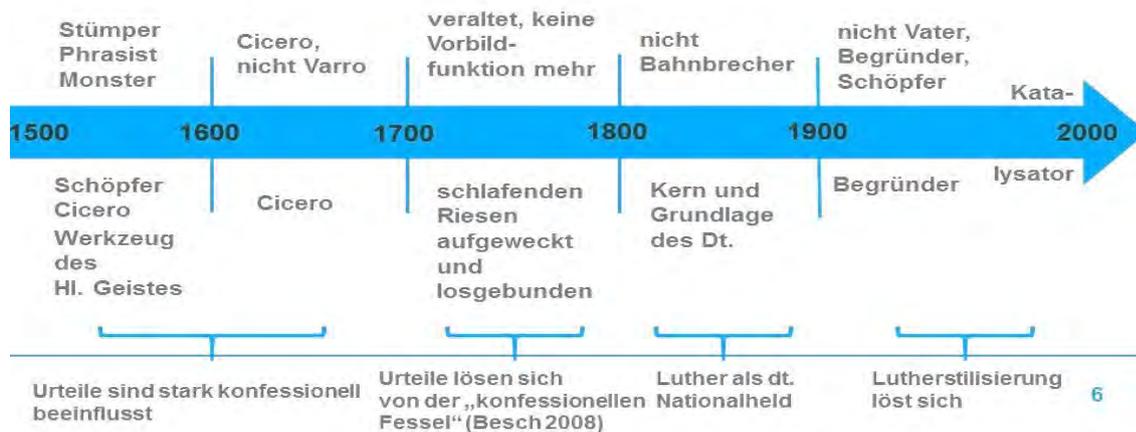


Abb. 2: Überblick über die verschiedenen genannten Beurteilungen Luthers im Laufe der Jahrhunderte, eigene Darstellung.

Herausgestrichen werden soll abschließend noch ein Punkt. Wie auch immer die Rolle Luthers für die Entwicklung des Neuhochdeutschen eingeschätzt wurde, am Ende haben alle Positionen dazu geführt, dass die Frühneuhochdeutsch-Forschung sich lange Zeit allein auf die Sprache Luthers und damit im Kern auf das Meißnische Deutsch konzentriert hat. Die süddeutsche Reichssprache, also die Sprache im hauptsächlich katholischen Raum, ist erst seit rund 35 Jahren mit den Forschungen von Dieter Breuer, Peter Wiesinger, Paul Rössler und anderen in den Blick genommen worden.¹ Durch ihre Forschungen zur regionalen Sprachgeschichte konnte unser Kenntnisstand für den Süden erheblich erweitert werden und hat damit wieder Auswirkungen auf unser Urteil über Luthers Rolle für das Hochdeutsche. Die Erkenntnisse der eben genannten Forscher initiierten weitere Forschungen zu den Zusammenhängen von Sprache und Konfession in der Frühen Neuzeit, um mehr Licht in die sprachlichen Verhältnisse des 16. bis 18. Jahrhunderts zu bringen.² Für verschiedene Textsorten (z. B. Inschriften, Flugblätter, Revokationsschriften, offizielle städtische Schriftlichkeit, Fürstentestamente) und auf verschiedenen sprachlichen Ebenen konnte nachgewiesen werden, dass das Deutsche bis weit ins 18. Jahrhundert hinein aufgrund unterschiedlicher Konfessionszugehörigkeiten differierte und nur mit Einschränkun-

¹ Vgl. folgende Forschungen in Auswahl: Breuer 1979; Ders. 2012; Wiesinger 1987; Ders. 1999; Rössler 2005; Macha 2012; Reiffenstein 2003a.

² Vgl. das Exzellenzclusterprojekt C19 „Zwischen Religion und Politik: Konfessionalisierung der Sprache in der Frühen Neuzeit?“, das von 2011 bis 2013 unter der Leitung von Prof. Dr. Jürgen Macha an der Westfälischen Wilhelms-Universität Münster durchgeführt wurde und aus dem folgende Publikationen hervorgingen: Macha/Balbach/Horstkamp 2012; Macha 2014; Balbach 2014; Rütter 2014.

gen von einer einheitlichen Sprache zum Ende der Frühen Neuzeit gesprochen werden kann.

500 Jahre nach Martin Luther hat das Reformationsjubiläum mit seinen zahlreichen Veranstaltungen zumindest für die Germanistik gezeigt, dass die fehlende Einheitlichkeit des Frühneuhochdeutschen sowie die Frage nach den konkreten Verdiensten Luthers um die einzelnen Sprachbereiche Aspekte darstellen, die immer noch nicht ausreichend erforscht sind. Eine abschließende Antwort auf die Frage nach Luthers Bedeutung für die deutsche Sprachgeschichte steht damit immer noch aus.

Literatur

Adelung, Johann Christoph (1774) *Versuch eines vollständigen grammatisch-kritischen Wörterbuches der Hochdeutschen Mundart*. 1. Bd. Leipzig: Bauer.

Alberus, Erasmus (1556) *Wider die verfluchte Lehre der Carlstader*. Newenbrandenburg: Gebrüder Brenner.

Balbach, Anna-Maria (2014) *Sprache und Konfession. Frühneuzeitliche Inschriften zum Totengedächtnis in Bayerisch-Schwaben*. Würzburg: Ergon.

Besch, Werner (1967) *Sprachlandschaften und Sprachausgleich im 15. Jahrhundert. Studien zur Erforschung der spätmittelhochdeutschen Schreibdialekte und zur Entstehung der neuhochdeutschen Schriftsprache*. Bern/München: Francke.

Besch, Werner (2003) „Die Rolle Luthers für die deutsche Sprachgeschichte“. In: *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. 2. neu bearb. Aufl., hg. von W. Besch u.a., 3. Bd. Berlin/New York: de Gruyter (HSK 2.2), S. 1713-1745.

Besch, Werner (2014) *Luther und die deutsche Sprache: 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*. Berlin: Erich Schmidt.

Breuer, Dieter (1979) *Oberdeutsche Literatur 1565-1650. Deutsche Literaturgeschichte und Territorialgeschichte in frühabsolutistischer Zeit*. München: Beck .

Breuer, Dieter (2012) „Der Streit über die Frage, „wo das beste Teutsch zu finden“. In: Macha, Jürgen/Balbach, Anna-Maria/Horstkamp, Sarah (Hg.) (2012): *Konfession und Sprache in der Frühen Neuzeit. Interdisziplinäre Perspektiven*. Münster: Waxmann.

Burdach, Konrad (1884) *Die Einigung der neuhochdeutschen Schriftsprache: Einleitung. Das 16. Jahrhundert*. Halle an der Saale: Hirschfeld.

Caninius, Henricus (1604) *Orthographia Germanica*. Köln: o.V.

Clajus, Johannes (1578) *Grammatica Germanicae Linguae*. Leipzig: Rhamba.

Emser, Hieronymus (1522) *Auß was gründ vnnd vrsach Luthers dolmatschung, vber das nawe testament, dem gemeine[n] man billich vorbotten worden sey, [...]*. Gedruckt durch Wolfgang Stöckel.

- Feldmann, Christian (2017) „Martin Luther – der genialste Sprachschöpfer aller Zeiten“. In: *FAZ* vom 12.6.2017. Online unter: <http://www.faz.net/aktuell/politik/inland/viele-redewendungen-gehen-auf-martin-luther-zurueck-15045825.html> (7.2.2018).
- Franck, Fabian (1531) *Teutscher Sprach Art und Eygenschaftt, Orthographia, gerecht buchstäbig Teutsch zu schreiben; new Cantzlei ietz brauchiger gerechter Practick formliche Missiuen und Schrifften an iede Personen rechtmessig zu stellen auffß kürztst begriffen*. Franckfurt 1531.
- Gelhaus, Hermann (1989) *Der Streit um Luthers Bibelverdeutschung im 16. und 17. Jahrhundert. Teil 1*. Tübingen: Niemeyer.
- Grimm, Jacob (1822) *Deutsche Grammatik*. Bd. 1. Göttingen: Dieterich.
- Grimm, Jacob und Wilhelm (1854) *Deutsches Wörterbuch*. 16 Bde. in 32 Teilbde. Leipzig: Hirzel 1854-1961, hier Bd. 1 von 1854. Online abrufbar unter: <http://dwb.uni-trier.de/de/> (09.07.2018).
- Grimmelshausen, Hans Jakob Christoffel von (1673) *Deß Weltberuffenen SIMPLICISSIMI Pralerey und Gepräng mit seinem Teutschen Michel*. [Nürnberg, o. V.].
- Habermann, Mechthild (1997) „Das sogenannte ‚Lutherische e‘. Zum Streit um einen armen Buchstaben“. In: *Sprachwissenschaft* 22, S. 435–477.
- Heine, Matthias (2016) „Rechtschreibung - Martin Luther sechs, setzen!“. In: *Die Welt* vom 26.1.2016. Online unter: <https://www.welt.de/kultur/article151451531/Rechtschreibung-Martin-Luther-setzen-sechs.html> (7.2.2018).
- Herder, Johann Gottfried (1767) *Ueber die neuere Deutsche Litteratur. Fragmente, als Beilagen zu den Briefen, die neueste Litteratur betreffend*. Dritte Sammlung. Bd. 1, Nr. 2. Riga: Hartknoch.
- Josten, Dirk (1976) *Sprachvorbild und Sprachnorm im Urteil des 16. und 17. Jahrhundert*. Frankfurt: Jung.
- Koberstein, Karl August (1827) *Grundriss zur Geschichte der deutschen National-Litteratur*. 1. Aufl. Leipzig: Vogel.
- Macha, Jürgen (2012) „Alles Luther oder was? Zum Mythos deutscher Spracheinheit in der Frühen Neuzeit“. In: Anderwald, Lieselotte (Hg.): *Sprachmythen – Fiktion oder Wirklichkeit?* Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Macha, Jürgen (2014) *Der konfessionelle Faktor in der deutschen Sprachgeschichte der Frühen Neuzeit*. Würzburg: Ergon.
- Macha, Jürgen/Balbach, Anna-Maria/Horstkamp, Sarah (Hg.) (2012) *Konfession und Sprache in der Frühen Neuzeit. Interdisziplinäre Perspektiven*. Münster: Waxmann.
- Mann, Thomas (1945) *Deutschland und die Deutschen*. Gesammelte Werke Bd. XI. Frankfurt: Fischer.
- Pietsch, Paul (1883) *Martin Luther und die hochdeutsche Schriftsprache*. Breslau: W. Koebner.
- Reiffenstein, Ingo (2003) „Metasprachliche Äußerungen über das Deutsche und seine Subsysteme bis 1800 in historischer Sicht“. In: *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. 2. neu bearb. Aufl., hg. von W. Besch u.a., 3. Bd. Berlin/New York: deGruyter 2003 (HSK 2.3), 2205-2229.
- Rosenberger, Sebastian (2015) *Satirische Sprache und Sprachreflexion: Grimmelshausen im diskursiven Kontext seiner Zeit*. Berlin: deGruyter.
- Rössler, Paul (2005) *Schreibvariation, Sprachregion, Konfession. Graphematik und Morphologie in österreichischen und bayerischen Drucken vom 16. bis ins 18. Jahrhundert*. Frankfurt/Main, Berlin 2005.
- Rütter, Sarah (2014) *Konstruktion von Bekenntnisidentität in Konversionsschriften der Frühen Neuzeit*. Münster: LIT.
- Scherer, Wilhelm (1874) „Die deutsche Spracheinheit“. In: Ders.: *Vorträge und Aufsätze zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland und Österreich*. Berlin: Weidmann, S. 45-70.

Schorlemmer, Friedrich (2017): *Luther: Leben und Wirkung*. Berlin: atb.

von Raumer, Rudolf (1863) *Gesammelte sprachwissenschaftliche Schriften*. Frankfurt, Erlangen: Heyder und Zimmer.

Wiesinger, Peter (1987) „Zur Frage lutherisch-ostmitteldeutscher Spracheinflüsse auf Österreich im 17. und in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts“. In: Lemmer, Manfred (Hg.): *Beiträge zur Sprachwirkung Martin Luthers im 17./18. Jahrhundert*. Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, 83-109.

Wiesinger, Peter (1999) „Die Entwicklung der deutschen Schriftsprache vom 16. bis 18. Jahrhundert unter dem Einfluß der Konfessionen“. In: *Studien des Instituts für die Kultur der deutschsprachigen Länder* [Tokio] 17 (1999), S. 1-15.

Wolf, Herbert (1996) *Luthers Deutsch. Sprachliche Leistung und Wirkung*. Frankfurt am Main: Peter Lang.

Wolf, Norbert Richard (Hg.) (2017) *Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute*. Heidelberg: Winter.

Rudolf Hoberg,
Technische Universität Darmstadt

Wie wurden und werden Luthers Verdienste um die deutsche Sprache gesehen?

Einleitung

Wie schon bei früheren Reformationsjubiläen und wie auch zu Luthers 500. Geburtstag 1983¹ wurde in den letzten Jahren, besonders 2017, in zahllosen Veröffentlichungen, Vorträgen und Tagungen an die Reformation vor 500 Jahren und besonders an Luther erinnert, an seine überragende Bedeutung für die evangelischen Kirchen, aber auch für die politische und kulturelle Geschichte Deutschlands, Europas, der ganzen Welt. Auch Katholiken bemühten sich redlich, Luther gerecht zu werden, vielleicht um dadurch einen mehr oder weniger vollkommenen Ablass für die zeitlichen Sündenstrafen zu erlangen, die durch Luther-Schmähungen angefallen waren. Umgekehrt taten Protestanten viel für die interkonfessionelle Verständigung. Nach jahrhundertelangen Kämpfen und Feindseligkeiten, nach Abgrenzungen und der Betonung der eigenen Position hat sich etwa seit den Sechzigerjahren das Verhältnis zwischen den Konfessionen erheblich gewandelt, nicht zuletzt durch das Zweite Vatikanische Konzil. Heute sind nahezu alle Seiten daran interessiert, ein ökumenisches Bewusstsein zu fördern und das Trennende zwischen den Kirchen aufzuheben oder zumindest zu mindern.

Diese Entwicklung hat auch Auswirkungen auf die (deutsche) Sprache: etwa durch die Verwendung der Muttersprache statt des Lateins in der katholischen Messe (eine Praxis, der die evangelischen Kirchen schon seit der Reformation folgen), durch die weitgehende Vereinheitlichung von biblischen Namen, Glaubensbekenntnissen, Gebeten, Liedern (vgl. hierzu genauer Hoberg 2018/19).

Diese Entwicklung hat auch dazu geführt, dass es heute - weit über den Protestantismus hinaus - ein großes Interesse am Thema „Luther und die deutsche Sprache“ gibt.² Im Vergleich zu der Fülle an Literatur zu Luther aus

¹ Vgl. Hoberg 1986. Aus diesem Aufsatz wurden (veränderte) Passagen in den vorliegenden Beitrag übernommen.

² Hierauf bin ich gestoßen, als ich in den letzten Jahren zahlreiche Vorträge über dieses Thema im In- und Ausland gehalten habe, meist vor Zuhörern, die linguistische Laien waren: in Kirchen und theologischen Einrichtungen, aber auch in „weltlichen“ Institutionen wie Hochschulen oder Vereinigungen, die sich nicht mit Sprache oder Religion befassen. Manches aus Diskussionen und Gesprächen im Anschluss an diese Vorträge ist in den vorliegenden Beitrag eingegangen.

theologischer Sicht ist die Zahl der linguistischen Arbeiten zwar viel geringer, aber keineswegs klein: vgl. Besch 2014, Krauß 2016, Wolf 2017, Göttert 2017, Augst 2018. Vgl. auch die revidierte Fassung der Luther-Übersetzung (Luther 2016, besonders die Kommentare).

Im Folgenden will ich einen ansonsten weniger behandelten Aspekt behandeln, die Frage, ob und wie Luthers Sprachwirken gesehen und gewürdigt wird. Dabei konzentriere ich mich auf zwei Epochen: die Lutherzeit und die Gegenwart.

1. Wie sah man Luthers Verdienste um die deutsche Sprache zu seiner Zeit?

Diese Frage kann man schnell abhandeln, denn auf sie wird in vielen Luther-Biographien ausführlich eingegangen. Kein deutschsprachiges Buch hat ein solchen Erfolg und eine solche Wirkung gehabt wie Luthers Bibelübersetzung, und dieser Erfolg, wie überhaupt der seiner Schriften, setzte sofort nach den Veröffentlichungen ein. Man hat die stark anwachsende Buchproduktion im 16. Jahrhundert berechnet und festgestellt, dass Luthers Schriften bei weitem an erster Stelle stehen. Darauf will ich nicht im Einzelnen eingehen, sondern nur darauf, warum diesen Schriften und besonders der Bibelübersetzung eine so große Bedeutung zukam. Es gibt drei Komplexe von Gründen:

Der eine liegt in Luthers Person und Wirkung. Man kann – sehr vereinfacht – sagen, dass ihm, besonders bis 1525, also bis zu den Bauernkriegen, sehr viel Sympathie entgegengebracht wurde, auch von den Altgläubigen. Das lässt sich vielfach belegen, etwa durch den Ausspruch des päpstlichen Gesandten Aleander beim Wormser Konzil, dass neun Zehntel der Deutschen „Luther“ und das restliche Zehntel „Tod dem Papst“ schrien, durch die Bemerkung des Luther-Gegners Johannes Cochläus, „daß auch Schneider und Schuster, ja auch Weiber und andere einfältige Laien [Luthers Neues Testament] gleich einem Bronnen aller Wahrheit mit höchster Begierde lasen“ (nach Preisendörfer 2016: 51).

Der zweite Grund liegt in der für die damalige Zeit enorm großen Zahl der Luther-Drucke:

Luther ist der erste ‚Medienstar‘ der Geschichte, der die Medienrevolution der Zeit zu nutzen wußte und zugleich von den neuen Medien aus der Druckpresse benutzt wurde. (Kaufmann 2010: 8)

Und drittens muss hier Luthers Übersetzungskunst genannt werden. Er übersetzte ja bekanntlich nicht aus der Vulgata, obwohl er auch sie zu Hilfe nahm, sondern aus dem Hebräischen und Griechischen und wollte vor allem der Zielsprache, dem Deutschen, gerecht werden. Er bricht mit der mittelalterlichen Tradition, bei der Bibelübersetzung möglichst viel von der Struktur der

Ausgangssprache zu bewahren, einer Tradition, die auf den Vulgata-Übersetzer Hieronymus zurückgeht:

Man übersieht leicht, dass damit [mit der Vulgata] für die Bibel die dritte Stufe der Üblichkeit begann: nach der üblichen Lesung auf Hebräisch und Griechisch eben nun auf Latein. Damit geht auch die Übertragung der Inspiriertheit Hand in Hand. Wie Augustinus einst die *Septuaginta* als vom Heiligen Geist überwacht Original hingestellt hatte, erreichte auch die *Vulgata* diesen Rang. Was nebenbei bedeutet, dass Übersetzungen nun endgültig mit Originalen gleichzogen“. Luther hat „das alte Konzept der heiligen Sprachen auf interessante Weise verändert. Während das Hebräische und Griechische an die Spitze rückten, lag der Wert des Lateinischen für ihn lediglich in der weltweiten Verbreitung. Andererseits bedeutete die Übersetzung in jede weitere Sprache zugleich deren Heiligung, womit das Deutsche also ebenfalls in diesen edlen Club aufgenommen wird, ja dieses Deutsche ‚fast‘ an die Spitze der heiligen Sprachen rückt. (Göttert 2017: 143, 145).

Man muss in diesem Zusammenhang auch darauf hinweisen, dass, wie Luther schon genüsslich festgestellt hat (Luther 1909: 634 f.), seine Bibelübersetzung auch von Katholiken dadurch anerkannt wurde, dass sie von katholischen Bibelübersetzern plagiiert wurde.

2. Wie sieht man Luthers Verdienste um die deutsche Sprache in der Gegenwart?

a. Welches Interesse haben die Deutschen heute überhaupt an Luther?

Wie schon gesagt, gab es in der letzten Dekade und besonders im Jahr 2017 in Deutschland ein großes Interesse an Luther, ja man kann von einem Luther-Hype sprechen. Es gab Mengen von Luther- und Reformationsbüchern, die Medien waren voll von Luther, es gab Mengen von Luther-Veranstaltungen, besonders in den Luther-Städten. Es gab einen ganz auf Luther und die Reformation ausgerichteten evangelischen Kirchentag in Berlin und Wittenberg und viele ökumenische Begegnungen. Es gab viel Ernstzunehmendes, aber auch sehr viel Trallala. Es gab viel Lob, auch viel Selbstlob der für die Luther-Dekade Verantwortlichen, aber auch Kritik, besonders von Universitätstheologen, aber auch Selbstkritik der Verantwortlichen. Von den zahllosen kritischen Würdigungen, die am Ende der Luther-Dekade erschienen, sei auf den ausgewogenen Artikel des Historikers Hartmut Lehmann in der *Frankfurter Allgemeinen* mit dem Titel „Ein Sommermärchen namens Luther?“ (27.12.2017) hingewiesen. Durch die Luther-Dekade und besonders das Luther-Jahr ist zumindest das oberflächliche Wissen über Luther und die Reformationszeit größer geworden. Generell gilt: Theologen und Wissenschaftler sind selbstverständlich sehr an Luther interessiert, Protestanten mehr als Nicht-Protestanten, das „Bildungsbürgertum“ mehr als die übrige Bevölkerung. Für die meisten ist die Beschäftigung mit Luther etwas für „Fromme“, für „Religiöse“. Vor einigen Jahren habe ich zweimal

germanistische Luther-Seminare abgehalten, und es gab Studierende, die mir sagten, sie könnten leider nicht teilnehmen, da sie nicht religiös seien.

b. Wie sieht man heute Luthers Verdienste um die deutsche Sprache?

Bei dieser Frage denkt man zunächst mit Recht an Luthers Bibelübersetzung. Aber sein Sprachwerk besteht auch aus zahlreichen anderen Gattungen: Programmschriften und Katechismen, Kampf- und Streitschriften, Erbauungs- und Andachtsliteratur, Predigten, Liedern, Spruchgut, Fabeln, Briefen und Tischreden. Von diesen Gattungen spielen außerhalb des kirchlich/theologischen Bereichs allenfalls noch Luthers Lieder eine Rolle (vgl. Becker 2003).

Wenn ich richtig sehe, ist das sprachlich-literarische Wissen über Luther und die Reformationszeit bei den meisten Deutschen gering, auch bei den Angehörigen des „Bildungsbürgertums“ und denjenigen, die sich in anderen Bereichen der Reformationszeit oder in anderen Epochen der Sprach- und Literaturgeschichte gut auskennen, und das wird offensichtlich nicht als Mangel empfunden. Es kann einem passieren, dass ein Theologe Luthers Sprache als Mittelhochdeutsch bezeichnet, und es ist eine weit verbreitete Meinung, Luther habe das Neuhochdeutsche geschaffen, was immer das wohl heißen mag.

Woher kommt es, dass die Kenntnisse über Sprache und Literatur der Reformationszeit nicht allzu groß sind? Wir gliedern normalerweise unser Wissen nach bestimmten Kategorien, und Luther gehört für die meisten nur in die Sparte Theologie bzw. Religionsgeschichte, allenfalls noch in die der Politik- oder Sozialgeschichte. Dass er in der Sparte der Sprach- und Literaturgeschichte wenig vorkommt, liegt am Deutschunterricht der Schulen, in dem er auch nicht oder kaum behandelt wird, da die allermeisten Deutschlehrer dazu nicht ausgebildet wurden, denn diese Zeit ist auch im Germanistikstudium allenfalls von peripherer Bedeutung. Zwar gab und gibt es Germanisten, die sich eingehend mit Luther und seiner Zeit beschäftigt haben, und unter ihnen sind einige der Bedeutendsten unserer Zunft. Aber ihre Arbeiten haben den normalen germanistischen Studiengang kaum beeinflusst. Zumindest im Hinblick auf das traditionelle Germanistikstudium kann man von der „großen Lücke“ sprechen: Die Studierenden befassten sich (neben Gotisch) mit Althochdeutsch und Mittelhochdeutsch, also mit der deutschen Sprache und Literatur des Mittelalters, und dann wieder mit der Entwicklung seit dem 18. Jahrhundert, allerdings fast ausschließlich mit fiktionaler Literatur und kaum mit nicht-literarischer Sprache. Die Reformationszeit blieb weitgehend unberücksichtigt. Für diese Enthaltensamkeit gibt es verschiedene Gründe. Einer liegt darin, dass man sich für die Beschäftigung mit der Literatur der Reformationszeit ins Frühneuhochdeutsche einarbeiten muss, und diese Sprache wurde kaum gelehrt und wird auch erst in den letzten Jahrzehnten intensiver erforscht.

Natürlich weiß man, dass ein Germanist – wie jeder, der sich mit deutscher oder europäischer Kulturgeschichte befasst – Bibelkenntnisse braucht und die Lutherbibel zumindest oberflächlich kennen sollte, aber die genauere Kenntnis und besonders die Forschung zu Luthertexten und zur Bibel überlässt man weitgehend den Theologen. Umgekehrt besteht auch bei Theologen kein großes Interesse an einer Zusammenarbeit mit germanistischen Sprach- und Literaturwissenschaftlern. An neueren Bibelübersetzungen – etwa den Revisionen der Lutherbibel oder der katholischen „Einheitsübersetzung“ im Jahre 2016 – waren Germanisten kaum beteiligt. Und was noch erstaunlicher ist: Diese Übersetzungen werden von Germanisten kaum zur Kenntnis genommen, obwohl sie eine breite und lang andauernde Wirkung haben, nicht nur auf Gottesdienste und die religiöse Literatur, sondern auf diesem Wege auf die Gemeinsprache. Generell kann man sagen, dass sich mit Fragen von Sprache und Religion fast ausschließlich Theologen beschäftigen. Allerdings ändert sich das allmählich. Es sei auf den vor einigen Jahren in der Wissenschaftlichen Buchgesellschaft herausgegebenen Sammelband *Sprache und Religion* (Gerber/Hoberg 2009), auf die Reihe *Theolinguistica* (Greule/Kucharska-Dreiss 2008 ff.) und das Handbuch *Sprache und Religion* (Lasch/Liebert 2017) verwiesen. Man kann also hoffen, dass die Kenntnisse über dieses Thema und besonders auch über Luthers Bedeutung für dieses Thema in nicht-theologischen und nicht primär religiös bestimmten Bevölkerungskreisen zunehmen.

Wie schon gesagt, ist es, vor allem unter Protestanten, eine weit verbreitete Meinung, Luther habe die neuhochdeutsche Sprache geschaffen. Diese Auffassung wurde im 19. Jahrhundert von einigen Germanisten vertreten, etwa von Jacob Grimm, der 1819 in der Vorrede zu seiner „Deutschen Grammatik“ schrieb:

Luthers Sprache „muß ihrer edlen, fast wunderbaren reinheit, auch ihres gewaltigen einflußes halber, für kern und grundlage der nhd. sprachniedersetzung gehalten werden, wovon bis auf den heutigen tag nur sehr unbedeutend, meistens zum schaden der kraft und des ausdrucks abgewichen worden ist. Man darf das nhd. in der that als den protestantischen dialect bezeichnen, dessen freiheitathmende natur längst schon, ihnen unbewußt, dichter und schriftsteller des katholischen glaubens überwältigte. (Grimm 1819: XI).

Später, 1854, in der Vorrede zum ersten Band des *Deutschen Wörterbuchs* hat Grimm seine Meinung geändert und die Entstehung der Neuhochdeutschen viel früher angesetzt:

Erst mit dem Jahr 1500, oder noch etwas später mit Luthers auftritt den nhd. zeitraum anzuheben ist unzulässig, und schriftsteller wie Steinhöwel, Albrecht von Eib, Niclas von Wile, ja Kaisersberg, Pauli und Brant, die doch schon ganz seine farbe tragen, würden ihm damit entzogen. (Grimm 1854: XVIII).

Katholiken können also froh darüber sein, dass ihre Muttersprache kein „protestantischer dialect“ ist. Im späten 19. Jahrhundert hat man sich immer wieder auf Grimms frühes Urteil berufen, vor allem nachdem das protestantische Preußen die Vormacht erlangt hatte und man leicht zu einer Gleichsetzung von Preußentum, Deutschtum und Protestantismus kommen konnte (Heinig 2018: bes. S. 29 ff.). Und noch heute verkündet gelegentlich ein evangelischer Pfarrer Grimms frühes Diktum von der Kanzel.

Heute ist sich die Sprachwissenschaft darüber einig, dass die Entstehung des Neuhochdeutschen schon im späten Mittelalter, im 14. Jahrhundert, beginnt und dass sie von vier Faktoren bestimmt ist:

1. Das Bewusstsein, ein einheitliches Volk, eine Sprachgemeinschaft zu sein, wächst bei den Deutschsprechenden und überlagert das Stammesbewusstsein. Man grenzt sich besonders von den Welschen im Westen und Süden und den Slawen im Osten ab.
2. Durch die Ostkolonisation ergibt sich zunächst östlich der Elbe und dann östlich der Oder eine Vereinheitlichung der Sprache.
3. Die Landesfürstentümer bestehen aus weit auseinanderliegenden Teilen, in denen unterschiedliche Dialekte gesprochen werden. Die Sprachen der Verwaltungen, die sogenannten Kanzleisprachen, gelten aber für alle Gebiete eines Fürstentums und wirken darüber hinaus, sodass die Dialekte von weiträumigen Verkehrssprachen überlagert werden, die sich immer mehr angleichen. Die wichtigsten Kanzleisprachen sind die böhmische in Prag, die habsburgische in Wien und die sächsische oder meißnische.
4. Die Erfindung des Buchdrucks bewirkt rasch eine Vereinheitlichung der Sprache, denn man vermeidet dialektale Besonderheiten, weil die Drucker daran interessiert sind, ihre Bücher möglichst überall im deutschsprachigen Raum zu verkaufen.

Luther übernimmt weitgehend die sächsische Kanzleisprache, verwendet aber immer weniger regionale Spracheigentümlichkeiten, weil er eine weite Verbreitung seiner Schriften wünscht. Er verstärkt damit die ohnehin bestehenden Tendenzen zu einer deutschen Einheitssprache. Um seinem Schaffen wirklich gerecht zu werden, muss man hinzufügen: Kein anderer hat die Entwicklung der deutschen Sprache so nachhaltig beeinflusst wie er, da seine Übersetzung zum meistgelesenen Buch in den folgenden Jahrhunderten wurde, da sich auch andere Bibelübersetzungen an seiner orientierten, da ganze Generationen anhand seiner Schriften lesen und schreiben lernten und da viele Dichter und Schriftsteller durch seine Sprache beeinflusst wurden. Ganz abgesehen davon, dass Luther die deutsche Sprache durch eine Fülle von

Neubildungen bereichert hat. Es bleibt zu wünschen, dass sich diese Erkenntnisse und damit eine richtige Einschätzung von Luthers Verdiensten immer mehr durchsetzen.

Literaturangaben

Augst, Gerhard (2018) „Das Wort sie sollen lassen stan?“ Die Revision der Lutherbibel im Spannungsfeld von Sprachwandel und Sprachkunstwerk. In: *Der Deutschunterricht*, H.2: 70-81.

Becker, Hansjakob u. a. (Hrsg.) (2003) *Geistliches Wunderhorn. Große deutsche Kirchenlieder*. München: C.H. Beck Verlag.

Besch, Werner (2014) *Luther und die deutsche Sprache. 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*. Berlin: Erich Schmidt Verlag.

Gerber, Uwe/ Hoberg, Rudolf (Hrsg.) (2009) *Sprache und Religion*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

Göttert, Karl-Heinz (2017) *Luthers Bibel. Geschichte einer feindlichen Übernahme*. Frankfurt/M.: S. Fischer Verlag.

Greule, Albrecht/Kucharska-Dreiss, Elzbieta (Hrsg.) (2008 ff.) *Theolinguistica*. Inzingen: Akademische Verlagssoffizin Bauer und Raspe.

Grimm, Jacob (1819) *Deutsche Grammatik. Erster Theil*. Göttingen: Dietrichsche Buchhandlung.

Grimm, Jacob und Wilhelm (1854) *Deutsches Wörterbuch*. Bd.1. Leipzig: S. Hirzel Verlag.

Heinig, Hans Michael (2018) *Prekäre Ordnungen. Historische Prägungen des Religionsrechts in Deutschland*. Tübingen: Mohr Siebeck.

Hoberg, Rudolf (1986) „Luther und die deutsche Sprache. Eine Einführung“. In: *Werden und Wirkung der Reformation*. Darmstadt: THD-Schriftenreihe Wissenschaft und Technik, Bd.29.

Hoberg, Rudolf (2018/19) *Hören, Sprechen, Schweigen. Über Sprache und Religion*. In Vorbereitung.

Kaufmann, Thomas (2010) *Martin Luther*. München: Verlag C.H. Beck.

Krauß, Jutta (Hrsg.) (2016) *Luther und die deutsche Sprache. Vom Bibelwort zur inszenierten Memoria auf der Wartburg*. Regensburg: Verlag Schnell und Steiner.

Luther, Martin (1909) *Werke. Kritische Gesamtausgabe*, Bd.30,2. Weimar: Verlag Hermann Böhlau.

Luther, Martin (2016) *Die Bibel. Revidiert 2017*. Stuttgart: Deutsche Bibelgesellschaft.

Preisendörfer, Bruno (2016) *Als unser Deutsch erfunden wurde. Reise in die Lutherzeit*. Berlin: Verlag Galiani.

Wolf, Norbert Richard (Hrsg.) (2017) *Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute*. Heidelberg: Universitätsverlag Winter.

Autorenhinweise für die *Nouveaux Cahiers d'Allemand*

Diese bleiben bewusst knapp, da unserer Erfahrung nach allzu lange Manuskripthinweise entweder verwirren oder demotivieren. Halten Sie sich bitte an die wenigen hier angegebenen Regeln, der Rest wird im Redaktionsbeirat bei Bedarf harmonisiert.

Der Beitrag sollte 10-12 Seiten nicht überschreiten. Notfalls kann der Stoff auf zwei Beiträge verteilt werden, wovon der zweite in der darauffolgenden Ausgabe der Zeitschrift erscheinen würde. Bei Überlänge behält sich die Redaktion das Recht der Kürzung des Manuskripts vor.

Der Beitrag sollte ebenfalls Fußnoten sparsam verwenden und nur zitierte Autoren/innen in der Bibliographie anführen. Da das Lesepublikum zu einem Teil aus AkademikerInnen, zum anderen aus DeutschlehrerInnen besteht, sollte auf eine flüssige Darstellungsweise geachtet werden. Kürzere Zitate (bis 2 Zeilen) dürfen im Text bleiben, längere (über 2 Textzeilen) werden als Zitatblock (vgl. unten) abgesetzt. Zitate aus allen anderen Sprachen als Deutsch und Französisch müssen übersetzt werden, wobei es dem/der AutorIn überlassen bleibt, ob der Originaltext sich im Fließtext oder in einer Fußnote befindet.

Literaturverweise werden im Text gegeben nach dem Muster: Autor und Jahr (ev. mit Seitenangabe) „wie Müller (1990: 66) schreibt“.

Literaturangaben am Ende des Artikels geben immer die vollen Namen samt Vornamen an mit üblicher Unterscheidung zwischen selbstständiger Publikation *kursiv* (Buch, Zeitschrift) und unselbstständiger Publikation *recte* (Artikel, Kapitel). Beispiel:

Müller, Peter (1990): *Zur Hydronymie im Elsass*. Strasbourg: La Nuée Bleue.

Benutzen Sie bitte ein gängiges Textverarbeitungsprogramm wie Word für Windows oder Mac und wählen Sie einen einfach zu identifizierende Dateinamen, z.B. (kurzen) Titel der Publikation_Namedes Autors.doc)

Formanweisungen

oberer und unterer Rand: 3 cm

linker und rechter Rand: 2,5 cm

Schriftart: times new roman

Schriftgröße 14 für den aktuellen Text, 12 für Zitate in einem eigenen Abschnitt, ebenso Rezensionen, 11 für Fußnoten, 10 für Bibliographie.

Paragraph im Textformat: einfacher Zeilenabstand

Zitat: links 5 mm zurückgesetzt

Paul Rössler

Universität Regensburg
(unter Mitarbeit von Franziska Gürtler)

Zur Vorfeldmarkierung in Lutherdrucken

1. Forschungslage

Lehrende in Schulklassen ab der Sekundarstufe wie auch Lehrende an den Universitäten, sind in ihrer Korrekturpraxis häufig mit Kommafehlern konfrontiert. Schülerinnen und Schüler bzw. Studierende setzen in Aussagesätzen fälschlich Kommas vor allem am Vorfeldende, d.h. vor dem finiten Verb in V2-Position. Das Komma nach *Universitäten* im einleitenden Satz des vorliegenden Beitrags wäre ein Beispiel für eine solche fehlerhafte Vorfeldmarkierung.

In Arbeiten der Fehlerlinguistik, der Orthografieerwerbsforschung und Komma-didaktik, vereinzelt auch in orthografiegeschichtlichen und kontrastiven Arbeiten wurde der Vorfeldmarkierung durch Komma wenig Beachtung geschenkt.¹ Erst in den letzten Jahren begann dieses Thema in empirischen Studien – meist mit Schulbezug – eine etwas größere Rolle zu spielen.²

Auf die historische Dimension der Vorfeldmarkierung durch Virgelsetzung gehen Kirchhoff/Primus (2014: 217, 218) ein. Sie stellen fest, dass überflüssige Kommas nicht erst im Nhd., sondern bereits im Fnhd. gesetzt werden und dass dieser Virgeltypus nicht ausschließlich syntaktisch erklärt werden kann. Auch in seiner Dissertation widmet sich Kirchhoff (2017: 195-198) in einem Abschnitt der Virgel als Vorfeldende-Marker. Er zählt die Vorfeldmarkierung durch Virgel zu den nicht-syntaktischen Faktoren der Interpunktion. Kirchhoff resümiert für die Virgelsetzung, die er anhand von Texten, unter anderem auch Luthers, von 1482 bis 1984 untersucht, dass in keinem untersuchten Text der Anteil syntaktisch überflüssiger Zeichen über 10% der satzinternen Gesamtinterpunktion ausmache (vgl. Kirchhoff 2017: 195). Dabei weisen die von ihm analysierten Lutherbibeltexte durchweg unter 1% an solchen syntaktisch überflüssigen Zeichen auf, während die Werte bei den untersuchten Sprachlehren und Grammatiken deutlich höher liegen. Mit Beginn des 19. Jhs. kommen im Kirchhoff-Korpus fast keine syntaktisch überflüssigen Interpunktionszeichen mehr vor (Kirchhoff 2017: 195). Als Beispiele für die wenigen syntaktisch überflüssigen

¹ Vgl. Barthel/Löffler 1976; Pascher 1993; Naumann 1995, S. 215, 225; Afflerbach 1997, S. 193-197; Melenk 1998, S. 47; Pießnack/Schübel 2005, S. 58-59; Lindbüchl 2015, S. 81-82.

² Metz 2005, S. 181-188; Müller 2007, S. 210-224; Sappok 2011, S. 326-332; Kirchhoff/Primus 2014, S. 217-218; Bredel/Hlebec 2015, S. 37-40; Hochstadt/Olsen 2016, S. 158-177; Kirchhoff 2017, S. 195-198; Rössler 2017, S. 63-94.

Virgelsetzungen nach dem Vorfeld führt Kirchhoff für das 16. und 17. Jh. Belege aus Matthäusevangelien-Übersetzungen Luthers an: *Vnd von der sechsten Stunde an/ward ein Finsternis vber das gantze Land* (Luther 1545: Mt. 27,45). *Aber von den tagen Johannis des Täufers biß hieher / leidet das himmelreich gewalt* (Luther 1621: Mt. 11,12). Für das 18. Jh. verweist Kirchhoff auf ein Beispiel aus einer von ihm untersuchten Sprachlehre: *Alle diese Regeln von geschickter Verbindung der Wörter, machen den dritten Theil der Sprachlehre aus.* (Gottsched 1749: 17) (vgl. Kirchhoff 2017: 197)

Diese Interpunktionsverwendungen nach topikalisierten Adverbialen und nach komplexen Subjekten entziehen sich einer rein syntaktischen Erklärung. Kirchhoff vermutet hier „möglicherweise einen intonatorischen Einfluss“ (Kirchhoff 2017: 197) und stellt einen Zusammenhang mit der Deutung von Peters (2006) und Dehé (2009) her, die den Einfluss der Konstituentenlänge auf die Konstitution einer Intonationsphrase betonen:

Je kürzer eine Konstituente ist, desto eher wird sie mit der vorangehenden bzw. nachfolgenden Konstituente intonatorisch klitisiert bzw. in diese intonatorisch integriert. Je größer eine Konstituente ist, desto eher konstituiert sie eine eigene Intonationsphrase. (Kirchhoff 2017: 197)

Auch die Analogiebildung kann als Erklärung für die Vorfeldendemarkierung durch Komma oder Virgel herangezogen werden: Bei den komplexen topikalisierten Ausdrücken handelt es sich zumeist um Adverbiale, die durch eine komplexe Präpositionalphrase realisiert werden. Kirchhoff vermutet, dass „in vielen Fällen die linksperipheren Präpositionalköpfe Analogien zu homonymen nebensatzeinleitenden Konjunktionen hervorrufen könnten“ (Kirchhoff 2017: 198) – dass also ähnlich wie bei Vergleichsjunktoren á la *als* und *wie* die Analogie zu diesen Subjunktionen die Komma- bzw. Virgelsetzung auslöst.

Der Blick in die Forschungsliteratur zur Vorfeldmarkierung im Deutschen zeigt, dass vor allem in der Fehlerlinguistik und Kommadidaktik dieses Phänomen als Problem erkannt ist und vor allem in experimentellen Verfahren mit vorgegebenem Input (Diktat, Probetext, Arbeitsblatt etc.) untersucht wurde. In den Hypothesen über die Ursachen dieses Fehlers sind sich die Forscher keineswegs einig. Je nach methodischer Tradition und Studie widersprechen die Ursachen-Hypothesen oder werden zumindest unterschiedlich gewichtet. Einig ist man sich aber offenbar in der Einschätzung der Vorfeldmarkierung durch Komma als überflüssigen Fehler.

Dass die Vorfeldmarkierung durch Komma nicht nur in Texten von Schülerinnen und Schülern bzw. Studierenden vorkommt und also quasi auf die ‚geschützten‘ Bereiche der Schul- und Hochschul(aus)bildung beschränkt bleibt, sondern mittlerweile in printmedialen Texten zu finden ist, deutet an, dass sich dieser Interpunktionsusus zu verfestigen beginnt und nicht bloß als fehlerhaftes,

‚überflüssiges‘, ephemeres oder idiolektales Schreibhandeln abgetan werden kann.

2. Vorfeldmarkierung in den Sprachlehren

Während die gegenwärtige Norm die Vorfeldmarkierung durch Komma verbietet, waren sich die Kodifizierer und Sprachgelehrten in der Bewertung der Vorfeldkommatierung bzw. -virgulierung im historischen Verlauf nicht immer einig.

Explizite Äußerungen oder Beispiele zur Vorfeldmarkierung durch Komma oder Virgel in den Grammatiken, Rhetoriken und Sprachlehren seit dem 16. Jh. wurden bisher noch nicht schwerpunktmäßig untersucht. Im 15. und 16. Jh., zur Zeit Luthers, finden sich in den Sprachlehren noch keine expliziten Äußerungen zur Vorfeldmarkierung oder Beispiele, die klar erkennen lassen, dass es um Vorfeldmarkierung geht.

Die im Folgenden exemplarisch für je ein Jh. genannten Sprachlehren äußern sich im Gegensatz zu den Zeitgenossen Luthers wie Riederer oder Ickelsamer explizit zur Vorfeldmarkierung oder sie lassen das durch die Beispiele klar erkennen. Ihre Beispiele zeigen jedenfalls, dass es erst nach Luthers Zeit, dann aber durch die Jahrhunderte hinweg Befürworter wie Gegner gab und dass man sich bis ins 20. Jh. über den normativen Status der Vorfeldmarkierung durch Komma bzw. Virgel nicht einig war.¹

So firmiert Christian Gueintz in seinem „Deutscher Sprachlehre Entwurf“ von 1641 als Befürworter der Vorfeldmarkierung durch Virgelsetzung, wenn er im Kapitel „Von der unterscheidung“ ein Beispiel dafür liefert:

Ein strichlein (Comma) brauchet man bey den Deutschen zum unterscheide der wörter/ in einer verständlichen/ doch unvolkommenen rede/ als: Das Gebet der Elenden/ dringet [Hervorhebung P. R.] durch die Wolcken/ und lesset nicht ab/ bis hin zu komme/ und höret nicht auf/ bis der höchste drein sehe. Sirach 35.21.²

Rund hundert Jahre später lehnt Johann Christoph Gottsched in seiner in der zweiten Hälfte des 18. Jhs. intensiv rezipierten „Grundlegung einer Deutschen Sprachkunst“ im Kapitel „Von den orthographischen Unterscheidungszeichen“ die Vorfeldkommatierung anhand eines Beispiels ab:

¹ Für den vorliegenden Beitrag wurden Texte aus Garbe (1984) herangezogen. Dass hier kein Anspruch auf Vollständigkeit erhoben werden kann, versteht sich von selbst. Eine umfassende Aufarbeitung der historischen Sprachlehren, Grammatiken, Schreiblehren sowie Rhetoriken hinsichtlich der Interpunktionsregeln zur Vorfeldmarkierung hätte den Rahmen dieses Beitrags gesprengt, wäre aber freilich wünschenswert, vgl. Höchli (1981), Rinas (2012), Rinas (2014) und Rinas (2017).

² Gueintz (1641) 1984, S. 35.

Die kleinsten Unterschiede gewisser Wörter, die von einander getrennet werden sollen, weil sie nicht unmittelbar zusammen gehören, bemerke man durch einen Beystrich, oder durch ein Komma. Es ist aber hier oft sehr gleichgültig, wohin man einen solchen Beystrich setzen soll. Man merke nur, daß man derselben weder gar zu wenige, noch gar zu viele mache: denn beydes machet den Verstand einer Rede zuweilen dunkel. Manche machen auch, wie die meisten Ausländer thun, sonst gar keine Unterscheidungszeichen in einem Satze, als Strichlein und Punkte; ja selbst an dieser Punkte Stelle, behelfen sie sich in kurzen Perioden, mit dem bloßen Strichlein. Beydes aber ist falsch [Hervorhebungen P. R.], und zeigt eine große Sorglosigkeit im Schreiben an.¹

Arthur Schopenhauer, glühender Verfechter der komplexen syntaktischen Periode zur Mitte des 19. Jhs., plädiert deutlich für einen intensiven Kommaeinsatz und exemplifiziert dies auch mit der Vorfeldkommatierung:

Der gerügten ‚jetztzeitigen‘ Verschlimmbesserung der Sprache durch der Schule zu früh entlaufene und in Unwissenheit herangewachsene Knaben, ist [Hervorhebung P. R.] denn auch die *Interpunktion* zur Beute geworden, als welche heutzutage fast allgemein mit absichtlicher, selbstgefälliger Liederlichkeit gehandhabt wird.²

Auch im 20. Jh. gibt es, allerdings aus ganz anderen Gründen als bei Schopenhauer, Befürworter der Vorfeldkommatierung. So plädieren Linguisten wie Bodelsen (Kopenhagen), Jolivet (Paris), Lindroth (Göteborg) und Zwirner (Berlin) im Rahmen des IV. Internationalen Linguistenkongresses in Kopenhagen 1936 für eine Einigung der Interpunktion aller europäischen Sprachen auf ein zugrundeliegendes Prinzip, das wegführt von festen mechanischen Interpunktionsregeln und somit hin zu einer Vorfeldkommatierung, auch im Deutschen:

Statt einer I.slehre mit festen mechanischen Regeln, sollten Gruppen von „pausenkommatierten“ Beispielen einander verwandter syntaktischer Typen zusammengestellt werden. Diese Inventierung und Klassifikation der syntaktischen Typen und der lebendigen Glieder in jeder Sprache, soll [Hervorhebungen P. R.] aber nicht in erster Linie der I. dienen; sie soll das Material für die Feststellung der psychologischen Einheiten der verschiedenen Sprache zusammenbringen, und damit einen Beitrag zur Kenntnis ihrer syntaktischen Struktur liefern.³

In der Bewertung und Kodifizierung der Vorfeldmarkierung im Deutschen durch Komma bzw. Virgel herrschte im historischen Verlauf also keineswegs Einigkeit, wie Abbildung 1 zusammenfassend verdeutlicht:

¹ Gottsched (1748) 1984, S. 73.

² Schopenhauer (1851) 1984, S. 146.

³ Bodelsen/Jolivet/Lindroth u.a. 1939, S. 213, 216.

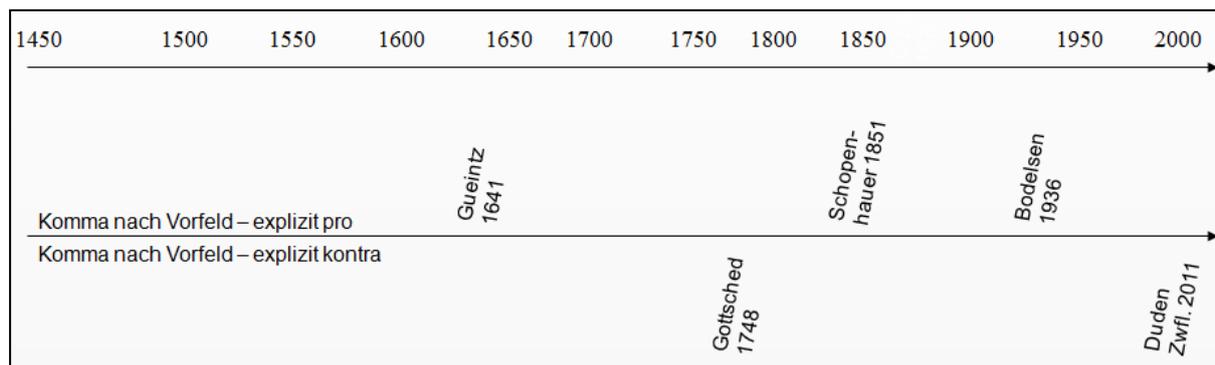


Abb. 1: Vorfeldmarkierung durch Virgel/Komma im Kodifizierungsdiskurs

Die gegenwärtige Norm, die die Vorfeldmarkierung durch Komma verbietet, sollte daher nicht darüber hinwegtäuschen, dass diese Interpunktionsstrategie seit Jahrhunderten nicht nur von einigen Sprachgelehrten und Grammatikern gutgeheißen und performativ praktiziert worden ist, sondern dass sie auch als eine, wenn auch nicht dominierende Schreibpraxis im Fnhd. und älteren Nhd. anzunehmen ist. Wäre sie nicht bei den zeitgenössischen Schreibern und Setzern – auch schon zu Luthers Zeit – in Gebrauch gewesen, hätten die Sprachgelehrten diese Strategie als mögliche Interpunktionsregel wohl nicht so kontroversiell diskutiert.

3. Fragen

Wie ist nun Martin Luther mit der Vorfeldmarkierung umgegangen und wie hat sich diese Position in den Drucken Luthers bis ins 20. Jh. entwickelt? Folgende Fragen sollen dabei erörtert werden:

1. Wie sind Virgelgebrauch und Vorfeldmarkierung in den Luther-Texten quantitativ zu bewerten?
2. Welche Veränderungen können hinsichtlich der Vorfeldmarkierung diachron beobachtet werden?
3. Können aus einer qualitativen Analyse des Materials Hinweise auf die zugrundeliegenden Markierungsprinzipien abgeleitet werden?

4. Korpus

Um diese Fragen zu beantworten, ist die Überprüfung anhand eines ausgewählten Korpus notwendig. Tokenzahl und Korpusumfang lassen erkennen, dass in diesem Beitrag kein Anspruch auf statistische Repräsentativität erhoben wird. Es soll vielmehr ein erster Einblick in Tendenzen gegeben werden.

Das Untersuchungskorpus umfasst 13 Ausgaben des Johannesevangeliums nach Luthers Übersetzung, drei gedruckte Predigten und drei gedruckte Streitschriften Luthers. Die Textauswahl und Merkmal-Auszählung vollzog in Absprache mit

dem Beitragsautor Franziska Gürtler im Rahmen einer Masterarbeit.¹

Evangelienkorpus:

- Aus dem 16. Jh. liegen zwei Ausgaben zu Luthers Lebzeiten vor (September-testament JOH1522, JOH1540) und zwei Ausgaben nach seinem Tod (JOH1555, JOH1584)
- Aus dem 17. Jh. stammen Drucke aus JOH1610, JOH1677 und JOH1692.
- Aus dem 18. Jh. stammen Drucke aus JOH1714, JOH1763 und JOH1797.
- Für eine wenigstens schlaglichtartige Beleuchtung der Weiterentwicklung wurde je eine Evangelienausgabe aus dem 19., 20. und 21. Jh. herangezogen (JOH1861, JOH1967, JOH2017).

Streitschriften:

Dieses Korpus umfasst den Zeitraum des 16. bis 18. Jhs. Es enthält folgende Streitschriften:

- Widderruff vom Fegefeuer (S1530)
- Von dem hohen vermeynten Jüdischen Geheymnuß, dem Schem Hamphoras (...) (S1617)
- Widerruf Vom Fege-Feuer (S1737).

Predigten:

Das Predigtenkorpus erstreckt sich ebenfalls über das 16. bis 18. Jh. Es umfasst

- die Predigt von den Engeln (P1535)
- die Geistreiche Predigt/Hernn D. Martini Lutheri/seligiger gedächtnüs (...) (P1618)
- die Predigt von Christo Dem Ewigen Leben, Wie Er In der Schrift zu suchen sey (P1723).²

5. Ergebnisse

Das Spektrum an Satzzeichen, die im untersuchten Korpus von Lutherdrucken vorkommen, umfasst Virgeln (/), Kommas (,), Punkte (.), Kola (:), Semikola (;), Fragezeichen (?), Ausrufezeichen (!), Klammern ([]) und in den Evangelienausgaben des 20. und 21. Jhs. noch weitere, ganz vereinzelt vorkommende Satzzeichen (z.B. spitze Klammer (<>), Viertelgeviertstrich (-), Anführungszeichen („“)).

Vergleicht man die Texte hinsichtlich ihres Satzzeichenspektrums diachron, so ist Folgendes erkennbar: In allen Texten des 16. Jhs. kommen Virgel, Punkt, Fragezeichen und auch runde Klammern vor. Dieser Satzzeichengebrauch entspricht dem Spektrum (Ausnahme Klammern) an Satzzeichen, die als gängigste Satzzeichen im 16. Jh. gelten. Auch bei Günther (2000: 278) etwa treten

¹ Vgl. Gürtler (2017). Ich danke Frau Gürtler für die Bereitschaft, ihre Masterarbeit auf meine Anregung hin diesem Thema gewidmet und damit Basisdaten für diesen Beitrag geliefert zu haben. Tabellen und Belege in Kap. 5 beziehen sich auf Gürtler (2017).

² Alle Texte des Evangelien-, Streitschriften- und Predigtenkorpus sind online abrufbar in der Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt, Halle (Saale); URL: <http://digitale.bibliothek.uni-halle.de/>

im 16. Jh. ausschließlich Virgel, Punkt und Fragezeichen in Erscheinung. In allen drei untersuchten Textsorten der Luther-Drucke wird der Doppelpunkt erstmals im 17. Jh. eingesetzt. Das ist später als in anderen fnhd. Texten, die den Doppelpunkt bereits seit dem 15. Jh. kennen. Das Semikolon kommt im untersuchten Evangelienkorpus und im Streitschriftenkorpus ab dem 18. Jh. vor, im untersuchten Predigtenkorpus schon im Text des 17. Jhs. (P1618), wenn auch nur äußerst selten. In der Forschungsliteratur wird ein vermehrter Gebrauch des Semikolons ab dem 17. Jh. beobachtet. Hier hinken also die analysierten Luthertexte etwas nach. Dies entspricht auch den Ergebnissen von Günther (2000: 278) und stützt die These Werner Beschs (1981: 197), dass „die Lutherbibel aus sakralen und/oder liturgischen Gründen länger im älteren Modus der Interpungierung verhaftet bleibt als andere Texte.“

5.1. Virgelgebrauch und Vorfeldmarkierung quantitativ

Die Virgel spielt eine zentrale Rolle im Spektrum der verwendeten Satzzeichen des 16. bis 18. Jhs. (vgl. Kap. 3, Frage 1). So überrascht nicht, dass sie auch im Untersuchungskorpus in diesem Zeitraum quantitativ dominiert. Die analysierten Evangelientexte lassen folgende Entwicklung erkennen: In JOH1522 ist die Virgel mit knapp 90% Anteil am Gesamtinventar das bei Weitem häufigste Satzzeichen. Bei JOH1540 geht dieser Anteil auf rund 70% zurück. Das liegt an der Etablierung des Punktes (von 6,2% 1522 auf 25,3% 1540). Ein zweiter Anteilrückgang der Virgel tritt in JOH1677 mit der Etablierung des Doppelpunktes ein. In JOH1714 wird die Virgel schließlich vom Komma abgelöst. Ab JOH1763 ist die Virgel in den Evangelienausgaben verschwunden. Anhand allein dieser Vorkommenszahlen ist schon die sukzessive Reduktion der Polyfunktionalität der Virgel erkennbar: Punkt und Doppelpunkt übernehmen Funktionen, die zunächst auch noch durch die Virgel markiert werden konnten. Die formale und funktionale Ausdifferenzierung der Satzzeichen scheint im Evangelienkorpus mit der Ausgabe JOH1763 abgeschlossen zu sein. Der Wechsel von der Virgel zum Komma ist dabei nicht bloß ein Formenwechsel. In den Evangelientexten wird schon allein quantitativ erkennbar, dass mit diesem Formenwechsel auch ein Funktionswechsel einhergeht. Der Anteil der Virgeln (JOH1692: 75,9%) bleibt beim Wechsel zum Komma nicht gleich hoch (JOH1714: 59,7%, JOH1763: 49,5%). Er verringert sich um rund 20%. Diese 20% kompensieren ab 1763 Doppelpunkt und Strichpunkt, in geringem Ausmaß auch noch Ausrufezeichen und Klammer. Vor allem aber Doppel- und Strichpunkt übernehmen beim Wechsel von der Virgel zum Komma Funktionen, die die Virgel noch erfüllen konnte, dem Komma aber entzogen werden. Eine ähnliche Entwicklung ist bei den untersuchten Streitschriften beobachtbar (S1617: 84,1% vs. S.1737: 63,7%), bei den Predigten ist der Virgel-zu-Komma-

Wechsel 1723 noch nicht vollzogen.

5.2. Vorfeldmarkierung diachron

Als Marker des Vorfeldendes spielt die Virgel im Untersuchungszeitraum des 16. bis 18. Jhs. eine zentrale Rolle. Wie oft aber setzen die Setzer der Lutherdrucke die Virgel am Vorfeldende bzw. wie oft unterlassen sie diese Vorfeldende-Markierung? Wie nun die Rolle der Virgel an dieser syntaktischen Position quantitativ und diachron einzuschätzen ist (vgl. Kap. 3, Fragen 1 und 2), zeigt Abb. 2¹:

Text	Vorfelder (absolute Trefferzahl)	mit Virgel/Komma markierte Vorfelder (absolute Trefferzahl)	mit Virgel/Komma markierte Vorfelder (Anteil in %)
JOH1522	1580	22	1,4
JOH1540	1596	16	1
JOH1555	k.A.	12	k.A.
JOH1584	1593	13	0,8
JOH1610	1603	13	0,8
JOH1677	k.A.	0	k.A.
JOH1692	k.A.	8	k.A.
JOH1714	1607	1	0,06
JOH1763	k.A.	1	k.A.
JOH1797	k.A.	1	k.A.
S1530	433	21	4,8
S1617	589	29	4,9
S1737	423	7	1,7
P1535	226	3	1,3
P1618	231	1	0,4
P1723	260	4	1,5

Abb. 2: Vorfeldmarkierung durch Virgel/Komma in den untersuchten Lutherdruckten

Abb 2 zeigt, dass die Vorfeldmarkierung durch Virgel – gemessen an der Gesamtzahl der vorhandenen Vorfeldbelegungen – ein quantitativ eher marginales Phänomen ist: Von 10.141 Vorfeldern wurden 152 mit Virgel markiert, also rund 1,5%. Im Evangelienkorpus (JOH) ist der Anteil im Vergleich zu den Streitschriften besonders gering. Am höchsten mit 1,4% Anteil noch in JOH1522, werden die Vorfelder in der Tendenz immer seltener durch Virgel markiert. Ab JOH1861 werden in den V2-Sätzen keine Vorfeldkommata mehr vor dem Finitum gesetzt. Ähnlich gering, aber nicht abnehmend, ist die

¹ Zur Methodik der Token-Auszählung: Zunächst wurden alle Texte nach Vorfeldmarkierungen ausgezählt, die nach heutiger orthogr. Norm unzulässig kommatiert sind. Darüber hinaus wurden im Streitschriften- und Predigtenkorpus alle vorhandenen Vorfelder gezählt. Im Evangelienkorpus wurden daraufhin JOH1522, JOH1540 und JOH1584 ausgezählt, weil diese die höchste Anzahl an Vorfeldvirgulierungen aufweisen. Außerdem wurden alle Vorfelder in JOH1610 und JOH1714 ausgezählt, um sie zeitlich mit den ausgezählten Vorfeldern der Streitschriften und Predigten vergleichen zu können. Bei den restlichen Texten erfolgte keine Auszählung (k.A.).

Vorfeldmarkierung bei den untersuchten Predigttexten (P1535: 1,3%, P1618: 0,4%, P1723: 1,5%). Im Gegensatz dazu weisen die untersuchten Streitschriften Luthers (S) mehr Vorfeldmarkierungen auf (S1530: 4,8%, S1617: 4,9%, S1737: 1,7%).

Ein Vergleich der drei untersuchten Textsorten ergibt, dass kein signifikanter qualitativer Unterschied in den Vorfeldbelegungen erkennbar ist. Die Streitschriften, obwohl häufiger vorfeldmarkiert als die Predigten- und Evangelientexte, sind durch die gleichen Satzgliedtypen besetzt. Im Evangelienkorpus dominieren in den Vorfeldern mit Virgel mit einem Anteil von 81,61% adverbiale Bestimmungen. Das sind vor allem Temporaladverbiale (58,82%), wie z.B.:

JOH1522	<i>Des andern tags/ wollte Jhesus widder ynn Gallilea zihen</i>
JOH1540	<i>DES andern tages/ wolte Jhesus wider in Galilean ziehen</i>
JOH1555	<i>DEs andern tages/ wolte Jhesus wider in Galileam ziehen</i>
JOH1584	<i>DEs andern tages/ wolte Jesus wider in Galileam ziehen</i>
JOH1610	<i>DEs andern tages wollte Jesus wider in Galileam zihen</i>
JOH1677	<i>Des andern tags wollte Jesus wieder in Galileam ziehen</i>
JOH1692	<i>Des andern Tages wollte JESus wieder in Galilaeam ziehen</i>

Abb. 3: Evangelienkorpus – Vorfeldmarkierung in Joh. 1,43. – Belege

Hinsichtlich ihrer Form sind die Satzglieder in den Evangelientexten im 16. Jh. vorrangig als Präpositionalphrasen realisiert:

JOH1522	Joh1,51	<i>von nu an/ werdet yhr den hymel offen sehen</i>
JOH1540	Joh6,16	<i>AM abend aber/ giengen die Juenger hinab an das meer</i>
JOH1584	Joh6,16	<i>Vnd von der stund an/ nam sie der Juenger zu sich</i>

Abb. 4: Evangelienkorpus – Vorfeldbelegung durch Präpositionalphrasen – Belege

Den nächstgrößten Anteil bilden die attributiv erweiterten Nominalphrasen. Im 18. Jh. kommen ausschließlich Nominalphrasen in Reihung vor:

JOH1522	Joh2,17	<i>Der eyffer deynes haus/ hatt mich fressen</i>
JOH1692	Joh3,29	<i>Der Freund aber desz Brautigams/ stehet und hoeret jhm zu</i>
JOH1797	Joh18,12	<i>Die Schaar aber und der Oberhauptmann, und die Diener der Juden, nahmen JEsus, und banden ihn</i>

Abb. 5: Evangelienkorpus – Vorfeldbelegung durch Nominalphrasen – Belege

Im Streitschriftenkorpus überwiegen hinsichtlich der syntaktischen Funktion mit einem Anteil von 45,61% Subjekte in Spitzenstellung. Adverbiale Bestimmungen nehmen hier in der Vorfeldposition einen Anteil von 35,09% ein:

S1530	S. 36	Subj.	<i>Denn Bapst vnd Bisschoue/ nehmen sich des lerens vnd predigens wenig an</i>
S1617	S. 35	Subj.	<i>Mein Wesen/ ist ewig/ ist nicht gewest/ wirdt nicht werden</i>
S1617	S. 20	Adv.	<i>Solcher Weise nach/ thu mit allen buchstaben</i>
S1617	S. 6a	Adv.	<i>Von stund an/ entsatzte sich die Koenigin</i>

Abb. 6: Streitschriftenkorpus – Vorfeldbelegung durch Subj./Adverbiale – Belege

Der Form nach überwiegen im gesamten Streitschriftenkorpus in den

markierten Vorfeldern die einfachen Präpositionalphrasen. Im Vergleich zu den Evangelientexten werden in den Streitschriften mehr Vorfelder mit Virgel markiert. Anteilsmäßig kommen in den untersuchten Streitschriften jedoch deutlich weniger Temporaladverbiale vor als in den Evangelientexten, was auf die stärker narrative Struktur in den Evangelientexten mit der Notwendigkeit, zeitliche Abfolgen zu verbalisieren, zurückzuführen ist.

In den Predigttexten sind mit 62,5% hauptsächlich satzinitiale Subjekte markiert. Adverbiale in Spitzenstellung kommen hier im Gegensatz zu den anderen beiden Korpora überhaupt nicht vor.

Evangelientexte	Durchschnittl. Wortzahl pro markiertem Vorfeld	Streitschriften	Durchschnittl. Wortzahl pro markiertem Vorfeld	Predigttexte	Durchschnittl. Wortzahl pro markiertem Vorfeld
JOH1522	4,23				
JOH1540	4,36	S1530	5,19	P1535	2,67
JOH1555	4,75				
JOH1584	4,56				
JOH1610	4,3	S1617	3,24	P1618	7
JOH1692	5,29				
JOH1714	11	S1737	3,86	P1723	6,25
JOH1763	11				
JOH1797	11				

Abb. 7: Durchschnittliche Wortzahl in den mit Virgel markierten Vorfeldern

Abbildung 7 zeigt, dass die durchschnittliche Wortzahl in den mit Virgel markierten Vorfeldern in Aussagesätzen der untersuchten Lutherdrucke im 16. und 17. Jh. relativ gering ist. Die markierten Vorfelder sind in diesem Zeitraum also relativ kurz. In den Evangelientexten überwiegen bis ans Ende des 17. Jhs. Texte mit knapp fünf Wörtern im markierten Vorfeld. In den Streitschriften sind diese meist noch kürzer (S1617: 3,24 Wörter; S1737: 3,86 Wörter). Vor allem erst im 18. Jh. kommen längere Vorfelder mit Satzzeichenmarkierung an deren Ende vor (JOH1714, 1763, 1797: 11 Wörter; P1723: 6,25 Wörter. Ausnahme: schon P1618: 7 Wörter).

5.3. Markierungsprinzipien

Lassen sich aus der Analyse des Materials Hinweise auf zugrundeliegende Markierungsprinzipien ableiten? (vgl. Kap. 3, Frage 3) Da das Vorfeld per se syntaktisch definiert ist (Feld vor dem finiten Verb in Aussagesätzen), liegt es nahe, für dessen graphische Markierung durch Virgel ausschließlich syntaktische Motive bei den Setzern anzunehmen. So können etwa Signalwörter zu Analogie-Schlüssen in der syntaktischen Rekodierung vorfeldbesetzender Adverbialkonstruktionen mit eingeleiteten Präpositionen führen. Diese motivieren dann

die Schreibenden bzw. Setzer zur Markierung des Vorfelds mit Virgel oder Komma (vgl. Kirchhoff 2017: 198).

Neben diesem grammatisch-syntaktischen Faktor gibt es andere Faktoren, die die Markierung des Vorfeld-Endes auslösen können. Während gegenwarts-sprachlich vor allem die „Nominalisierung in wissenschaftlichen Texten aus Gründen der Verdichtung“ (Fleischer/Barz 1995: 80) als texttypisches Muster dazu führt, dass Nebensätze in nicht-satzwertige Adverbialkonstrukte transformiert werden, ist die Nominalisierung als Wortbildungsmittel in den fnhd. Texten noch kein Auslöser. Dennoch finden sich im Untersuchungskorpus ein paar textsortenspezifische Unterschiede. Vor allem die analysierten Streitschriften unterscheiden sich in manchen Kriterien von den Evangelien- und Predigttexten. Ob diese Unterschiede angesichts der sehr kleinen Stichprobe bloß zufällig sind, könnte nur die Analyse eines größeren Korpus zeigen.

Auf semantischer Ebene sind es die Propositionen, die nicht nur im syntaktisch in sich kompletten Teilsatz, sondern auch im Satzteil realisiert werden. Schreiber ‚empfinden‘ gewissermaßen diese Propositionen als Sinneinheiten und tendieren dazu, sie zu kennzeichnen. Dieses Motiv rekurriert auch auf die Diktion in den zeitgenössischen Sprachlehren und Grammatiken (vgl. Kap. 2), die in einer rhetorischen Tradition stehen und bei der Unterscheidung von *Periodus-Colon-Comma* die Vollständigkeit oder Abgeschlossenheit von Sinn als Kriterium anführen (vgl. Rinas 2017: 49-56).

Ein Erklärungsgrund für die Vorfeldmarkierung kann schließlich aus einem rhetorisch-prosodischen Prinzip resultieren: Die in der Schrift ‚gedachte, stille‘ Prosodie folgt der Symmetriepräferenz oder den Restriktionen in der Informationsverarbeitung. Diesen psycholinguistischen Ansatz Fodors (vgl. Fodor 1998), der das Phrasing als Verarbeitungsstrategie gegenüber dem in der grammatik- bzw. syntaxorientierten Forschung etablierten Parsing bevorzugt, hat George A. Miller bereits in den 1950er Jahren diskutiert. Er geht von universellen quantitativen Beschränkungen bei der menschlichen Informationsverarbeitung aus (vgl. Miller 1956). Information quantifizieren nach diesem Ansatz Individuen einerseits nach dem Informationsgehalt einer Einheit, andererseits nach der Anzahl der Einheiten, die das Kurzzeitgedächtnis zu erfassen imstande ist. Den Informationsgehalt fasst Miller in „bits of information“, die Leistungsfähigkeit des Kurzzeitgedächtnisses in „chunks of information“. Miller zieht aus experimentellen Verfahren den Schluss, dass sowohl bezüglich des Informationsgehalts als auch hinsichtlich der Leistungsfähigkeit des Kurzzeitgedächtnisses Beschränkungen existieren, die im Bereich der Zahl Sieben liegen (7 bits = 1 chunk; 7 chunks = 1 Gruppe von chunks). Dem Lesergehirn tut quasi „den größten Gefallen, wer im Großen und Ganzen dafür sorgt, dass alle sieben Wörter ein Satzzeichen steht.“ (Sappok 2011: 480) Nun zeigen die untersuchten Luther-Texte des 16. und 17. Jhs. mit rund 5

Wörtern eine geringere chunk-Zahl, die allerdings bei den Predigttexten im 17. und 18. Jh. in Richtung Sieben tendiert, also ausgerechnet bei den Texten, die auf mündliche Rezeption ausgerichtet sind. (Vgl. Abb. 7) Mag dieser Zusammenhang auch keiner statistisch validen Korrelation entsprechen, so legt die Beobachtung doch nahe, den Miller'schen Prosodie-Phrasing-Ansatz, den Kirchhoff (2017) in seiner Dissertation als ein mögliches Motiv für die Vorfeld-Markierung angesprochen hat, in Bezug auf historische Texte wie jene Luthers nicht außer Acht zu lassen.

6. Fazit

Die Markierung des topologischen Vorfelds durch Virgel oder Komma zählt bisher weder zu den Hotspots der gegenwartssprachlichen Fehlerlinguistik, noch ist sie Hauptdarstellerin auf der Bühne der Sprachgeschichtsforschung. Das liegt wohl auch daran, dass es sich um ein quantitativ relativ marginales Phänomen handelt, wie die Belege im untersuchten Lutherdrucke-Korpus zeigen (vgl. Kap. 5.2, Abb. 2). Linguistisch ist es dennoch höchst interessant, zeigt es doch wie kaum ein anderes Phänomen der Interpunktion, wie vielschichtig die Motive der Schreibenden bzw. Setzer sein können, sich dieser Strategie zu bedienen... einer Strategie, die heute als orthografischer Fehler gesehen wird (vgl. Rössler 2017: 70-72), historisch jedoch keineswegs als solcher festgelegt war. Das zeigt der Diskurs in den Sprachlehren (vgl. Kap. 2). Die geringe Datenlage der Pilotstudie erlaubt zwar keine verallgemeinerbaren Schlüsse hinsichtlich der Motive für die Vorfeldmarkierung durch Virgel. Deutlich wird jedenfalls, dass sowohl Luther selbst als auch die Setzer seiner Drucke nach ihm die Virgel als graphischen Marker für das Vorfeldende neben der Nichtkennzeichnung dieser Position in Erwägung zogen.

Literatur

- Afflerbach, Sabine (1997): *Zur Ontogenese der Kommasetzung vom 7. bis zum 17. Lebensjahr*. Frankfurt a.M.
- Barthel, Hans/Löffler, Erich (1976): Die Zeichensetzung in den Aufsätzen unserer Schüler. In: *Deutschunterricht* 29, H. 2/3, S. 100-112.
- Besch, Werner (1981): Zur Entwicklung der deutschen Interpunktion seit dem späten Mittelalter. In: Smits, Kathryn/Besch, Werner/Lange, Victor (Hrsg.): *Interpretation und Edition deutscher Texte des Mittelalters*. Festschrift für John Asher zum 60. Geburtstag. Berlin, S.187-206.
- Bodelsen, C. A./Jolivet, A./Lindroth Hjalmar u. a. (1939) 1984: *Dokumente zur Interpunktion europäischer Sprachen (= V^{me} Congrès International des Linguistes. Bruxelles 1939)* (zit. n. Garbe (1984), S. 213-227).
- Bredel, Ursula/Hlebec, Hrvoje (2015): Kommasetzung im Prozess. In: *Praxis Deutsch* 254, S. 36-43.
- Dehé, Nicole (2009): Clausal parentheticals, intonational phrasing and prosodic theory. *Journal of Linguistics* 45, 569-615.
- Fleischer, Wolfgang/Barz, Irmhild (1995): *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache*. Tübingen.
- Fodor, Janet Dean (1998): Learning to Parse? In: *Journal of Psycholinguistic Research*. H. 27, S. 285-319.
- Garbe, Burckhard (Hrsg.) (1984): *Texte zur Geschichte der deutschen Interpunktion und ihrer Reform 1462-1983*. Hildesheim, Zürich, New York (= Germanistische Linguistik 4-6/83).

- Gottsched, Johann Christoph (1748) 1984: Grundlegung einer Deutschen Sprachkunst (I. Theil, IV. Hauptstück). Leipzig (zit. n. Garbe (1984), S. 70-74).
- Gueintz, Christian (1641) 1984: Deutscher Sprachlehre Entwurf. Köthen (zit. n. Garbe (1984), S. 35-36).
- Hochstadt, Christiane/Olsen, Ralph (2016): Zur Kommatisierungskompetenz von Lehramtsstudierenden am Beispiel überflüssiger ‚Vorfeldkommata‘. In: Olsen, Ralph/Hochstadt, Christiane/Colombo-Scheffold, Simona (Hrsg.): Ohne Punkt und Komma ... Beiträge zu Theorie, Empirie und Didaktik der Interpunktion. Berlin, S. 158-177.
- Günther, Hartmut (2000): „...und hält den Verstand an“ – Eine Etüde zur Entwicklung der deutschen Interpunktion 1522-1961. In: Rolf Thieroff et al. (Hrsg.): Deutsche Grammatik in Theorie und Praxis. Tübingen, S. 275-286.
- Gürtler, Franziska (2017): Die Kommasetzung bei Luther. Eine diachrone, textsortenspezifische Untersuchung. Universität Regensburg. (unveröffentlichte Masterarbeit)
- Höchli, Stefan (1981): *Zur Geschichte der Interpunktion im Deutschen. Eine kritische Darstellung der Lehrschriften von der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts bis zum Ende des 18. Jahrhunderts*. Berlin, New York (= Studia Linguistica Germanica 17).
- Kirchhoff, Frank (2017): *Von der Virgel zum Komma. Die Entwicklung der Interpunktion im Deutschen*. Heidelberg.
- Kirchhoff, Frank/Primus, Beatrice (2014): The architecture of punctuation systems. A historical case study of the comma in German. In: *Written Language and Literacy* 17:2, S. 195-224.
- Lindbüchl, Isabell (2015): Ein Komma für den Leser – Sprachverarbeitung und Interpunktion im Deutschen, Englischen und Französischen am Beispiel des Kommas. In: *Empirie und Theorie. Diskussionsforum Linguistik in Bayern / Bavarian Working Papers in Linguistics* 4, S. 69-84.
- Melenk, Hartmut (1998): Aspekte der Kommasetzung in der 8. Klasse. Ergebnisse eines Forschungsprojekts. In: *Didaktik Deutsch*, H. 4, S. 43-61.
- Metz, Kerstin (2005): *Grammatikkenntnisse – Kommasetzung. Eine empirische Studie über das Verhältnis von Grammatikkenntnissen und Kommasetzung bei Achtklässlern im Schulartenvergleich*. Baltmannsweiler.
- Miller, George A. (1956): The Magical Number Seven, Plus or Minus Two: Some Limits on Our Capacity for Processing Information. In: *Psychological Review*. H. 63, S. 81-97. URL: <http://www.musanim.com/miller1956/> (Zugriff: 17.10.2018)
- Müller, Hans-Georg (2007): *Zum „Komma nach Gefühl“. Implizite und explizite Kommakompetenz von Berliner Schülerinnen und Schülern im Vergleich*. Frankfurt a.M.
- Naumann, Carl-Ludwig (1995): Interpunktions-“Fehler“. Welchen Regeln folgen die SchreiberInnen bei der Kommasetzung? In: Ewald, Petra/Sommerfeldt, Karl-Ernst (Hrsg.): *Beiträge zur Schriftinguistik. Festschrift zum 60. Geburtstag von D. Nerius*. Frankfurt a.M., S. 211-233.
- Pascher, Petra (1993): *Probleme der Zeichensetzung. Eine Untersuchung zu den Ursachen von Kommafehlern*. Aachen (unveröffentlichte Examensarbeit).
- Peters, Jörg (2006): Syntactic and prosodic parenthesis. *Proceedings of the International Conference on Speech Prosody*, 390-393.
- Pießnack, Christian/Schübel, Adelbert (2005): *Untersuchungen zur orthographischen Kompetenz von Abiturientinnen und Abiturienten im Land Brandenburg*. Potsdam. URL: https://publishup.uni-potsdam.de/opus4-ubp/files/736/llh20_Piessnack_Schuebel.pdf (Zugriff: 18.10.2018)
- Rinas, Karsten (2012): Zur Geschichte der deutschen Interpunktionslehre vom 15. bis zum 17. Jahrhundert. In: *Sprachwissenschaft* 37/1, S. 17-64.
- Rinas, Karsten (2014): Von der Rhetorik zur Syntax: Die deutsche Interpunktionslehre im Zeitalter der Aufklärung. In: *Sprachwissenschaft* 39/2, S. 115-181.
- Rinas, Karsten (2017): *Theorie der Punkte und Striche. Die Geschichte der deutschen Interpunktionslehre*. Heidelberg.
- Rössler, Paul (2017): Semantik, Rhetorik, Syntax. Nicht kodifizierte Kommasetzungsprinzipien nach Vorfeld. In: George, Kristin/Langlotz, Miriam/Milevski, Urania/Siedschlag, Katharina (Hrsg.): *Interpunktion im Spannungsfeld zwischen Norm und stilistischer Freiheit. Sprachwissenschaftliche, sprachdidaktische und literaturwissenschaftliche Perspektiven*. Frankfurt (= MeLiS 24), S. 63-94.
- Sappok, Christopher (2011): *Das deutsche Komma im Spiegel von Sprachdidaktik und Prosodieforschung. Forschungslage – „Parsing vs. Phrasing“ – Experimente*. Berlin (= Studien zur Linguistik 17).
- Schopenhauer, Arthur (1851) 1984: Über Schriftstellerei und Stil. In: Löhneysen, W. Frhr. v. (Hrsg.): *Arthur Schopenhauer. Sämtliche Werke*. Bd. 5, Parerga und Paralipomena II. Darmstadt 1968, S. 637, 638 (zit. n. Garbe (1984), S. 146-147).

A nos auteurs
(et à ceux qui veulent le devenir)

Votre contribution ne devrait pas dépasser 10 à 12 pages, soit 25 000 caractères espaces non compris, et être rédigée en français ou en allemand. Une contribution plus longue peut être scindée en deux parties, dont la seconde paraîtrait dans le numéro suivant de la revue. Les citations dans toute autre langue que le français et l'allemand doivent être traduites dans la langue du texte principal (original en texte ou en note au choix de l'auteur/e). La bibliographie ne comprendra que les références des ouvrages cités dans le corps de l'article.

Recommandations de mise en forme

Quel que soit le soin que vous apporterez à la mise en forme de votre document, la version imprimée que vous découvrirez dans la Revue diffèrera de votre dactyloscript. Les pages A4 de celui-ci subissent une réduction qui fait passer votre 29,7 cm à 20,5 cm. Soumises à ce traitement, les photos que vous avez judicieusement choisies pour illustrer votre propos deviendraient illisibles si le prote ne les agrandissait pas (quand c'est possible). La mise en page en est bouleversée. Un article qui comptait 16 pages au départ de chez vous pourra en compter 20 dans la Revue. Lors même qu'il ne comporterait aucune image, il faut savoir que l'impression d'un même document n'occupera pas la même place en termes de millimètres carrés selon le matériel et la version des logiciels utilisés avant la pétrification appliquée par Adobe TM.

Vous pouvez cependant limiter les écarts entre votre script et ce que le prote en fera en suivant les recommandations ci-après :

marges en haut et en bas : 3 cm ; marges à gauche et à droite : 2,5 cm.

police times new roman. Corps 14 pour le texte courant, 12 pour les citations à statut de paragraphe ainsi que pour les recensions, 11 pour les notes, 10 pour la bibliographie.

paragraphe en corps de texte : interligne simple ; citations en retrait de 5 mm à gauche.

en-têtes et pieds de page : cocher (dans 'mise en page\disposition') les cases « paires et impaires différentes » ainsi que « première page différente ». Vous pouvez inscrire votre nom au milieu de l'entête gauche, le titre courant de votre article en italiques au milieu de l'entête de droite, l'un et l'autre en times new roman corps 11.- Vous pouvez porter l'identifiant du numéro dans le premier pied de page (même police même corps) et numéroter les autres pages au milieu en bas.

La numérotation des notes recommence à 1 à chaque page. Pour obtenir ce résultat, cliquer (sous word 7) sur « références », puis en bas à droite sur la petite flèche oblique à droite de « Notes de bas de page » ; dérouler le menu en face de « numérotation » et sélectionner « recommencer à chaque page ».

**Sprache im Wandel: Das Matthäusevangelium
in Martin Luthers Septembertestament (1522)
und in der Ausgabe letzter Hand (1545)**

1. Germanistische Forschung zum Sprachschaffen Martin Luthers

Das Jahr des 500-jährigen Reformationsjubiläums 2017 bot Gelegenheit, aus der Sicht der Sprachgeschichtsforschung Bilanz zum bisherigen Forschungsstand zur Sprache Martin Luthers zu ziehen. In Deutschland fanden neben einer Vielzahl von Veranstaltungen vor allem drei größere Tagungen statt, die diesem Ziel gewidmet waren, und zwar

- ein Kolloquium „Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute“ am „Institut für Deutsche Sprache (IDS)“ in Mannheim (vgl. Wolf 2017);
- die Jahresversammlung des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung in Hannover mit dem Schwerpunktprogramm „Niederdeutsch in der Reformationszeit“ (Verein für Niederdeutsche Sprachforschung 2017);
- die Jahrestagung der „Gesellschaft für germanistische Sprachgeschichte“ in Erlangen mit dem Thema „Sprache – Reformation – Konfessionalisierung“ (vgl. Habermann 2018).

Die Bedeutsamkeit Luthers für die Germanistik wird daran erkennbar, dass sein sprachliches Schaffen gleichsam den Ausgangspunkt einer wissenschaftlichen Beschäftigung mit der deutschen Sprache bildet, wenn etwa im *Deutschen Wörterbuch* von Jacob und Wilhelm Grimm das Neuhochdeutsche mit Martin Luther zwar nicht begann, aber doch seinen Aufschwung nahm. Aufgrund der Vielzahl der Werke, die sich insbesondere mit der Bibelübersetzung beschäftigt haben, könnte leicht der Eindruck entstehen, Martin Luthers Sprachschaffen sei hinreichend erforscht, da bisher der Fokus auf folgenden Fragestellungen lag:

- Welche Rolle spielte Martin Luther bei der Entstehung der neuhochdeutschen Schriftsprache? Die Behauptung, er habe diese geschaffen, ist zwar längst widerlegt, aber die Behauptung, ihm komme eine Katalysatorfunktion zu, da er die Entwicklung beschleunigt habe, wird bis heute aufrecht erhalten (vgl. Besch 2014).
- Welche Rolle kommt der Bibelübersetzung bei den sprachlandschaftlichen Ausgleichsprozessen zu? Inwieweit trug Luther zur Überwindung der schreiblandschaftlichen Vielfalt in den deutschsprachigen Gebieten auf dem Weg zu

einer einheitlichen Schriftsprache bei? So kann z. B. beobachtet werden, dass sich das in der Bibelübersetzung von Luther gewählte Wort in einer Vielzahl von Fällen gegenüber konkurrierenden Wörtern schließlich in der Schriftsprache durchsetzte, während konkurrierende Varianten auf die regionale Ebene beschränkt blieben, ihre Bedeutung änderten oder sogar verloren gingen (vgl. Haas 2017).

- Welche Rolle kommt der Bibelübersetzung generell als Sprachnormvorbild für die deutsche Sprache und Literatur zu? Die Debatte geht von der Tatsache aus, „dass Bibel, Katechismus und Kirchenlied vom 16. bis 18. Jahrhundert die maßgebliche Schullektüre“ zumindest in den protestantischen Gebieten waren und die (schrift-)sprachliche Bildung von vielen Generationen wesentlich beeinflussten (Hundt 2017: 62; vgl. auch Josten 1976).
- Welche rhetorischen und stilistischen Verfahren prägen die Luthersprache, welche Übersetzungsverfahren bzw. Vermittlungsprinzipien können festgestellt werden, wie wurde die Lutherbibel im Laufe der Zeit revidiert? Der Aspekt der rhetorischen, stilistischen und diskursiven Aufarbeitung ist in zahlreichen Publikationen z. B. von Gardt (1992), Gelhaus (1989), Stolt (2000) u. a., Lobenstein-Reichmann (2017), Wolf (2017a) erfolgt, lässt aber noch weiterführende Fragen offen.
- Welchen Einfluss hatte Martin Luther auf das Schrifttum in anderen Ländern? Die europäische Dimension wird in einigen Beiträgen im Sammelband von Habermann (2018) beleuchtet. „Die Ausstrahlung der Schriften Luthers auf die Sprachen Mittel- und Osteuropas“ ist Thema eines Forschungsprojekts von Hans-Joachim Solms und Helmut Glück, das sich mit der Frage nach einem möglichen Einfluss Luthers auf das religiöse Schrifttum in slawischen und baltischen Sprachen sowie im Estnischen und Ungarischen beschäftigt.¹

Auch wenn aus dem kurzen Überblick vielfältige Fragestellungen zur Erforschung des Sprachschaffens Martin Luthers erkennbar werden, so fehlen noch immer Untersuchungen zu den Wurzeln seiner Bibelsprache aus spätmittelalterlichen Traditionen (Mystik, ältere Bibelübersetzungen), zum Übersetzungsprozess der Bibel (vgl. den Beitrag von Ganslmayer in diesem Band), zu korpuslinguistischen Fragestellungen oder zu den diskursiven Strukturen seiner Streitschriften. Zudem bleiben offene Fragen zu den Folgen der Reformation und ihrer Auswirkung auf die Schulbildung, Sprachnormenbildung, auf die Sprache der geistigen Eliten Deutschlands bis heute oder auf die sprachliche Konfessionalisierung der deutschsprachigen Gebiete mit schreibsprachlichen Unterschieden, die zwischen protestantischen und katholischen Gebieten erst im Laufe des 18. Jahrhunderts überwunden wurden. Auch die europäische Dimen-

¹ Zur Projektbeschreibung vgl. https://www.uni-bamerg.de/fileadmin/uni/fakultaeten/split_faecher/germanistik/Homepage_Prof._Glueck/Projekte/Luther/Faltblatt_Lutherprojekt.pdf (01.10.2018)

sion seines Sprachwirkens steht bislang noch immer am Anfang der Erforschung.

2. Das Neue Testament in den Bibelübersetzungen Martin Luthers im Vergleich

Martin Luthers Bibelübersetzung des Neuen Testaments liegt in insgesamt vier Fassungen vor, die neben der ersten Ausgabe nennenswerte Überarbeitungen aufweisen, und zwar:

- Martin Luther: *Das Neue Testament Deutsch*. Wittenberg 1522: Melchior Lotther (Septembertestament)
- Martin Luther: *Das Neue Testament Deutsch*. Wittenberg 1522: Melchior Lotther (Dezembertestament)
- Martin Luther: *Biblia / das ist / die gantze Heilige Schrift Deusch*. Mart. Luth. M. D XXX IIII. Wittenberg: Hans Lufft (Vollbibel 1534)
- Martin Luther: *Biblia: Das ist: Die gantze Heilige Schrift / Deusch / Auffz new zugericht*. D. Mart. Luth. M. D. XLV. Wittenberg: Hans Lufft (Ausgabe letzter Hand 1545); vgl. hierzu Seyferth (2003: 239)

Innerhalb dieses Zeitrahmens kann von zwei großen Bearbeitungsphasen ausgegangen werden. Als Primärquellen der ersten Phase (Septembertestament 1522 und Dezembertestament 1522) dienen vor allem die Vulgata und das *Novum Testamentum* des Erasmus von Rotterdam, eine griechische und lateinische Version des Neuen Testaments, das in zweiter Auflage 1519 im Druck herauskam, sowie u. a. die *Annotationes* des Erasmus. Für die zweite Überarbeitungsphase ab 1529, die vermutlich auf Melanchthon und Luther zurückgeht, kann vermutet werden, dass die mittlerweile erfolgten katholischen Übersetzungen von Hieronymus Emser (1527) und Johann Dietenberger (1529) zur Kenntnis genommen wurden (vgl. Seyferth 2003: 26–31).

Die größten Veränderungen erfolgten zwischen den frühen Fassungen 1522 und der Vollbibel 1534. Seyferth (2003: 230) beziffert diese Revisionen auf ca. 80 % aller Veränderungen, während ca. 20 % bereits im Dezembertestament 1522 oder erst 1545 erfolgt seien. Auf den einzelnen Revisionsstufen wurde im Dezembertestament 1522 vor allem die Wortstellung geringfügig modifiziert, während die bedeutendsten lexikalisch-syntaktischen Revisionen in der Vollbibel 1534 und weitere in der Ausgabe letzter Hand 1545 erfolgten.

In der Forschung wird der Großteil der Unterschiede zwischen der ersten und letzten Bibelversion, dem Septembertestament 1522 und der Ausgabe letzter Hand 1545, in den nachfolgenden Punkten zusammengefasst, die sich auf die Rechtschreibung, Flexion und Lexik der Bibelversionen beziehen (vgl. hierzu Besch 2000: 1719f.):

- Streben nach größerer Konsequenz in Rechtschreibung und Flexion
- Tendenz zur korrekter wirkenden Langform bei Doppelformen
- weitgehende Ausmerzung landschaftlich begrenzter Formen:

Südliche Varianten werden gegenüber nördlichen bevorzugt: z. B. *welch* / *wilch*, *bringen* / *brennen*, *gehen* / *gahn*, *pochen* / *puchen*, *züchtigen* / *zichtigen*, *ob* / *ab*, *doch* / *dach*, *soll* / *sall*. Nördliche Varianten werden gegenüber südlichen bevorzugt: z. B. *brennen* / *brinnen*, *sondern* / *sundern*, *leugnen* / *laugnen*, *-nis* / *-nus*.

Bei einem Vergleich der Bibelstelle von Mt 3,13-15 können zwischen dem Septembertestament 1522 und der Ausgabe letzter Hand 1545¹ folgende Unterschiede festgestellt werden:

Vergleich von Mt 3,13-15	
Septembertestament 1522	Ausgabe letzter Hand 1545
[13]Zu der zeyt kam Jhesus von Gallilea an den Jordan, zu Johanne, das er sich vonn yhm teuffen ließe,	[13]Zu der zeit kam Jhesus aus Galilea an den Jordan zu Johanne, das er sich von jm teuffen liesse.
[14]Aber Johannes weret yhm, vnnd sprach, ich bedarff woll, das ich von dyr getaufft werde, vnnd du komist zu myr?	[14]Aber Johannes wehret jm, vnd sprach, Jch bedarff wol, das ich von dir getaufft werde, vnd du komest zu mir?
[15]Jhesus aber antwortt vnd sprach, laß itzt also seyn, alßo gepurt es vns, [...]	[15]Jhesus aber antwortet, vnd sprach zu jm, Las jtzt also sein, also gebuert es vns, [...]

Tab. 1: Vergleich von Mt 3,13-15 (Septembertestament 1522 und Ausgabe letzter Hand 1545)

In Mt. 3, 13-15 zeigt sich zwischen den beiden Versionen ein Rückgang der <y>-Graphie (*zeyt* vs. *zeit*, *yhm* vs. *jm*, *dyr* vs. *dir*, *myr* vs. *mir*, *seyn* vs. *sein*), jedoch nimmt 1545 statt <y> die <j>-Graphie im Anlaut zu. Zudem werden Doppelschreibungen (*vonn* vs. *von*, *vnnd* vs. *vnd*, *woll* vs. *wol*; aber *teuffen*, *bedarff*, *getaufft* in beiden Versionen) weitgehend gemieden. Die Langform wird gegenüber der Kurzform bei *antwortt* vs. *antwortet* bevorzugt. Die Vermeidung sprachlandschaftlicher Besonderheiten ist bei ostmitteldeutschem *komist* (mit <i> im Nebensilbenvokalismus) vs. *komest* beobachtbar, wohl auch bei ostoberdeutschem *gepurt* (mit <p> statt und fehlender Umlautkennzeichnung) vs. *gebuert*. Dehnungs-<h> bietet 1545 bereits die Form *wehret* (1522 noch *weret*). Eine Tendenz zur Großschreibung von Substantiven, die insbesondere von Luthers Korrektor Georg Röhrer bevorzugt wurde (vgl. von Polenz 2000: 176), ist im Textausschnitt nicht nachweisbar, wohl aber die Nutzung der Großschreibung und Zeichensetzung zur Markierung der direkten Rede (*vnnd sprach, ich*

¹ Das Matthäusevangelium liegt in den beiden Versionen von 1522 und 1546 unter <http://luther.chadwyck.co.uk> (01.10.2018) EDV-lesbar vor. Beide Textversionen sind der Standardedition der Werke Martin Luthers, der Weimarer Ausgabe (WA DB), entnommen.

[...] vs. *vnd sprach, Jch* [...]; *vnd sprach, laß* [...] vs. *vnd sprach zu jm, Las* [...]). Auch wenn in Mt 3,13-15 keine lexematische Variation feststellbar ist, konstatiert Seyferth generell zur Lexemvariation zwischen den früheren und späteren Fassungen:

Die späten Bearbeitungen fallen [...] durch eine übersetzungstechnisch konsequente Lexembehandlung auf, so daß ein 1534/45 modifiziertes Lexem regelhaft übertragen wird, indem es in mehreren Versen mit dem identischen Lexem wiedergegeben ist. Scheinbar im Gegensatz dazu ist eine übersetzungstilistische Vielfalt zu beobachten. [...] Denn ein vormals an unterschiedlichen Versstellen formelhaft wiedergegebenes Lexem ist ab 1534 durch untereinander semantisch nuancierte Lexeme ersetzt. (Seyferth 2003: 231)

Was bisher beim Vergleich der Bibelfassungen Martin Luthers im Fokus stand, bleibt weitgehend auf die Sprachebenen Phonologie, Graphematik, Morphologie, Lexik und mit Abstrichen auch Syntax beschränkt (vgl. hierzu auch Wolf 1996). Nachfolgend soll der Versuch unternommen werden, bislang weniger beachtete Fragestellungen im Bereich der Stabilität von Gebrauchsmustern und ihrer argumentativen bzw. emotiven Modifikation durch Variation zu verfolgen.

3. Das Matthäusevangelium im Vergleich: Untersuchungsperspektiven

Im Zentrum der Untersuchung steht das Matthäusevangelium, das in den beiden Versionen Septembertestament 1522 und Ausgabe letzter Hand 1545 miteinander verglichen werden soll. Es geht dabei nicht um die Frage, ob Modifikationen des Textes erstmals in der Fassung 1545 auftreten, sondern um Veränderungen, die bis zur Ausgabe letzter Hand 1545 eingetreten sind. Die nachfolgende Untersuchung perspektiviert zwei Bereiche:

1. Untersucht wird, inwieweit einzelne ausgewählte Gebrauchsmuster zwischen den Versionen 1522 und 1545 stabil bleiben und inwieweit durch Modifikationen des Textes an den betreffenden Stellen die Konstanz bestimmter Gebrauchsmuster sogar noch erhöht wird.
2. Untersucht wird, inwiefern Modifikation oder Einfügung „kleiner Wörter“ wie Modalpartikeln, Interjektionen u. a. argumentative oder emotive Einstellungen an den entsprechenden Textstellen verändern.

Mit beiden z. T. gegensätzlichen Untersuchungsfragen soll ein kleiner Beitrag zur Frage nach der diskursiven Komplexität der Bibel geleistet werden. Da als Grundlage die EDV-lesbare Version des Matthäusevangeliums in den Versionen von 1522 und 1545 der Weimarer Ausgabe (WA DB) zugrunde liegt, ist für die im Folgenden ausgewählten Beispiele die Angabe von absoluten Häufigkeiten essentiell.

4. Gebrauchsmuster zwischen Konstanz und Varianz

Für das Gebrauchsmuster *vn(n)d sprach* und verwandte Konstruktionen ist in beiden Versionen vom Septembertestament 1522 und der Ausgabe letzter Hand 1545 eine geringfügige Zunahme an Stringenz feststellbar.

Septembertestament 1522 (Mt)		Ausgabe letzter Hand 1545 (Mt)	
Belege	Anzahl	Belege	Anzahl
Aber er ant(t)wortt vnnd sprach, (.)	3	Aber er antwortet vnd sprach,	3
Jhesus aber antwortt vnd sprach (zu / tzu: 3 x) [...]	7	Jhesus aber antwortet, vnd sprach (zu: 4 x) [...]	7
Da sprach Jhesus zu [...]	6	Da sprach Jhesus zu [...]	6
Jhesus aber sprach (t)zu [...]	6	Jhesus aber sprach zu [...]	8
vn(n)d sprach, (.)	93	vnd sprach, (.)	87
vn(n)d sprach (t)zu [...]	35	vnd sprach zu [...]	44

Tab. 2: *vnd sprach* und verwandte Konstruktionen im Matthäusevangelium 1522 und 1545

Obwohl die Befunde in beiden Fassungen weitgehend übereinstimmen, zeigt sich bei dem Gebrauchsmuster *Jhesus aber sprach zu* ein leichter Anstieg von sechs auf acht Belege und bei *vn(n)d sprach zu* ein Anstieg von 35 auf 44 Belegen, während die Anzahl der Belege ohne Adressatenorientierung bei *vn(n)d sprach* von 93 auf 87 Belege 1545 geringfügig rückläufig ist. Als Grund für den Anstieg von *zu* bei *sprach* kann die ‚Eindeutigmachung‘ des Adressatenbezugs angeführt werden. Es wird ein größerer Wert darauf gelegt, unmissverständlich Klarheit über den jeweiligen Gesprächspartner zu gewinnen, an den die Worte gerichtet sind, vgl. z. B.:

Mt 27,11

1522: Jhesus aber stund fur dem landpfleger, vnd der landpfleger fragt yhn, vnd sprach, bistu eyn konig der iuden? Jhesus aber sprach, du sagists,

1546: Ihesus aber stund fur dem Landpfleger, Vnd der Landpfleger fragete jn, vnd sprach, Bistu der Jueden Koenig? Jhesus aber sprach zu jm, Du sagests.

Mit dem Zusatz *zu jm* ist der Landpfleger eindeutig als Adressat der direkten Rede Jesu ausgewiesen.

Mt 3,15

1522: Jhesus aber antwortt vnd sprach, laß itzt also seyn, alßo gepurt es vns, [...]

1545: Jhesus aber antwortet, vnd sprach zu jm, Las jtzt also sein, also gebuert es vns, [...]

Die Eindeutigmachung erfolgt auch dann, wenn das vorangehende Verb *antworten* den Gesprächspartner bereits eindeutig ausweist. Auch wenn derartige Vereindeutigungen nicht häufig auftreten und die Übereinstimmungen überwie-

gen, so zeigen Korrekturen an vereinzelt Stellen doch den Wunsch nach Stärkung ausgewählter Gebrauchsmuster im Sinne der Verdeutlichung der Aussage.

Ein über den Zeitraum hinweg stabileres Nebeneinander von Konstanz und Varianz ist für Konstruktionen im Umfeld von *ich sage euch* nachweisbar:

Septembertestament 1522 (Mt)		Ausgabe letzter Hand 1545 (Mt)	
Belege	Anzahl	Belege	Anzahl
Jch sage euch,	3	Jch sage euch,	4
Ia ich sag euch,	1	Ja ich sage euch,	1
Jch sage euch aber,	1	Jch sage euch aber,	1
Aber ich sage euch,	1	Aber ich sage euch,	1
Ich aber sag(e) euch ...	6	Jch aber sage euch,	6
Darumb sage ich euch,	3	Darumb sage ich euch,	3
Doch ich sage euch,	2	Doch ich sage euch,	2
Denn ich sage euch,	3	Denn ich sage euch,	3
Denn ich sage euch warlich,	2	Denn ich sage euch warlich,	2
Warlich sag(e) ich euch,	2	Warlich sage ich euch,	1
Warlich (,) ich sag(e) euch,	23	Warlich (,) ich (Jch) sage euch,	24

Tab. 3: *ich sage euch* und verwandte Konstruktionen im Matthäusevangelium 1522 und 1545

Die Gebrauchsmuster im Umfeld von *ich sage euch* sind von großer Konstanz geprägt. Zwischen den beiden Versionen zeichnen sich nur geringfügige Veränderungen ab, die sich darin zeigen, dass *warlich* in einem von der älteren Fassung 1522 abweichenden Beleg 1545 durch Änderung der Wortstellung zur Stärkung der Formel *Warlich, ich sage euch* beiträgt, indem es aus dem Satzverband herausgestellt und dadurch isoliert wird:

Mt 10,42

1522: vnnd wer diser geringsten eynen nur mit eynem becher kalts wassers trencket, ynn eyne iungern namen, warlich sag ich euch, es wirt yhm nicht vnbelonet bleyben.

1546: Vnd wer dieser Geringsten einen nur mit einem Becher kaltes Wassers trenckt, in eines Juenger namen, Warlich ich sage euch, es wird jm nicht vnbelohnet bleiben.

Da das Gebrauchsmuster *ich sage euch* den Rezipienten *euch* im Dativ bietet, ist eine Stärkung des Adressatenbezugs im Sinne der Verdeutlichung der Aussage nicht notwendig. Große Varianz aber zeigt sich im Gebrauch von Modalpartikeln, Kommentaradverbien oder Interjektionen, der von *ia* (begründend) über *aber* (adversativ) zu *darumb* (kausal), *doch* (konzessiv), *denn* (kausal), *denn* (kausal) mit *warlich* (verstärkend) und alleinigem *warlich* (begründend, verstärkend) reicht und der argumentativen oder emotiven Verflechtung mit den

vorangehenden Textteilen dient. Das weitaus am häufigsten belegte Gebrauchsmuster *warlich, ich sage euch* ist bereits für die früheste Bibelübersetzung Luthers prägend.

5. Modifikation im Dienst von Argumentation und Emotionalisierung

Die Gebrauchsmuster zu *ich sage euch* zeigen Stabilität im Wortgebrauch und Varianz vor allem im Bereich der argumentativen oder emotiven Verknüpfung des Teilsatzes an vorausgehende Textteile. Gerade Adverbien und Partikeln sind stärker von Varianz betroffen als umfangreichere Gebrauchsmuster. Vereinzelt finden sich auch ein paar Belege für Variation im Gebrauch von Modalverben:

Mt 7,16

1522: An yhren fruchten solt yhr sie erkennen, Mag man auch weyndrawben samlen von den dornen?

1545: An jren Fruechten solt jr sie erkennen. Kan man auch Drauben lesen von den Dornen?

Mt 8,18

1522: Vnd da Jhesus viel volcks vmb sich sahe, hies er man solt hynvber iensyd des meers faren,

1545: Vnd da Jhesus viel Volcks vmb sich sahe, hies er hinueber jenseid des Meers faren.

Mt 26,45

1522: [...] Da kam er zu seynen iungern, vnd sprach, ia schlafft nu vnd ruget,

1545: [...] Da kam er zu seinen Juengern, vnd sprach zu jnen, Ah wolt jr nu schlaffen vnd rugen?

In Mt 7,16 wird *mag* durch *kann* ersetzt, was dem Bedeutungswandel zwischen *mögen* und *können* im Frühneuhochdeutschen geschuldet ist. Mhd. *mügen* hatte die Bedeutung ‚können, imstande sein‘, *kunnen* die Bedeutung ‚können, die Fähigkeit haben‘. Allmählich verlor *mügen* / *mögen* die Bedeutung ‚können, imstande sein‘ an *kunnen* / *können* und wurde in der vorliegenden Textstelle entsprechend ersetzt. Dieser Texteingriff dient dem Austausch von Wortschatz mit veralteter Bedeutung.¹ In Mt 8,18 wird ein Aufforderungssatz mit *sollen* durch eine Infinitivkonstruktion nach *heißen* ersetzt, wodurch die Aufforderung gegenüber der Version von 1522 abgeschwächt wird. Mt 26,45 bietet in der Version von 1545 nicht nur einen Austausch der Interjektion *ia* (Übereinstimmung, Verwunderung) zu *ah* (Verwunderung), sondern auch die Ersetzung eines Exklamativsatzes durch einen rhetorischen Fragesatz, der das Modalverb *wollen* aufweist. Durch eine dreifache Modifikation (Austausch der Interjektion, Änderung des Satzmodus, Einfügung des Modalverbs *wollen*) wird ein gegenüber den

¹ Ein Beispiel für den Austausch alter Imperativformen zeigt sich in Mt 2,19, 20: 1522: Da aber Herodes gestorben war, sihe, da erscheyn der engel des hernn Joseph ym trawm, ynn Egypten land, vnd sprach, stand auff, vnnd nym das kyndlin vnnd seyne mutter zu dyr [...].

1545: Da aber Herodes gestorben war, sihe, da erschien der Engel des HERRN Joseph im trawm, in Egyptenland, vnd sprach, Stehe auff, vnd nim das Kindlin vnd seine Mutter zu dir [...].

Jüngern ausgesprochener Tadel in der ursprünglichen Schärfe durch die Wahl eines moderateren Tons abgemildert.

Des Weiteren können bei ausgewählten Adverbien, Modalpartikeln und Interjektionen folgende Häufigkeiten festgestellt werden:

Septembertestament 1522 (Mt)		Ausgabe letzter Hand 1545 (Mt)	
Belege	Anzahl	Belege	Anzahl
aber	278	Aber	276
ach	5	Ah	6
auch	92	auch	94
da (322 x), do (50 x)	372	da	355
(als / so) dann	13	Dann	0
denn	203	Denn	214
doch	25	doch	25
ia (12 x), ya (2 x), yhe (4 x)	18	ja	14
Nu	44	nu	44
wol (woll)	10	wol	12

Tab. 4: Absolute Häufigkeit ausgewählter Adverbien, Modalpartikeln und Interjektionen im Matthäusevangelium 1522 und 1545

Auch wenn die Zahlenwerte zu *aber* nahezu identisch sind, stimmen die Belege nicht komplett überein:

Mt 3,4

1522: Er aber Johannes hatte eyn kleyd von Cameel haren, vnnd eynen leddern gurttel vmb seyne lendenn. Seyne speyße ware, heuschrecken vnd wild honig.

1545: ER aber Johannes hatte ein kleid von Kameelharen, vnd einen leddern guertel vmb seine lenden, Seine speise aber war Hewschrecken vnd wild Honig.

In der Version von 1545 ist die Modalpartikel *aber* eingefügt, um das Erstaunen über die Speise des Johannes (Heuschrecken und wilder Honig) gegen die Erwartung des Übersetzers zum Ausdruck zu bringen.

Im Unterschied zum Matthäusevangelium im Septembertestament 1522 verwendet Luther in der Ausgabe letzter Hand 1545 an keiner Stelle *dann*, stattdessen steht *denn*:

Mt 6,30

1522: So dann gott das graß auff dem felld also kleydet, das doch heute steht, vnnd morgen ynn denn offen geworffen wirt, sollt er das nit viel mehr euch thun, o yhr kleyn glewbigen?

1545: So denn Gott das Gras auff dem felde also kleidet, das doch heute stehet, vnd morgen in den ofen geworffen wird, Solt er das nicht viel mehr euch thun, o jr Kleingleubigen?

Das Bedeutungsspektrum von *dann* und *denn* blieb noch bis in das 18. Jahrhundert hinein nicht klar voneinander geschieden. *Denn* wurde wie *dann* auch temporal als Adverb gebraucht. Sowohl *dann* als auch *denn* kommen in Begründungskontexten vor und daneben vor allem als Vergleichspartikeln. Das Ostmitteldeutsche zeigt verstärkt den Trend zu *denn*, und grundsätzlich gilt *dann* eher im Süden und *denn* eher im Norden (Gagel 2017: 212, 214). Die Entscheidung für *denn* in der Lutherbibel letzter Hand ist ein Anzeichen dafür, dass oberdeutsche Einflüsse in der Bibelsprache im Laufe der Zeit zurückgedrängt werden.¹

Besonders auffällig ist der Umstand, dass in der späteren Version von 1545 die ursprünglich im Septembertestament 1522 vertretene Interjektion *ach* in allen Belegen durch *ah* ausgetauscht ist.

Mt 8,29

1522: [...] sprachen Ach Jhesu du son gottis was haben wir mitt dyr tzu thun, bistu her komen vns zu quelen, ehe denn es zeyt ist?

1545: [...] sprachen, Ah Jhesu du son Gottes, was haben wir mit dir zu thun? Bistu her komen, vns zu quelen, ehe denn es zeit ist?

Zum Wechsel von *ach* zu *ah* äußert sich Jacob Grimm im ersten Band des *Deutschen Wörterbuchs* 1854 folgendermaßen:

AH, ein gemildertes ach, nicht mehr für den schmerz, nur für freude und staunen geltend, vielleicht oft dem franz. ah nachgeahmt, denn wo wir ah brauchen, dürfte auch ach stehn, verwöhnten ohren nur gemeiner klingen: ah wie schön! ah da bist du! ach wie schön! ach da bist du! umgekehrt lässt an die stelle des ach nicht überall ah sich setzen und der volle schmerzruf ach mein gott! ist sehr verschieden von ah mein gott! o mein gott! und dem noch schwächeren i mein gott! Luther in der bibel 1545 häufig ah für ach. (DWB Bd. 1: Sp. 190)

Ah ist ein Ausruf der Verwunderung, der Überraschung und Freude, aber auch des plötzlichen VersModifikationen im Bereich der kleinen Wörter wie Adverbien, Modalpartikeln oder Interjektionen verstärken den Eindruck, dass die Bibelfassung letzter Hand von 1545 gegenüber dem Septembertestament von der Steigerung eines moderaten Tons gekennzeichnet ist.

6. Resümee

Der hier gebotene Vergleich der beiden Übersetzungen des Matthäusevangeliums im Septembertestament 1522 mit der Ausgabe letzter Hand von 1545 ba-

¹ An anderer Stelle werden alte Wortformen wie *yhe* für *ja* 1545 konsequent vermieden, vgl. Mt 22,28: 1522: Nu ynn der aufferstehung, wilchs weyb wirt sie seyn vnter den sieben? sie haben sie yhe alle gehabt? 1545: Nu in der aufferstehung, welches Weib wird sie sein vnter den sieben? Sie haben sie ja alle gehabt.

siert auf der Ausblendung möglicher Revisionen, die im Dezembertestament 1522 oder in der Vollbibel 1534 vorgenommen worden sein mögen. Vielmehr interessieren der Anfang der volkssprachlichen Übersetzung Martin Luthers und der Endpunkt, der zu Luthers Lebzeiten erreicht wurde. Im Fokus standen dabei nicht primär die sprachebenenbezogenen Unterschiede auf den Gebieten der Lautung, Schreibung, Morphologie, Lexik und Syntax, sondern Überlegungen, die eine Zunahme an diskursiver Komplexität zwischen den beiden Fassungen vermuten lassen. Hierbei wurde zwei Fragestellungen nachgegangen, und zwar zum einen der Frage nach der Stärkung von Konstanz und Stabilität ausgewählter Gebrauchsmuster und zum anderen der Frage nach der Modifikation im Sinne argumentativer Schärfung und emotiver Aufladung. Es zeigte sich, dass die Bibelüberarbeitungen im Rahmen des abgesteckten Untersuchungsfeldes in zweierlei Hinsicht charakterisiert werden können: (1) Sprachliche Gebrauchsmuster wie *ich sage euch* bleiben stabil, sofern sie kommunikativ ausreichend sind, und werden dann modifiziert, wenn Verständlichkeit und Eindeutigkeit nicht gegeben sind. Das häufigere Fehlen des Adressaten bei *vnd sprach* wird an den Stellen zugunsten von Gebrauchsmustern korrigiert, für die ein kommunikatives Defizit festgestellt wurde. (2) Die Arbeit an der argumentativen Stringenz und des emotiv-wertenden Tons ist am Austausch von Modalverben, Adverbien, Modalpartikeln und Interjektionen (z. B. *dann* vs. *denn*, *ach* vs. *ah*) gut beobachtbar. Sie zeigt das Ringen um den angemessenen Ton mit dem Ziel, das Wort Gottes argumentativ verständlich und emotional ergreifend zu verkünden.

Bibliographie

Besch, Werner (2000): Die Rolle Luthers für die deutsche Sprachgeschichte. In: Besch, Werner, Betten, Anne, Reichmann, Oskar, Sonderegger, Stefan (Hrsg.): *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. 2., vollst. neu bearb. u. erw. Aufl. 2. Teilbd. Berlin / New York: de Gruyter (HSK 2.2), 1713–1745.

Besch, Werner (2014): *Luther und die deutsche Sprache. 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*. Berlin: Erich Schmidt.

Die Ausstrahlung der Schriften Luthers auf die Sprachen Mittel- und Osteuropas. Online unter https://www.uni-bamberg.de/fileadmin/uni/fakultaeten/split_faecher/germanistik/Homepage_Prof._Glueck/Projekte/Luther/Faltblatt_Lutherprojekt.pdf (01.10.2018)

DWB = *Deutsches Wörterbuch* von Jacob und Wilhelm Grimm. 16 Bde. in 32 Teilbänden. Leipzig: Hirzel. 1854–1961. <http://dwb.uni-trier.de/de> (01.10.2018).

Gagel, Sebastian (2017): *Frühneuhochdeutsche Konnektoren. Entwicklungslinien kausaler Verknüpfungen auf dem Gebiet der Modalität*. Berlin / Boston: de Gruyter (SLG 131).

Gardt, Andreas (1992): Die Übersetzungstheorie Martin Luthers. In: *Zeitschrift für deutsche Philologie* 111, 87–111.

- Gelhaus, Hermann (1989): *Der Streit um Luthers Bibelverdeutschung im 16. und 17. Jahrhundert. Mit der Identifizierung Friedrich Traubs*. Bd. 1. Tübingen: Niemeyer (RGL 89).
- Haas, Walter (2017): *Etliche wörtly geenderet: Luthers Bibel und die Zürcher Bearbeitung*. In: Wolf (Hrsg., 2017), 167–186.
- Habermann, Mechthild (Hrsg., 2018): *Sprache, Reformation, Konfessionalisierung*. Berlin / Boston: de Gruyter (Jahrbuch für Germanistische Sprachgeschichte 9)
- Hundt, Markus (2017): Luther als Sprachnormvorbild – Ideal und Wirklichkeit. In: Wolf (Hrsg., 2017), 39–67.
- Josten, Dirk (1976): *Sprachvorbild und Sprachnorm im Urteil des 16. und 17. Jahrhunderts. Sprachlandschaftliche Prioritäten, Sprachautoritäten, Sprachimmanente Argumentation*. Frankfurt a.M. / Bern: Peter Lang (Europäische Hochschulschriften 1, 152).
- Lobenstein-Reichmann, Anja (2017): *Luther, Bible Translation, and the German Language*. In: The Oxford Encyclopedia of Martin Luther. Oxford University Press. Online unter: <http://religion.oxfordre.com/view/10.1093/acrefore/9780199340378.001.0001/acrefore-9780199340378-e-382>
- von Polenz, Peter (2000): *Deutsche Sprachgeschichte vom Spätmittelalter bis zur Gegenwart*. Bd. 1: *Einführung, Grundbegriffe, Deutsch in der frühbürgerlichen Zeit*. 2., überarb. u. erg. Aufl. Berlin / New York: de Gruyter.
- Seyferth, Sebastian (2003): *Sprachliche Varianzen in Martin Luthers Bibelübertragungen von 1522-1545. Eine lexikalisch-syntaktische Untersuchung des Römerbriefes*. Stuttgart: Deutsche Bibelgesellschaft (AGWB 4). Neuauflage: Stuttgart / Erfurt: Deutsche Bibelgesellschaft 2016.
- Stolt, Birgit (2000): *Martin Luthers Rhetorik des Herzens*. Tübingen: Mohr Siebeck (UTB 2141).
- Verein für Niederdeutsche Sprachforschung (Hrsg., 2017): *Niederdeutsches Jahrbuch*. Jahrbuch des Vereins für Niederdeutsche Sprachforschung 140. Kiel / Hamburg: Wachholtz.
- Wolf, Herbert (Hrsg., 1996): *Luthers Deutsch. Sprachliche Leistung und Wirkung*. Frankfurt a.M. [u. a.]: Peter Lang (Dokumentation germanistischer Forschung 2).
- WA DB = *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe. Die Deutsche Bibel*. 12 Bde. 1906–1961. Weimar: Hermann Böhlhaus Nachfolger. Online unter: <http://luther.chadwyck.co.uk> (01.10.2018)
- Wolf, Norbert Richard (Hrsg., 2017): *Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute*. Heidelberg (Schriften des Europäischen Zentrums für Sprachwissenschaften 7).
- Wolf, Norbert Richard (2017a): „...“, dass Reformation kein abgeschlossener Prozess ist, sondern stets fortgeschrieben werden muss.“ Bibelrevisionen 1522 bis 2017. In: Wolf (Hrsg., 2017), 187–213.

Martin Luther – (auch) ein Erneuerer der Rhetorik?

Einleitung

In diesem Beitrag wird zunächst unter 1. summarisch der Forschungsstand zur Lutherrhetorik dargestellt. Da die Forschungen v. a. zeigen, dass Luther die rhetorische Tradition kennt und diese variabel einsetzt, dass jedoch Kenntnis und Einsatz der Rhetorik weder Luther allein noch ausschließlich seinen reformatorischen Mitstreitern zukommt, stellt sich die Frage, was unter der oft angenommenen Sprachmacht Luther zu verstehen ist. Unter 2. wird vorgeschlagen, die rhetorisch-stilistische Gestaltung unter einem an Diskurs- und Soziolinguistik geschulten Fokus zu beleuchten. Die oft unterstellte singuläre Rolle der lutherischen Rhetorik resultiert – so die These – daraus, dass Luther eine besondere Stellung im reformatorischen Netzwerk zugewiesen wird, was sich insbesondere an inkludierenden und exkludierenden sprachlichen Verfahren in zeitgleich veröffentlichten reformatorischen Flugschriften zeigt. Entsprechende Befunde aus der Frühreformation werden unter 3. präsentiert, und unter 4. die Frage beantwortet, ob und in welchem Sinne Luther als Erneuerer der Rhetorik gelten kann.

1. Forschungsskizze

Dass Luther ein großer Rhetor war, ist heute ebenso unbestritten wie die Tatsache, dass Luther nicht der alleinige Motor für die Entstehung der neuhochdeutschen Standardsprache war. Die damit angedeuteten Themenkomplexe dominieren die Lutherforschung bis heute, und zwar:

(a) Luthers Rolle in der Sprachentwicklung, deren Bestimmung sich auf grammatische Aspekte konzentriert hat und vielfältige Differenzierungen und Kontextualisierungen erfahren hat, und

(b) die Charakterisierung seiner „Sprachmächtigkeit“, wie es noch in Beschs Überblicksdarstellung (2014: 36) heißt, die zur Erklärung der Wirksamkeit und überregionalen Verbreitung seiner Schriften herangezogen wird. Als Schlüssel zur Untersuchung dieser „Sprachmächtigkeit“ ist vor allem die Charakterisierung der rhetorisch-stilistischen Gestaltung der Werke Luthers, insbesondere der Bibel und seiner Flugschriften, verstanden worden, gelegentlich mit Fragen der historischen Textlinguistik verknüpft.

Für Luthers Wertschätzung der Rhetorik, insbesondere der Quintilians und Ciceros können Luthers schulische und akademische Ausbildung, seine metasprachlichen Kommentare zur Rhetorik oder der Stellenwert des akademischen Faches „Rhetorik“ bei der gemeinsam mit Spalatin betriebenen Neuausrichtung der Wittenberger Universität angeführt werden. Daneben liegt eine ganze Reihe von Untersuchungen vor, die neben der Bibelübersetzung insbesondere auf seine frühen Programm- wie etwa die Adelschrift und seine Streitschriften zielt. Dazu gehören etwa, was die Adelschrift anbelangt, die ältere Untersuchung von Stolt (1974) oder die jüngeren Auseinandersetzungen mit dieser von Dickhut (2006) und Braun (2009), die rhetorische Gesamtcharakterisierung der frühen Lehr-, Programm- und Streitschriften von Rössing-Hager (2009) oder die Untersuchung von Dähn (1997) zu den frühen Sermonen Luthers.

Luthers Schriften, so der Konsens, weisen von den Makrostrukturen der Textgliederung, die einer bestimmten rhetorischen Dispositio folgen, über die Mesostrukturen, so die Gestaltung der Argumentation, bspw. die Verwendung rhetorischer Verfahren wie dem Dialogisieren in alle seinen Spielarten, bis hin zu den Mikrostrukturen einen rhetorischen Hintergrund auf. Den Stellenwert des Dialogisierens konnte etwa zuletzt Schwitalla (2017) noch einmal deutlich machen. Laut Schwitalla gehören die rhetorische Frage im engeren Sinne, die tendenziöse Frage, die aporetische Frage (*dubitatio*), die Überlegungsfrage (*subiectio*) oder die thematisierende Frage (ebd.: 114) eindeutig zu Luthers Repertoire. Darüber hinaus kombiniert er dies, wie ich gezeigt habe (vgl. Schuster 2001), mit einer äußerst ausgefeilten Themenführung und -organisation.

Der Einsatz der Rhetorik ist dabei nie bloß ein Redeschmuck, sondern dient zur Verständlichkeit und Akzeptabilität des Gesagten und lässt sich bis in die Gestaltung von Koreferenzketten und Isotopieebenen nachvollziehen. Dass auch die Syntax – insbesondere hypotaktische Gefüge – jedenfalls zum Teil auch auf die Anweisungen zum gelungenen Periodenbau hinweisen, macht insbesondere Lefèvre in unterschiedlichen Veröffentlichungen (etwa 2015) stark. Ferner wurden sprachliche Phänomene herausgearbeitet, die nicht in der rhetorischen Tradition inventarisiert sind, jedoch für die Wirksamkeit seiner Schriften in Betracht zu ziehen sind und in den Bereich der Stilbildung gehören, etwa Modalpartikeln oder die Verwendung sakralsprachlicher Elemente wie *Und siehe*. Es darf aus den bisher vorliegenden Ergebnissen geschlossen werden, dass Luther die Rhetorik variabel auf den Zweck seiner Schriften – bspw. der Unterweisung und die Zurückweisung gegnerischer Kritik – einstellt. Die Untersuchungen zum Antijudaismus von Lobenstein-Reichmann (2013) zeigen indes auch, dass seine Sprachmacht bisweilen in plumpe Agitation münden kann.

Allerdings wird die Rhetorik als kulturelle Ressource auch von vielen anderen gelehrten und auch ungelehrten Flugschriftenautorinnen und -autoren genutzt.

Darüber geben etwa die Bausteine zur Sprachgeschichte des Neuhochdeutschen, insbesondere der Band 58 („Zur Literatursprache im Zeitalter der frühbürgerlichen Revolution“), sowie die Untersuchungen zu den Bundesgenossen Johann Eberlins von Günzburg Aufschluss, bei denen sich der Einfluss der Rhetorik auf Makro-, Meso- und Mikrostrukturen zeigen lässt (vgl. Petry 1999). Ebenso weiß man, dass Luthers Gegner ein ebenso reich entfaltetes Spektrum an rhetorischen Figuren aufweisen, so etwa Murner, Emser und Eck. Die Kenntnis und der Einsatz der Rhetorik darf m. E. als das Sediment interkonfessioneller Auseinandersetzungen und der durch die Reformation ausgelösten Massenkommunikation und Medienrevolution verstanden werden: „Beiden Prinzipien, also dem der Macht und dem des Protests, dient die Rhetorik in den zeitgenössischen Kampagnen als Helfer“ (Knappe 2017: 137).

Wenn alle sich jedoch ähnlich verhalten, etwa ähnliche Fragetechniken, Wiederholungsfiguren oder Bibelzitate als Stütze ihrer Argumente verwenden, stellt sich m. E. ebenso die Frage nach der Spezifik reformatorischer wie nach der Spezifik lutherischer Rhetorik. Liest man die Untersuchungen zur Rhetorik der interkonfessionellen Auseinandersetzungen quer, so lässt sich behaupten, dass die rhetorischen Prinzipien wie das *Aptum* in ihrer postulierten Orientierung am „gemein man“ oder auch die *Perspicuitas*, die Klarheit oder Deutlichkeit des Gesagten, innerhalb dieser Auseinandersetzungen einen besonderen, vielleicht konfessionellen Zuschnitt erfahren und zu immer wieder ähnlichen Verfahren führen, so zur spezifischen Ausgestaltung dialogischer Passagen, ohne die fast kein reformatorisches Flugblatt auszukommen scheint. Was zeichnet Luthers Sprachmächtigkeit also tatsächlich aus?

Vor dem Hintergrund neuerer Veröffentlichungen aus anderen Disziplinen zu Luther möchte ich diese Frage etwas anders als vielleicht erwartbar perspektivieren: Insgesamt wird immer mehr davon Abstand genommen, Luther als einen Einzelkämpfer darzustellen, vielmehr wird betont, dass er Teil eines sozialen Netzwerkes ist, des Netzes der Wittenberger Reformatoren, ohne das seine Schriften nicht die Wirkung entfalten hätten können. So schreibt Roper – etwa beziehend auf Karlstadt, Linck, Staupitz, Lang – zur Situation an der Universität Wittenberg 1517/18:

Obwohl sie unterschiedliche Fächer unterrichteten, bildeten sie eine geschlossene Peergroup; viele von ihnen hatten dieselbe Ausbildung genossen, und einige waren Augustiner und lebten zusammen im Wittenberger Kloster, das ungefähr 40 Mönche zählte. (Roper 2016: 124)

Knappe (2017) zeigt anhand einer Rekonstruktion der Ereignisse vor, während und nach dem Wormser Reichstag von 1521, dass zwar die berühmten, in unterschiedlichen Versionen überlieferten Worte Luthers auf den Einzelkämpfer hinweisen, als den wir ihn heute wohl noch wahrnehmen:

- (1) „Dixi. Gott helfe mir. Amen.“
„Dixi. Hier stehe ich. Ich kann nicht anders. Gott helfe mir. Amen.“
„Dixi. Gott komme mir zu Hilfe. Amen. Da bin ich.“
„Dixi. Das helfe mir Gott bzw. Deus adiuvet me.“
„Dixi. So helfe mir Gott. denn ich kann keinen Widerruf tun.“

jedoch auch rekonstruiert werden kann, dass Luther in einem Team agierte und es wahrscheinlich ist, dass die berühmte Rede nicht allein entstanden sei. Ferner erkläre sich der Erfolg der abschließend geäußerten Worte auch durch eine stark betriebene publizistische Nachbereitung, die das Bild eines bescheidenen, nur seinem Gewissen und Gott verantworteten Mönch aufruft, der allein gegen weltliche und geistliche Gewalten steht. Knappe wertet dies nicht nur, wie es viele vor ihm getan haben, als „Urszene des Protestantismus“, sondern Luthers Rede in Worms sei „eine vom Anbruch gekennzeichnete Schlüsselszene der Menschheitsgeschichte“ (2017: 5) und behauptet,

dass Luther das Bewusstsein freigesetzt hat, dass Protest als Haltung und soziale Äußerungsform zu jeder Gesellschaft gehört, dass der Protest als Abweichung vom Mainstream seine Daseinsberechtigung hat und seine Stimme erheben darf und muss. (ebd.: 11)

Man darf sich also grundsätzlich fragen: Wenn einerseits angenommen werden kann, dass es in rhetorischer Hinsicht große Ähnlichkeiten zwischen den reformatorischen Schriften gibt und Luther Schriften sich genau in dieses Bild einfügen, wenn aber andererseits am Bild des sprachmächtigen und auch in rhetorischer Hinsicht singulären Luther festgehalten werden soll, dann lässt sich dieser Widerspruch, dieses Missverhältnis vielleicht nur dann auflösen, wenn wir entweder davon ausgehen, dass alle Luther imitiert hätten, oder wir finden tatsächlich sprachliche Indizien dafür, dass Luther und auch seine Mitstreiterinnen und Mitstreiter zu einem bereits frühen Zeitpunkt sprachlich etwas dafür getan haben, Luther in dieser Sonderrolle zu inszenieren.

2. Luthers Rhetorik aus der Sicht von Diskurs- und Soziolinguistik

Es soll hier nun ein Ansatz vorgestellt werden, der Diskurs- und Soziolinguistik mit der Rhetorikanalyse verknüpft. Dabei gehe ich von der Annahme aus, dass die Singularität einer Person oder die Singularität der Stellung einer Person sich sprachlich konstituiert: Eine Person wird erst dann bedeutend, wenn sie andere als solche bezeichnen und positiv bewerten. Angesichts der Tatsache, dass Luther in ein soziales Netzwerk eingebunden war, stellt sich die Frage, wie sich dieses Netzwerk sprachlich konstituiert, wer als Zentrum gesehen, wer als zugehörig empfunden wird, wer als Gegner gilt usw. Ausgehend von der Diskurslinguistik kann man dies als Frage nach sprachlichen Formen der Inklusion und Exklusion verstehen (vgl. Busse 1992). Da Texte Formen sozialkommunikativen Handelns sind, stellt sich auch die Frage, wie das Verhältnis von den unterschiedlichen Adressatengruppen gestaltet wird und ob sie als Teil

eines sozialen Netzwerkes mit Luther als Zentrum dargestellt werden. Die genannte Perspektive ist mit der Rhetorik kompatibel: Die für die Rhetorik zentrale Kategorie des Aptums impliziert eine dem Kommunikationsakt inhärente Orientierung des Textverfassers an einem Adressaten bzw. einer Adressatengruppe sowie an dem spezifischen Zweck der Schrift und steht mit der Elocutio in einem engen Zusammenhang. Grundsätzlich gilt:

In einem rhetorischen Ereignis müssen Darstellungsformen gewählt werden, mit deren Hilfe gewählt werden, mit deren Hilfe die Mitglieder von Gruppen und Gesellschaften sich gegenseitig anzeigen, in welchen typisierbaren und damit erkennbaren Interaktionsstrukturen sie sich gerade mit den Interaktionspartnern befinden. [...] Wichtig sind dabei die Anzeigehandlungen und Deutungshinweise, die in bestimmten Kommunikationsszenen mitgeliefert werden. (Knappe 2017: 130)

In sprachwissenschaftlicher Hinsicht lässt sich dies auf folgende Fragen beziehen, mit denen ich 30 frühreformatorische Schriften, aufgenommen in der Sammlung von Laube et al. (1983), untersucht habe. Die Schriften wurden von bekannten Autoren wie Johann Eberlin von Günzburg und Andreas Karlstadt, aber auch nur von vereinzelt aufgetretenen und/oder anonymen Autorinnen und Autorinnen verfasst:

- (a) Mit welchen sprachlichen Mitteln (Pronomina, Lexeme, Konstruktionen) bezeichnet sich der Produzent/die Produzentin?
- (b) In welchen (unterschiedlichen) Rollen, also etwa *ich als Christ*, stellt er/sie sich da?
- (c) Welches „Image“ erzeugt er/sie, bspw. über Selbst- und Fremdattribuierungen?
- (d) Gibt es so etwas wie eine Eigengruppe (gibt es überhaupt ein *wir?*), der sich der Produzent/die Produzentin zurechnet und wie erfolgen diese Zuordnungsaktivitäten sprachlich?
- (e) Inkludiert er sich durch *man, ein jeglicher, niemand* oder *„wer da kann, der tue/sei“* ...?
- (f) Werden die (unterschiedlichen) Adressaten(gruppen) in die potentielle Eigengruppe inkludiert oder werden sie aus dieser Gruppe exkludiert und bilden eine Fremdgruppe?
- (g) Was lässt sich in pragmatischer Hinsicht aus den an die Adressatengruppen, gehören sie nun Eigen- oder Fremdgruppe an, gerichteten Sprachhandlungen schließen?

Dabei gehe ich von zwei Hypothesen aus:

Hypothese 1: Luthers Schriften basieren auf einem scharfen Kontrast zwischen einem *ich* und unterschiedlichen Fremdgruppen. Luther positioniert sich unabhängig von anderen Mitstreiterinnen, er vermeidet eher entsprechende

Kollektivierungen, ein *wir* wird (*wir Christen, wir Menschen ...*) ist eher usurpatorisch gemeint.

Hypothese 2: Dieser scharfe Kontrast lässt sich auch in anderen frühreformatorischen Schriften finden, wobei sich der jeweilige Verfasser/Verfasserin auch zu Luther positioniert – zumeist explizit affirmierend.

Sollte sich die Hypothesen als richtig erweisen, so darf man davon ausgehen, dass das Spezifische der Luther-Rhetorik sich auch an der durchgängigen Inszenierung und von anderen bestätigten Re-Inszenierung der Singularität seines Status zeigt.

3. Befunde aus der Basis reformatorischer Flugschriften

Aus der Auswertung von insgesamt 30 frühreformatorischen Schriften ist ersichtlich, dass innerhalb der Frühreformation drei zentrale Verfasserperspektiven angenommen werden können:

(a) Ein Textproduzent bezeichnet sich durchgängig als *ich* und verantwortet Texthandlungen aus der zentralen *Ich*-Perspektive; i.d.R. rechnet sich ein derartiger Textproduzent allgemein den Christgläubigen oder Christenmenschen zu; um der eigenen Haltung mehr Gewicht zu verleihen, kann jedoch auch ein generisches *man* oder ein inkludierendes, Partizipation insinuerendes *wir* verwendet werden:

(2) Auff das wyr aber nun mögen erkennen, wie gar offenwar unßere doctores bißhere geyrnt haben, [...] so wollen wyr die haubtstück solcher yrrungen vernemen [...]“ (Lazarus Spengler 1522, zit. n. Laube et al. 1983: 160) – „Zum andern ßo muß eyn yeder darauß bekennen, das seyn will gepunden unnd nicht frey ist, [...]. (ebd.: 162)

(b) Ein Textproduzent bezeichnet sich zwar durchgängig als *ich* und verantwortet Texthandlungen aus der zentralen *Ich*-Perspektive, er wird aber als Teil eines sozialen Kollektivs sichtbar und kategorisiert sich als *Bauer, Handwerker* o.ä. Auch hier gilt: Um der eigenen Haltung mehr Gewicht zu verleihen, können jedoch ein generisches *man* oder vergleichbare sprachliche Handlungen verwendet werden:

(3) Was dürffen wir armen handtwercckslëüt oder bauleüt söllicher unnutzer leüt als schuoller, schreyber, baccalarien, magistri, doctores, [...]. (Hans Schwalb 1521, zit. n. Laube et al. 1983: 65)

(c) Ein Textproduzent erscheint nicht sprachlich, sondern ein reales oder fingiertes Autorenkollektiv, das sich sozial kategorisieren kann, jedoch nicht muss.

Daneben müssen Rollen differenziert werden, die mit der Einnahme der *Ich*- bzw. *Wir*-Perspektive verbunden sind: Ein *Ich* kann erstens als Textorganisator auftauchen, ein *Ich/Wir* kann als Verantwortlicher für den Argumentationsgang,

insbesondere von Pro- und Kontra-Argumenten erscheinen, ein *Ich/Wir* kann in unterschiedlicher Form auch seinen Erlebnis- und Erfahrungshorizont demonstrieren und ein *Ich/Wir* kann als Lehrmeister bzw. Instrukteur auftauchen. Die Demonstration des Erfahrungshorizontes zeigt sich etwa an solchen wie den vorliegenden Formulierungen:

(4) Das aber dem also, ßo ist offenwar, hab es auch selbs gesehen und gehört: Wann eyn ordens man profeß thur, würdet yhme durch den obirsten furgehallten dreyerley gelübd zu thun [...]. (Lazarus Spengler 1522, zit. n. Laube 1983: 177)

Reformatorische Autorinnen und Autoren nehmen in der Regel alle Produzenten-Rollen war und bevorzugen die *Ich*-Perspektive. Sie unterscheiden sich indes darin, ob sie sich einer Gruppe zuordnen oder nicht. Ordnen sie einer Gruppe zu, so kategorisieren sie sich oft sozial, häufig als Laie, der wiederum zu einer symmetrisch gesetzten Gruppe, zu anderen Laien, über reformatorische Anliegen spricht, dennoch sich selbst ermächtigt, die geistliche Macht abzulehnen. Ebenso furchtlos wie Luther – so scheint es jedenfalls – greifen sie Geltungsansprüche an:

(5) Wie wol man alle die jhenigen, so die warhait sagen, die werden seer vast veracht und verbannt, so fürcht ich doch den selben bann gar nichts. Wann warumb? (Hans Schwalb 1521, zit. n. Laube 1983: 63)

Nur zentrale Reformatoren argumentieren ausschließlich von der Zentralperspektive des *Ichs* aus. Gerade für die frühen Jahre sind es insbesondere die Schriften von Andreas Karlstadt und Martin Luther, die sich von ihrer gesamten rhetorisch-stilistischen Gestaltung her sehr ähnlich sind, man vergleiche dazu die folgenden Äußerungen Karlstadts:

(6) Das ehrliche halthung der bildnis wider das erste gebot ist, soll keyner von mir, sondern auß der schrift lernen.“ (Karlstadt 1522, zit. n. Laube 1983: 108), „Nhu wil ich beweïßen, das christen bekennen müssen, das sie yren olgotzen ehre geben.“ (ebd.: 109) – „Sage mhyr lieber Gregori, oder laß mirs ymand sagen: Waß kunden doch leyhen auß bildern guts lernen? (ebd.: 110)

Ein weiterer wichtiger Unterschied zwischen zentralen Figuren der Frühreformation ist, dass bei den anderen Autorinnen und Autoren zumeist eine am Textbeginn stehende Situierung in der reformatorischen ‚Geschichte‘ erfolgt, vor deren Hintergrund sie agieren.

Sie entwerfen ein Geschichtsbild, das auf einem Kontrastaufbau, etwa vorherige Dunkelheit – gegenwärtiges Licht, Blindheit – gegenwärtiges Sehen-Können oder Verborgensein – Entdeckung, gestützt durch Bibelzitate basiert. Wichtig ist, wer für den Umschlagpunkt verantwortlich gemacht wird – dies ist zunächst einmal das Wirken Gottes und des Heiligen Geistes:

(7) [...] dan der hart strick der menschlichen recht und gesetz ist durch götlichen willen und hilff gleich als mit einem scharpfen beyel zerhawen“ (Das deutsche Requiem der verbrannten Bullen und päpstlichen Rechte 1520(?), zit. n. Laube et al. 1983: 58)

(8) Darumb kein frommer mensch sich in ein verwunderen stellen sol, daß zu disen unsern zyten, in denen Got der herr den glantz siner göttlichen warheyt über uns sendet, vil widersprecher, [...] (Von dem Pfründenmarkt der Kurtisanen und Tempelknechte 1521, zit. n. Laube et al. 1983: 91)

(9) Nun ist yetz zuo dieser gnaden reichen zeit ein schöner lieplicher goetlicher glantz durch die finsternen wolcken der menschlichen arbeit vnd lang verhyndrung der vntrewen durch die gerechten und getrewen herfür gerucht vnd gerainiget, darinn der hailig götlich gaist groß würckung und arbeit volbringt [...]. (Haug Marschalck 1522, zit. n. Laube et al. 1983: 128)

Der Normalfall ist allerdings der, dass vorrangig Luther vermittelt über Christus als ein Instrument Gottes begriffen wird und sein Agieren, taucht er denn in der Rolle des Agens auf, damit eine heilsgeschichtliche Bedeutung bekommt, Luther wird als Verkünder der Wahrheit, als Befreier und manchmal auch Erlöser begriffen – damit bleibt den Verfassern selbst nur die Patiens-Rolle:

(10) Zuom anndern: Seind sy gehorsam iren obresten, das ist Christo? Als wann ainer die warhait sagt, als am tag ist, das der wirdig Doctor Martinus die rechten warhait sagt, als die aposteln und Christus selber gsagt haben, das yeglicher unnser priester söllich warhait wider ruoffen unnd sprechen: Wer den wortten Doctor Martini glaubt, glaubt nicht recht und sey wider Got. (Hans Schwalb 1521, zit. n. Laube et al. 1983: 68)

(11) Ir aller liebsten brueder, es ist nit on sundere gnad Gottes geschehen, das Got der almechtig euch seyn hailigs wort hat lassen verkünden durch eynen eynfeltigen layen, Karsthans genant, [...]. (Sebastian Lotzer 1523, in: Laube et al. 1983: 252)

Dabei wird Luther, indiziert über solche Konstruktionen wie *nicht nur ... sondern auch* zu einem Art Rollenmodell:

(12) Darumb soll nit allein der, so diese verderbliche abgötterey und so verfürische menschliche recht unnd gesetz mit rechter straff des verbrennens sich bevest zuo vertilden, [...] sondern ein jeder christlicher mensch [...]. (Das deutsche Requiem der verbrannten Bullen und päpstlichen Rechte 1520 (?), zit. n. Laube et al. 1983: 59)

Dass entsprechende Lektüreempfehlungen gegeben werden, ist dabei ebenfalls klar, vgl.:

(13) Ich bit euch auch, ir liebsten brüder, ir wölt euch befleyssen und ein yeder, so es vermüg, das hailig new testament kauffen, da findt ir die rechte lebendige speyß ewer see-len, [...]. (Sebastian Lotzer 1523, zit. n. Laube et al. 1983: 252)

Dies heißt insgesamt: Zwar flaggen die entsprechenden Autorinnen und Autoren sich nicht alle als Luthervertreter aus, doch wenn ein Name explizit erwähnt wird, ist es Luthers Namen, häufig verbunden mit dem Dokortitel. Zumeist wird dieser wiederum mit der Attribuierung „fromm“ versehen.

4. Fazit

Von den berühmten Reformatoren setzen nur Karlstadt, Spengler und Luther auf die durchgängige Beibehaltung einer *Ich*-Perspektive. Alle anderen Autorinnen und Autoren setzen sich zu ihnen in einen Bezug, gemeinsam wirken sie an der reformatorischen Geschichte mit. Sie sind zwar nicht Entdecker, sondern Verstärker der Wahrheit und gehen mit Repräsentanten der geistlichen und weltlichen Macht entsprechend unerschrocken um. Gemeinsam ist allen, dass sie keinen Konsens mit religiösen Repräsentanten anstreben, sondern, darauf bezogen, dissens-orientiert sprachlich handeln. Dabei wird die Orator-Rolle der Erfinder der Reformation imitiert. Die Spezifik der reformatorischen Rhetorik – wohl gemerkt einer Rhetorik des Protests – könnte sich also an drei Eckpfeilern orientieren: (a) Einordnung in die reformatorische Geschichte, (b) Überzeugen der christlichen Laien unterschiedlichen sozialen Standes und (c) die Inszenierung eines infiniten Konflikts mit den herkömmlichen Glaubensrichtungen. Diese Eckpfeiler scheinen mir zu einer großen Ähnlichkeit bzw. Gleichförmigkeit der protestantischen Nutzung der kulturellen Ressource Rhetorik zu führen.

Dass also von Luthers „persönlicher Stilform“ u.ä. gesprochen wird, hat viel mit der Ich-Zentrierung und dem Bedienen bestimmter Verfasserperspektiven und Produzentenrollen zu tun und mit dem ‚Glauben‘ an die reformatorische Erzählung. Indizien sprechen zwar dafür, dass er die Rhetorik selbst besonders geschickt handhabte, jedoch bedürfte es dazu, nicht nur des Nachweises, dass diese oder jene rhetorische Figur vorhanden ist, sondern einer sehr akribischen Auseinandersetzung mit einzelnen rhetorischen Techniken im Vergleich zur Verwendung bei anderen Autorinnen und Autoren. Dazu aber stehen noch Studien aus.

Vorerst möchte ich hinsichtlich der in diesem Vortrag gestellten Frage dennoch zu einem Abschlussfazit kommen:

- (a) Der Einfluss der Rhetorik ist auf allen Textebenen nachzuweisen.
- (b) Von der Reformation wird die Rhetorik schnell in den Dienst genommen und zu einer Rhetorik des Protests geformt. Dies ist weder zu Beginn noch in der Fortsetzung Luthers alleiniges Werk noch rechtfertigt dies die Annahme eines persönlichen Stils oder einer exklusiven Sprachmächtigkeit.
- (c) Allerdings darf angenommen werden, dass durch die Ausformung der reformatorischen Erzählung, von der hier ja nur ein kleiner Baustein beleuchtet werden konnte, Luther v.a. die Haltung des Protests zugeschrieben wird und deshalb die Annahme einer spezifischen Luther-Rhetorik nahelag und naheliegt.

Literatur

- Besch, Werner (2014): *Luther und die deutsche Sprache. 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte neuerer Forschung*. Berlin: Erich Schmidt Verlag.
- Braun, Saskia (2009): „Wider das unchristliche Buch Martin Luthers ...“. Zur rhetorischen Komposition in Hieronymus Emsers 'refutatio' auf Luthers Adelschrift. In: *Daphnis*, 38, S. 491-526.
- Busse, Dietrich (1997): Das Eigene und das Fremde. Annotationen zu Funktion und Wirkung einer diskursemantischen Grundfigur. In: Jung, Matthias, Wengeler, Martin und Karin Böke (Hrsg.): *Die Sprache des Migrationsdiskurses. Das Reden über ‚Ausländer‘ in Medien, Politik und Alltag*. Wiesbaden: Westdeutscher Verlag, S. 17-35.
- Dähn, Susanne (1997): *Rede als Text. Rhetorik und Stilistik in Luthers Sakramentssermonen von 1519*. Frankfurt a.M. u.a.: Peter Lang Verlag.
- Dickhut, Johannes (2006): Rhetorik als konstituierendes Moment der Textkomposition in Luthers Schrift 'An den christlichen Adel deutscher Nation von des christlichen Standes Besserung'. In: *Daphnis* 35, S. 449-493.
- Guchmann, M.M. (1974): *Die Sprache der deutschen politischen Literatur in der Zeit der Reformation und des Bauernkriegs*. Berlin: Akademie Verlag.
- Kettmann, Gerhard / Schildt, Joachim (1978): *Zur Literatursprache im Zeitalter der frühbürgerlichen Revolution*. Berlin: Akademie-Verlag (Bausteine zur Sprachgeschichte des Neuhochdeutschen 58).
- Knape, Joachim (2017): 1521. *Martin Luthers rhetorischer Moment oder die Einführung des Protests*. Berlin, Boston: de Gruyter.
- Laube, Adolf, Schneider, Annerose und Sigrid Looß (1983): *Flugschriften der frühen Reformationsbewegung (1518-1524)*. Bd. 1. Erläuterungen zur Druckgeschichte von Helmut Claus. Vaduz: Topos Verlag.
- Lefèvre, Michel (2015): Syntaktisch-kommunikative Merkmale bei Martin Luther und Thomas Murner im Vergleich. In: Schuster, Britt-Marie, Dogaru, Dana Janetta (Hrsg.): *Wirksame Rede im Frühneuhochdeutschen: Syntaktische und textstilistische Aspekte*. Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms Verlag, 59-82.
- Lobenstein-Reichmann, Anja (2013): *Sprachliche Ausgrenzung im späten Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*. Berlin, Boston: De Gruyter, S. 305-337
- Rössing-Hager, Monika (2009): Luthers Lehr-, Programm- und Streitschriften. In: Schwarz, Alexander, Simmler, Franz und Claudia Wich-Reif (Hrsg.): *Textsorten und Textallianzen um 1500. Handbuch Teil 1. Literarische und religiöse Textsorten und Textallianzen um 1500*. Berlin: Joachim Weidler, S. 781-828.
- Roper, Lyndal (2016): *Der Mensch Martin Luther. Die Biographie*. Frankfurt am Main, Zürich, Wien: Bücher-gilde Gutenberg.
- Schuster, Britt-Marie (2001): *Die Verständlichkeit von frühreformatorischen Flugschriften. Eine Studie zu kommunikationswirksamen Faktoren der Textgestaltung*. Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms Verlag.
- Schuster, Britt-Marie (2015): Einfachheit, Wiederholung und Kontrast: Zur Konstanz sprachlicher Verfahren in der persuasiven Kommunikation. In: Schuster, Britt-Marie, Dogaru, Dana Janetta (Hrsg.): *Wirksame Rede im Frühneuhochdeutschen: Syntaktische und textstilistische Aspekte*. Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms Verlag, S. 83-108.
- Jürgen Schutte: „Schympff red“ – Frühformen bürgerlicher Agitation in Thomas Murners „Großem Lutherischen Narren (1522)“. Stuttgart: J.B. Metzler.
- Schwitalla, Johannes (2017): Dialogisches und Dialoge bei Martin Luther. In: Norbert Richard Wolf (Hrsg.) (2017): *Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute*. Heidelberg: Winter-Verlag, S. 113-134.
- Stolt, Birgit (1974): *Wortkampf. Frühneuhochdeutsche Beispiele zur rhetorischen Praxis*. Frankfurt a.M.: Athenäum Verlag.

Michel Lefevre

Université de Montpellier-3

Luthers revidierte Rhetorik. Die Auflösung binärer Satzgefüge
und ihre Folgen am Beispiel zweier Versionen der Schrift
An den Christlichen Adel deutscher Nation

1. Einleitung

In der Tradierung der Lutherschriften erfolgen immer wieder Revisionen und Änderungen, bereits im 16. Jh. und teilweise von Luther selbst vorgenommen, später aber, um die frühneuhochdeutsche Sprache für heutige Leser und Hörer verständlich zu machen. Dies gilt insbesondere für den Text der Bibel, der die Grundlage für den evangelischen Glauben bildet, und daher einer dreifachen Anforderung entsprechen muss: Wissenschaftliche Genauigkeit, Verständlichkeit und Treue am der lutherischen Originalfassung,¹ wobei sich diese drei Anforderungen im Grunde widersprechen. In der Tat muss der Text einerseits für jedes heutige Gemeindemitglied zugänglich sein, andererseits soll er die 500 Jahre alte frühneuhochdeutsche Sprache Luthers treu widerspiegeln, was einer Quadratur des Zirkels entspricht. Auch die anderen Texte Luthers wurden in unterschiedlicher Weise modernisiert, um sie der Entwicklung der deutschen Sprache anzupassen, so etwa die umfangreiche Ausgabe, die Kurt Aland von 1969 bis 1991 herausgab, der die modernere Version des Untersuchungstextes für diesen Beitrag entnommen wurde: originalgetreu, aber der modernen deutschen Sprache angepasst, so schien Kurt Aland seine Bearbeitungsaufgabe zu sehen, die er nur mit dem Begriff „Revision“ in seiner Vorrede erwähnt, in der er erklärt: „die vorliegende Ausgabe ist dazu bestimmt, zu ihrem Teil dazu beizutragen, daß Luthers Schriften gelesen werden, und zwar nicht als Dokumente einer vergangenen Zeit, sondern als zeitlos gültig.“ (Luther 1983 [1969]: 422ff).² Karl-Heinz Göttert, der ein explizit sprachlich modernisiertes Lesebuch von Luthers Texten herausgegeben hat, meint dennoch, Alands Ausgabe „biete[t] kompromisslos den Originaltext“, und es „liegt das Frühneuhochdeutsch des 16. Jahrhunderts vor, das heute für unvorbereitete Laien schwerverständlich sein dürfte“ (Göttert 2016: 10).

Die Textrevisionen haben oft scharfe Kritiken hervorgerufen, ob der Verluste an Verständlichkeit und sprachliche Schärfe, so dass es zu Rückrevisionen gekommen ist. Daher muss die immer wieder vorgebrachte Behauptung, Luthers Spra-

¹ Aus der Website zur Ausgabe 2017 der Lutherbibel, anlässlich des 500jährigen Jubiläums. <https://www.die-bibel.de/ueber-uns/unsere-uebersetzungen/lutherbibel-2017/wasistneu/aenderungen/>

² Kurt Aland begründet in seiner editorischen Einleitung fast ausschließlich die Auswahl der Texte.

che sei für heutige Leser nicht zugänglich und die korrelierende Behauptung, die modernisierte Version sei besser verständlich, stark nuanciert werden. Insbesondere das Postulat, die Syntax des 16. Jhs. bereite heutigen Lesern wegen „oft sehr verwickelte[r] Sätze“ (Göttert 2016:11) Schwierigkeiten, soll im vorliegenden Beitrag hinterfragt werden, der von der Hypothese ausgeht, dass wesentliche Kennzeichen der Lutherischen Syntax nicht erfasst wurden, da die damalige Sprache falsch bzw. mit anachronistischen Analysekonzepten und –Methoden beschrieben wurde. In einem ersten Teil soll auf diese Besonderheit der frühneuhochdeutschen Syntax eingegangen werden – denn es handelt sich um keine Eigenart, die allein bei Luther festzustellen ist, so dass auf Erkenntnisse zur Syntax in anderen Texten und Textsorten zurückgegriffen werden kann. In einem zweiten Teil wird diese syntaktische Beschaffenheit kontrastiv zwischen zwei Versionen des Traktats veranschaulicht, und es wird gezeigt, welche Konsequenzen die Missachtung der ursprünglichen Syntax mit sich führt. Verglichen werden Teile des Traktats *An den Christlichen Adel deutscher Nation* einerseits in der Weimarer Ausgabe (Luther 1888), die teilweise auf Grundlage eines Drucks aus dem Jahre 1520 rückrevidiert wurde,¹ und andererseits in der Berliner Studienausgabe (Luther 1981).

2. Zur ‚Besonderheit‘ der Lutherischen Syntax.

Die Revision der lutherischen Texte ist zweifellos ein schwieriges Unterfangen, wohl wegen einer empirischen Arbeitsmethode, bei der die Modernisierungen nach „Gefühl“ vorgenommen, dann beurteilt, und ggf. wieder zurückgenommen werden, bei Unkenntnis wichtiger Kennzeichen der damaligen Sprache.

Eine sprachwissenschaftliche Aufarbeitung der Textrevisionen wird seit einigen Jahrzehnten in unterschiedlichen Ansätzen vorgenommen, um die Eigenschaften der Luthersprache dingfest zu machen. So etwa Birgit Stolt, die in ihren Untersuchungen zu Luthers Sprache jene Kategorien verwendet, auf die im 15. Und 16. Jh. die Ausbildung der Schreiber gründete: „M.E. muss man bei einer Analyse ausgehen von dem Begriff, an dem Luther selbst geschult worden ist: von der lateinischen Periode mit ihren Gliedern (membra): cola und commata.“ (Stolt 1988: 263). Dieser Ansatz führt zu interessanten Überlegungen zum Rhythmus und zur Musikalität der Lutherischen Texte. Dabei geht Stolt davon aus, dass Luthers Texte öffentlich vorgetragen bzw. rezitiert werden sollten:

Wir finden somit drei Gliederungsfunktionen berücksichtigt: die grammatische, die rhythmische und die rhetorische, auf das Hörerverständnis zielende. Der Einteilung in cola und commata folgt der Rezitationston, den Luther den Beispieltextrn in seiner

¹ Der Text entspricht jenem des Erstdrucks (Luther 1520) mit Modernisierung, aus technischen Gründen, der Sonderzeichen (Umlaute und ‚langes s‘).

"Deutschen Messe" nach dem Vorbild der Gregorianik unterlegt hat, und der hier nicht als Kunstmusik, sondern als Gebrauchsmusik zu werten ist (Stolt 1988: 265).

Die Musikalität ist unbestreitbar ein wichtiger Aspekt der lutherischen Rhetorik. Doch wird m.E. auch hier der eigentliche sprachliche Kern nur gestreift, bzw. die Analyse konzentriert sich auf die Rhythmik, kaum auf deren Ursache, die Syntax. Birgit Stolt greift zurecht auf den Begriff ‚Periode‘ und deren Bestandteile („Kola“) zurück, konzentriert sich aber auf die Musikalität und die „Pausen“, die durch die Interpunktion entstehen. In der Terminologie herrscht eine gewisse Verwirrung, da die Begriffe metonymisch die abgrenzende Interpunktion bezeichnen, und zugleich die so abgegrenzten Glieder der Periode. (Vgl. Rinas 2017: 114ff). Doch ist die Periode als syntaktische Einheit aufzufassen, für Luthers Zeit anstelle des heutigen Begriffs ‚Satz‘, den es in der damaligen Grammatik nicht gab (Betten 1993: 126f; Rinas 2017: 132ff und 234ff).

Denn auch frühere Schreiber (und Sprecher) mussten syntaktische Muster im Kopf haben, die als syntaktische Grundeinheiten fungierten, nämlich die Perioden. Zwar wird die Periode in frühen Grammatiken nur sehr vage und gleichzeitig mit den erwähnten musikalischen und mit den einhergehenden semantisch-argumentativen Aspekten beschrieben, nicht aber als Syntagma:¹

Wichtig ist vor allem, was diese antike Syntax nicht enthält: Sie behandelt nicht die Distribution von Wortgruppen (also etwa ‚Satzgliedern‘); sie hat gar keine konzeptionelle Grundlage, um auf Wortgruppen eingehen zu können. Diese Beschränkung sollte sich lange halten. Letztlich wurden erst im 17. und 18. Jahrhundert konzeptionelle und terminologische Grundlagen geschaffen, um ‚Satzglieder‘ eindeutig erfassen zu können. (Rinas 2017: 61).

Daraufhin äußert Karsten Rinas in vorsichtiger Weise die Hypothese, dass die Periode als damalige syntaktische Grundeinheit zu betrachten wäre:

Bei großzügiger Auslegung kann man dieser Lehre bestimmte syntaktische Komponenten zugestehen. So wurde bereits ausgeführt, dass die Einheit der Periode Affinitäten zur Einheit des Satzes aufweist. Man könnte sogar argumentieren, dass die hierarchische Stufung von Periode, Kolon und Komma eine Art (vager) Konstituenz- oder Dependenzanalyse darstelle. Dennoch bleibt das Faktum bestehen, dass die Periodenlehre nicht auf modernere syntaktische Konzepte wie die grammatisch-logische Satzdefinition oder die Unterscheidung von Haupt- und Nebensatz rekurriert. (Rinas 2017: 62)

Ich kann die von Rinas an Hand der Untersuchung sämtlicher früheren metalinguistischen Werke aufgestellte Hypothese an Hand eigener empirischen Untersuchungen auf Grundlage etlicher Textsorten aus dem 16. und vor allem 17. Jh. durchaus bestätigen. Es hat sich, offensichtlich von der Kanzleisprache im 15. Jh. ausgehend, eine Schreibgepflogenheit etabliert, die sich nach und nach auf alle Textsorten ausdehnt, auch auf Romane und Zeitungen (vgl. Lefevre 2017

¹ Eine vollständige Aufarbeitung des Begriffs Periode ist in Rinas (2017: 49ff) zu finden.

und 2013). Man könnte die wesentlichen Kennzeichen der Periode als syntaktische Grundstruktur wie folgt beschreiben: es handelt sich um syntaktische Gefüge, die oft binär gestaltet sind, mit zwei möglichst gleichgewichtigen, symmetrischen Gliedern oder Kola, (Protasis [P] und Apodosis [A]). Manchmal findet sich ein drittes Kolon, das als Klausel [C] fungiert. Diese Kola sind typischerweise durch Konnektoren zu Beginn jedes Kolons gekennzeichnet, wobei aber keines der beiden Kola im modernen Sinne als Haupt- bzw. Nebensatz hierarchisiert werden darf, beide Kola sind syntaktisch gleichrangig, sonst kann man diese Gefüge nicht analysieren.

Um diese sehr kurze Skizzierung der Periode zu veranschaulichen, soll hier ein Teiltex aus dem untersuchten Traktat angeführt werden:

(1a) [P] Es ist nit ausz lauter furwitz noch frevel geschehen/ [A] das ich eyniger armer mensch mich unterstandenn/ fur ewern hohen wiriden zu reden/ [P] die not und beschwerung/ die alle stend der Christenheit/ zuvor deutsche landt/ druckt/ nit allein mich/ szondern ydermann bewegt hat/ viel mal zuschreyen und hulff begeren/ [A] hat mich auch itzt zwungen zuschreyen/ und ruffen/ ob got yemandt den geyst geben wolt/ seine hand zureychenn der elenden Nation (10).¹

(2a) [P] [p] Es ist oft durch Concilia etwas furgewant/ [a] aber durch etlicher menschen list/ behendiglich vorhyndert und ymmer erger worden/ [A] [P] wilcher tuck und boszheit/ ich itzt/ got helff mir/ durchleuchten gedenck/ [a] auff das sie erkant/ hynfurt nit mehr/ so hynderlich und schedlich sein mochten (10).

Beispiel (2) bietet eine fast perfekte vierkolige Periode, in der die Kola [P], [A] einer Periode jeweils eine untergeordnete Periode [p], [a] enthalten. Die Kola sind ungefähr gleichgewichtig, das Gesamtgefüge besitzt einen zentralen Angelpunkt oder Akme an der Nahtstelle zwischen Protasis [P] und Apodosis [A]. Ein solcher Angelpunkt erfolgt meist ziemlich exakt in der Mitte des Gefüges und ist mit unterschiedlichen sprachlichen Mitteln, die als Gliederungssignale zu Beginn der Kola fungieren, gekennzeichnet, hier in typischer Weise mit dem anaphorischen Pronomen *welch-*. In Beispiel (1a) lassen sich wiederum 4 Kola identifizieren, jedoch nicht mit Unterordnung, sondern mit einer einfachen Reihung bzw. parataktischen Verkettung beider Gefüge. An der Akme zwischen Protasis und Apodosis fungieren jeweils eine Konjunktion („das“) und eine Verberststellung („hat“) als Gliederungssignale.

Diese Beispiele zeigen die Periode als relevante Grundstruktur in mehreren Hinsichten:

¹ Die Seitennummerierung erfolgt nach der Nummerierung des Einzeldrucks von 1520 in der Originalausgabe (Luther 1520). So kann man sich bei jeder Version in jeder Ausgabe, insbesondere in den Sammelausgaben an dieser Pagination des ca. 50 Seiten langen Traktats orientieren.

- Syntaktisch: Sie stellt ein erwartbares binäres Muster dar, bei dem man auf Gliederungssignale¹ gefasst ist und auf die Akme, den zentralen Angelpunkt achten muss.
- Rhythmisch: durch die regelmäßige Abfolge der Kola entsteht ein binärer Rhythmus, bei dem man auf das Auf und Ab der Protasen und Apodosen achten muss: die Protasis baut eine Spannung in steigendem Rhythmus auf, in der Apodosis entlädt sich die Spannung bei absteigendem Rhythmus.
- Semantisch: Protasis und Apodosis bilden zwei semantische Einheiten im Sinne von logischen Propositionen, die zueinander kontrastieren. Die Apodosis kann eine Opposition zur Protasis darstellen („/ aber... „in (2a)), oder auch eine Folge, Konsequenz oder Schlussfolgerung („/ auf das...“ in (2a)).
- rhetorisch-argumentativ: typischerweise besteht der binäre Aufbau aus einer logischen Prämisse in der Protasis, hier jeweils die Schilderung der bekannten Missstände („die not und beschwerung... viel mal zuschreyen und hulff begeren“ in (1a) und „Es ist oft durch... ymmer erger worden“² in (2a)), auf die in der Apodosis die Schlussfolgerung folgt, nämlich das Vorhaben Luthers um die Missstände zu beseitigen. Auf die spannungsschaffende Schilderung der aktuellen Tatsachen folgt die spannungslösende Wirkung Luthers.

3. Die Textrevision und ihre Konsequenzen

Die Revision durch Kurt Aland lässt für die vierkolige Periode in (2b) die vierteilige Gesamtstruktur zwar größtenteils erhalten, dennoch ist an einer Stelle zu erkennen, dass den heutigen Bearbeitern das Prinzip der binären Periode nicht mehr bekannt ist, und daher nicht konsequent bewahrt wurde. An der Akme, zu Beginn der übergeordneten Apodosis wurde ein verwirrendes Gliederungssignal gewählt: „wilcher tuck und boszheit“ wird zu „deren Tücke und Bosheit“, das anaphorische Pronomen, das die gesamte Protasis summiert, wird zu einem einfachen Relativpronomen, dessen Antezedens unklar ist, der Übergang von der Prämisse zur Folgerung verschwindet dadurch, und die Periode fällt in sich zusammen, wie wenn man bei einem romanischen Rundbogen den Schlussstein entfernt.

¹ In diesem Traktat, und im Unterschied zu den Perioden in den Kanzleisprachen und allgemein im 17. Jh. ist die Markierung zu Beginn beider Kola durch korrelierte Konjunktionen nach dem Muster „demnach... als...“ oder „wenn... so...“ selten, so dass die Abgrenzung der Kola und Perioden manchmal beeinträchtigt ist. Jedenfalls wäre die definite Markierung der Nominalgruppe als ein solches Signal zu verstehen, anstelle der kanzleisprachlichen Konjunktion „demnach“.

² Die finite Markierung der Nominalgruppe zu Beginn einer Protasis wie „die Not“ oder die Markierung durch die Verbkategorien ‚Vergangenheit‘ und ‚Abgeschlossenheit‘ sind Bestandteil der Prämisse.

In der Periode (1b) hat die Modernisierung an gleicher Stelle den logischen binären Aufbau verwischt: Zur Schilderung bekannter Missstände gehört auch der Satzteil „nit allein mich/ szondern ydermann bewegt hat/ viel mal zuschreyen und hulff begeren“. Es handelt sich um vergangene und abgeschlossene Hilferufe, die nicht erhört wurden. Zur Prämisse in dieser Periode gehören sowohl die drückende Lage als auch die vergeblichen früheren Rufe, die nun – in der Apodosis – zu diesem neuen Aufruf, d. i. zu diesem Traktat führen. Im modernisierten Text gehört das Satzglied „hat nicht allein mich, sondern jedermann bewegt, vielmals zu schreien und Hilfe zu begehren“ bereits zur Konsequenz, beide Hilfsverben („hat“) werden zur Basis gleichrangiger Verbalgruppen, wo sie doch kontrastierend zueinanderstehen sollten. Im modernisierten Text geht somit auch hier die eindeutige binäre Aufstellung der Textteile, Prämisse einerseits, Folgerung andererseits verloren, und die gesamte Argumentation wird schwammig.

(1b) Es ist nicht aus lauter Fürwitz noch Frevel geschehen, daß ich einzelner, armer Mensch mich unterstanden habe, vor Euren hohen Würden zu reden. Die Not und Beschwerung, die alle Stände der Christenheit, zuvor die deutschen Lande, drückt, hat nicht allein mich, sondern jedermann bewegt, vielmals zu schreien und Hilfe zu begehren, hat mich auch jetzt gezwungen, zu schreien und rufen, ob Gott jemand den Geist geben wollte, seine Hand der elenden deutschen Nation zu reichen.

(2b) Es ist oft durch Konzile etwas aufgewandt, aber durch etlicher Menschen List behendiglich verhindert und immer ärger geworden, deren Tücke und Bosheit ich jetzt - Gott helfe mir - zu durchleuchten gedenke, auf daß sie, erkannt, hinfort nicht mehr so hinderlich und schädlich sein möchten.

Schon bei diesen Beispielen erkennt man, dass die Bearbeiter nicht auf die periodische Strukturierung achten, obwohl es möglich gewesen wäre, den Aufbau in die moderne Sprache hinüberzuretten. Man kann daraus schließen, dass die Änderung in Unkenntnis des Prinzips der Periode erfolgte. Somit sind in den oben zitierten Aspekten störende Beeinträchtigungen zu erwarten: in der Syntax, im Rhythmus, in der Semantik und in der Argumentation.

3.1 Symmetrie und Asymmetrie.

Eine wichtige Bedeutung kommt der Symmetrie im Aufbau der Periode zu. Zunächst, was das Gleichgewicht beider Kola betrifft, die möglichst gleich lang sein müssen: Es sollte einer zweigliedrigen Protasis möglichst eine zweigliedrige Apodosis gegenüberstehen, wie in (2a). Schließlich, was den Inhalt der Kola betrifft, können einige Elemente wiederholt und symmetrisch auf die Kola verteilt werden, auch Perioden übergreifend, wie in (3a), wo der Parenthese „sorg ich“ in der Protasis in der Periode [1] die Parenthese „ich besorg“ in der Apodosis der Periode [3] entgegensteht, so dass eine Art Chiasmus entsteht.

Mit diesem Symmetrieprinzip erhalten absichtliche Asymmetrien eine Bedeutung, sie entsprechen einer deutlichen, vom Autor gewünschten Hervorhebung. In (3a) begegnen in den Perioden [1] und [2] jeweils lapidare Apodosen, die den inhaltlichen Kontrast zwischen Protasis und Apodosis bekräftigen. Bei den Textrevisionen schien man an solche Asymmetrien Anstoß zu nehmen, und es wird hin und wieder versucht, Satzglieder zu verschieben, wie in (3b), wo die ursprüngliche Apodosis der Periode [1] zu einem untergeordneten Relativsatz der Protasis wird. Dadurch wird die hervorgehobene Proposition zu einem unscheinbaren untergeordneten Satzglied. Die unabhängige Äußerung in der Apodosis wird zu einem Konstituenten der Protasis, der nicht mehr zur Disposition für etwaige Diskussion steht. Es wird somit der gesamte semantische und argumentative Gehalt der Periode verschoben.

Denn Dreh- und Angelpunkt der Periode bleibt, ob sie nun symmetrisch oder asymmetrisch gestaltet ist, die Akme mit entsprechenden Gliederungssignalen. Wenn zu Beginn der Apodosis ein anaphorisches Pronomen begegnet, so darf dieses nicht als unterordnende Konjunktion betrachtet werden, sondern als Signal dafür, dass eine neue Proposition folgt, als Folgerung der in der Protasis enthaltenen Prämisse. Wie in (2a) ist in (3a) das Pronomen „vor welchen“ mit dieser besonderen Funktion an der Akme zu verstehen, und kann nicht ohne Verschiebung zu einem Relativpronomen degradiert werden. Bei den Konjunktionen ist dies ähnlich: „dan das“ muss als Signal für die Akme gedeutet werden, so dass das modernisierte „als dass“ eine semantische Verschiebung mit sich führt, die eher verwirrend ist:

(3a) [1] [P] [p] Und aus dem grund sorg ich sey es vortzeiten kummen / das die theuren fursten/ keyszer Fridrich der erst/ unnd der ander/ und vil mehr deutscher keyszer/ [a] szo iemerlich sein von den Bepsten mit fussen treten und vordruckt/ [A] fur wilchen sich doch die welt furchtet/ [2] [P] [p] Sie haben sich villeicht vorlassen auff yhre macht/ [a] mehr dan auff got/ [A] drumb haben sie müssen fallen. [3] [P] Und was hat zu unsern zeiten/ den blutseuffer Julium secundum szo hoch erhaben/ [A] dan das ich besorg/ Franckreich/ deutschen und Venedige haben auff sich selb bawet. (10-11)

(3b) Und aus dem Grund, besorge ich, sei es vor Zeiten gekommen, daß die teuren Fürsten, Kaiser Friedrich der Erste und der Zweite und viel mehr deutsche Kaiser, vor welchen sich doch die Welt fürchtete, so jämmerlich von den Päpsten mit Füßen getreten und gedrückt worden sind. Sie haben sich vielleicht auf ihre Macht verlassen, mehr als auf Gott, darum haben sie fallen müssen. Und was hat zu unsern Zeiten den Blutsäufer Julius den Zweiten so hoch erhoben, als daß ich besorge, Frankreich, die Deutschen und Venedig haben auf sich selbst gebaut.

Nicht nur die Länge der Kola kann asymmetrisch sein, auch die Anzahl der untergeordneten Glieder kann in Protasis und Apodosis unterschiedlich sein. Bereits in (3a) erkennt man in den Perioden [1] und [2] eine binäre Struktur innerhalb der Protasis, während die Apodosis einfach gestaltet ist. Deutlicher wird

dies noch in (4a) und (5a). Koordinierte Korrelationen des Typs „Yhe grosser die gewalt/ yhe grosser ungluck“ bilden fast nie selbstständige Perioden, sie verteilen sich oft quer zur binären Struktur der Gesamtperiode, wie auch im 17. Jh. häufig festzustellen ist. Hier darf nicht übersehen werden, dass die koordinierte Korrelation insgesamt die Protasis ausmacht, d.h. „Gewalt“ und „Unglück“ zählen beide in gleicher Weise zur Prämisse der Apodosis. Die Modernisierung zu „Je größer die Gewalt, desto größeres Unglück“ führt zu einer semantischen und logischen Verschiebung. Die Protasis enthält eine Schlussfolgerung, wo sie doch nur Prämisse sein sollte: Gewalt und Unglück sind die Folge von nicht demütiger Handlung, die Revision sagt aber: bei nicht demütiger Handlung folgt das Unglück auf die Gewalt.

(4a) [P] Yhe grosser die gewalt/ yhe grosser ungluck/ [A] wo nit in gottis furcht unnd demut gehandelt wirt. (11)

(4b) Je größer die Gewalt, desto größeres Unglück, wo nicht in Gottesfurcht und Demut gehandelt wird.

In (5a) ist die Asymmetrie ähnlich, nur mit zwei parataktisch und asyndetisch aneinandergereihten Satzgliedern in der Protasis, die parallel zueinander die Prämisse ausmachen, obwohl sie nach heutiger Sprachpraxis als eine Sequenz mit Ursache-Folge interpretiert würden, das zweite Satzglied somit irgendwie als Hauptsatz, das erste als Nebensatz gelten würde. Auch die Textmodernisierer haben sie nicht als parallel konstruierte Satzglieder aufgefasst und das Ergebnis der Textrevision in (5b) führt zu einer semantischen Verschiebung. Zunächst hat man die Prämisse in eine Schlussfolgerung umgewandelt (mit Nebensatz-Hauptsatz-Folge, die als Ursache-Folge interpretiert wird). Die Apodosis wirkt somit als eine zusätzliche Ursache für einen Teil der Protasis, wo sie doch die Kondition für die gesamte Periode darstellt. Deshalb fühlte man sich wohl benötigt, den Text mit Klammern glossierungen zu vervollständigen.

(5a) [P] [p] Haben die Bepste unnd Romer biszher mugenn durch teuffels hulff/ die kunig in einander werrenn/ [a] sie mugens auch noch wol thun/ [A] szo wir on gottis hulff/ mit unser macht und kunst faren. (11)

(5b) Haben die Päpste und Römer bisher durch Teufels Hilfe die Könige ineinanderwirren können, so mögen sies auch noch (einmal) tun, so wir ohne Gottes Hilfe mit unserer Macht und Kunst (drein) fahren.

3.2 Stellungsproblem des finiten Verbs

Die bisher zitierten Beispiele, insbesondere (5a), zeigen, dass die Strukturmuster der Periode nicht ohne weiteres modernisiert werden können: Die Syntax hatte sich in der früheren Sprache in ihren Möglichkeiten und Gepflogenheiten dem binären Aufbau der Perioden angepasst. Dies soll jetzt am Beispiel der Stellung des finiten Verbs und am Problem der Hypotaxe veranschaulicht werden.

Der binäre Aufbau der Periode führt dazu, dass an der Nahtstelle zwischen Protasis und Apodosis ein wichtiger Bereich entsteht, die Akme der Periode. Hier wird der Übergang von einem Kolon zum anderen deutlich markiert. Zu den Mitteln dieser Markierung gehört die Verberststellung zu Beginn der Apodosis, die bei Luther häufig begegnet. Dabei vermeidet Luther systematisch, dass zwei finite Verbformen an der Akme aufeinander kollidieren, obwohl bereits im 16. Jh. Satzglieder, wie sie in der Protasis auftreten, oft mit einer Verbendstellung abschlossen. Eine Möglichkeit, die sich anbieten würde, wäre die Ellipse des finiten Hilfsverbs gegen Ende der Protasis. Eine Gepflogenheit, die im späteren 16. Jh. und im 17. Jh. eine große Ausbreitung erfuhr.

In diesem Traktat kann man feststellen, dass das finite Verb innerhalb der Protasis möglichst weit links gesetzt wird. Zwischen finitem Verb und Abschluss der Protasis begegnet z.B. noch ein abschließendes Satzglied, wie etwa eine Infinitivgruppe wie in (1a) („... nit allein mich/ szondern ydermann bewegt hat / viel mal zuschreyen und hulff begeren“), oder zumindest ein Infinitiv wie in (6a) mit Voranstellung des Modalverbs „wolt“.

(6a) [P] Zum andern/ hat man sie mit der heylichen schriff wolt straffen/ [A] setzen sie da kegen/ Es gepur die schriff niemandt auszulegen/ den dem Bapst. (12)

(6b) Zum zweiten: hat man sie mit der heiligen Schrift tadeln wollen, setzen sie dagegen, es gebühre niemand die Schrift auszulegen als dem Papst.

Eine Anpassung an heutige syntaktische Gepflogenheiten bringt fast unweigerlich eine Rechts-versetzung des Modalverbs wie in (6b) mit sich, so dass zwei finite Verbformen an der Akme aufeinander kollidieren. Dies beeinträchtigt die Lesbarkeit der Strukturierung der Periode, schadet somit der Rezeption. In (7a) stehen in Luthers Text zwei parallele Teilsätze mit Verberststellung in der Protasis, die mit Verbendstellung modernisiert wurden, die Kollision finiter Verbformen an der Akme aber durch Hinzufügung des Korrelats „so“, (das sehr typisch ist für binäre Perioden im 17. Jh.) vermieden.

(7a) Die weyl dan nu die weltlich gewalt/ ist gleych mit uns getaufft/ hat den selben glauben unnd Evangelij/ müssen wir sie lassen priester und Bischoff sein/ und yhr ampt zelen/ als ein ampt, das da gehore und nutzlich sey/ der Christenlichenn gemeyne. (14)

(7b) Dieweil denn die weltliche Gewalt nun gleich mit uns getauft ist, denselben Glauben und Evangelium hat, so müssen wir sie Priester und Bischöfe sein lassen und ihr Amt als ein Amt rechnen, das da der christlichen Gemeinde gehöre und nützlich sei.

3.3 Parataxe und Hypotaxe

Die Problematik der Verbstellung ist eng mit jener der Hypotaxe verknüpft, und auch hier weist der Aufbau der Periode Besonderheiten auf, die den modernen Gepflogenheiten nicht entsprechen und somit eine Modernisierung hervorgerufen haben, die zu Verschiebungen führte.

Grundsätzlich muss man die beiden Kola der Periode als syntaktisch gleichrangig betrachten. Für einen heutigen Leser erscheint die Protasis wegen der häufigen Verbspätstellung oft als „Nebensatz“, was aber dem Prinzip der Periode widerspricht. Es müsste allerdings genauer untersucht werden, inwiefern die Verbspätstellung bei den heutigen untergeordneten Sätzen sich nicht als Konsequenz eines periodischen Musters verfestigt hat. Hypotaxe tritt innerhalb der Periode auf, wenn ein Kola aus einer „kleineren“ Periode besteht, wie in den vier- bzw. dreikoligen Beispielen oben, also in der Form [P [p], [a], [A [p], [a]] oder [P [p], [a]), [A]. Mehr als diese zwei Ebenen kommen in den Perioden nicht vor. Die Syntax passt sich diesen vorgegebenen Mustern an und verwischt die syntaktische Tiefe in unserem grammatischen Verständnis. In den beiden Kola entsteht eine gewisse „Abflachung“ in der Markierung der Unterordnung.

Dies lässt sich am Beispiel der Infinitivgruppen gut veranschaulichen. In diesem Traktat begegnen Infinitivgruppen mit finaler Bedeutung ausschließlich ohne einleitende Quasi-Konjunktion *um[b]*, wie im letzten Satzglied des Beispiels (1a): „[p] hat mich auch itzt zungen zuschreyen/ und ruffen/ [a] ob got yemandt den geyst geben wolt/ seine hand zureychenn der elenden Nation.“ Man könnte diese Apodosis in zwei untergeordnete Kola [p], [a] gliedern, die sich mit den beiden Satzgliedern („hat... ob...“ decken. Die Infinitivgruppe würde dann eine Hypotaxe dritten Grades darstellen, die aber formal kaum markiert ist, da sie, den damaligen Gepflogenheiten entsprechend, ohne den Marker *umb* direkt mit einer finiten Nominalgruppe beginnt.

In (7a) und (8a) hat man es z.B. mit einer Protasis zu tun, in der mehrere (nach moderner Auffassung) untergeordnete Teilsätze enthalten sind. Sie sind in Luthers Text alle ohne Verbendstellung realisiert. In (8a) besteht die Protasis aus zwei parallelen mit „und“ koordinierten Konditionalsätzen, die mit der Konjunktion „wen“ eingeleitet werden. Zugleich ist der gesamte Konditionalsatz mit Verberstellung markiert, in dem die enthaltenen untergeordneten Relativsätze ebenfalls ohne Verbendstellung markiert sind, und somit die syntaktische Tiefe anscheinend nicht steigern. Dies kann in der modernen Syntax freilich so nicht bestehen, es muss zwischen Verbendstellung und Verberstellung variiert werden, was in (8b) dann auch zu beobachten ist.

(8a) [P] Und das ichs noch klerer sag/ Wen ein heufflin fromer Christen leyen wurden gefangen unnd in ein wustenei gesetzt/ die nit bey sich hätten einen geweyheten priester von einem Bischoff/ unnd wurden alda der sachen eynisz/ erweleten eynen unter yhn/ er were ehlich odder nit/ und befihlen yhm das ampt zu teuffen/ mesz halten/ absolvieren/ und predigenn/ [A] der wer warhafftig ein priester/ als ob yhn alle Bischoffe unnd Bepste[408] hätten geweyhet (14).¹

¹ Unterstreichung zur Hervorhebung durch ML.

(8b) Und damit ichs noch klarer sage: wenn ein Häuflein frommer Christenlaien gefangen und in eine Wüstenei gesetzt würden, die nicht einen von einem Bischof geweihten Priester bei sich hätten, und würden allda der Sache eins, erwählten einen unter sich, er wäre verheiratet oder nicht, und beföhlen ihm das Amt; zu taufen, Messe zu halten, zu absolvieren und zu predigen, der wäre wahrhaftig ein Priester, als ob ihn alle Bischöfe und Päpste geweiht hätten.

Der revidierte Text entspricht den modernen Gepflogenheiten. Es wurden die beiden koordinierten Konditionalsätze unterschiedlich markiert (erst mit der Konjunktion „wenn“ und Verbendstellung, dann mit Verberststellung). Es stellt sich nun die Frage der Verständlichkeit solcher Gefüge, wenn sich zwei Prinzipien gegenüberstehen. Einerseits der binäre Aufbau, in dem die beiden Glieder der Periode und die syntaktischen Einheiten innerhalb des jeweiligen Kolons in einem parataktischen Muster aneinandergereiht werden, bis der Wendepunkt, die Akme, signalisiert, dass eine neue Reihung von syntaktischen und semantischen Einheiten beginnt, die insgesamt irgendwie ein Pendant zum ersten Kolon bilden. Innerhalb des jeweiligen Kolons ist es dann kaum von Belang, wie die einzelnen Satzglieder integriert werden, mit oder ohne Abhängigkeitsmarkierung. Die modernen Leser hingegen sind, ihrem grammatischen Habitus entsprechend, bemüht, jedes Satzglied seiner hypotaktischen Tiefe entsprechend zu identifizieren, was bei einer längeren Reihung mit wenig eindeutigen Konjunktionen zu Rezeptionsproblemen führt.

Auch wenn für heutige Leser die Rezeption von periodisch aufgebauten Textteilen gewöhnungsbedürftig ist, muss unterstrichen werden, wie einfach das Grundprinzip ist, und wie schlagkräftig die Reihung binärer Gefüge in der Argumentation ist. Jede Revision im Sinne der Einhaltung moderner Unterordnung, wie in (8b), führt zum Verlust dieser binären Schlagkraft der Periode, auch wenn die verbesserte Unterscheidungsmöglichkeit der syntaktischen Ebenen die „grammatische“ Rezeption verbessert.

3.4 Interpunktion und Abgrenzung

Eine große Schwierigkeit für heutige Leser ist es, die Abgrenzung der Bestandteile einer Periode zu identifizieren, zumal auch die Interpunktion noch eher eine rhythmische als syntaktische Markierung ist. Zunächst muss hervorgehoben werden, dass die Interpunktion bei den Textgrundlagen wenig zuverlässig ist, sie wird immer als erstes revidiert, bereits bei der ersten Drucklegung. In der hier im Bereich der Interpunktion rückrevidierte Fassung des Traktats kommen fast ausschließlich nur Punkte und Virgeln vor. Doch ist der Punkt nicht unbedingt das Zeichen für den Beginn bzw. Abschluss einer Periode, oft lassen sich mehrere, nur mit Virgel getrennte Perioden zwischen zwei Punkten identifizieren. In (1a) und (3a) begegneten bereits mehrere Perioden innerhalb zweier Punkte. Umgekehrt kann sich eine Periode auch über einen Punkt hinweg erstrecken,

wie vermutlich in (9a): in diesem Beispiel fungiert ein alleinstehender Einzelsatz entweder als Apodosis, oder als drittes Kolon (Klausel) der gesamten Periode.

(9a) [P] [p] Daher kumpt/ das in der not/ ein yglicher teuffen und absolvieren kan/ [a] das nit muglich were/ wen wir nit alle priester weren. [A] Solche grosz gnad und gewalt der tauff und des Christlichenn stands/ haben sie uns durchs geystlich recht fast nydergelegt und unbekant gemacht. (14)

(9b) Daher kommts, daß in der Not ein jeglicher taufen und absolvieren kann, was nicht möglich wäre, wenn wir nicht alle Priester wären. Solch große Gnade und Gewalt der Taufe und des christlichen Standes haben sie uns durchs geistliche Recht ganz zerstört und unbekannt gemacht.

Diese Beobachtungen erlauben den Schluss, dass die Interpunktion bei Luther auch nach semantisch-rhetorischen Kriterien erfolgt. Die starke Trennung erfolgt entweder nach einer vollständigen Gedankenführung, die sich über zwei formale Perioden hinweg erstrecken kann. Andererseits kann die Punktsetzung bestimmte Episoden der Gedankenführung, Schlussfolgerung, Fazit, Konsequenz wie in (9a) hervorheben. Die Modernisierung, die wie in (1b) und (3b) die Punktsetzung auf die Trennung von Einheiten verlegt, die heute als „Gesamtsätze“ betrachtet werden, d.h. die Gedankenführung unterbricht, hat zur Folge, dass die satzübergreifende Argumentation gestört wird.

Was die Virgel betrifft, so sind entgegen einer oft verbreiteten Meinung ausreichend Satzzeichen vorhanden für ein gutes Verständnis des Textes. In den zitierten Beispielen würden eigentlich nur die Satzzeichen zur Markierung der Parenthesen „besorg ich“ und „ich besorg“ in (3a) fehlen, was in (3b) teilweise modernisiert wurde. Ansonsten steht in vielen Fällen eine Virgel dort, wo heute ein Komma erforderlich ist. Dennoch stimmt die Funktion der Virgel nicht völlig mit jenem des Kommas überein, da die Virgel der Herausstreichung des periodischen Aufbaus dient und eine rhetorisch-rhythmische Funktion besitzt, die man daran erkennt, dass Virgeln an Stellen zu finden sind, an denen heute kein Komma stehen darf. In (2a) „durch etlicher menschen list/ behendiglich vorhyndert“ und „wilcher tuck und boszheit/ ich itzt/ got helff mir/ durchleuchten gedenck“ sowie „nit mehr/ so hynderlich und schedlich sein mochten,“; in (3a) „Und was hat zu unsern zeiten/ den blutseuffer Julium secundum szo hoch erhaben“; in (7a) „Die weyl dan nu die weltlich gewalt/ ist gleych mit uns getaufft „ und „als ein ampt, das da gehore und nutzlich sey/ der Christenlichenn gemeyne“ und in (9a) „Solche grosz gnad und gewalt der tauff und des Christlichenn stands/ haben sie uns durchs geystlich recht fast nydergelegt“.

Diese Virgeln markieren innerhalb eines Syntagmas eine Pause, so dass eine Einheit hervorgehoben wird, z.B. „Menschen List“, „ich itzt“ oder „den blutseuffer Julium secundum“. Interessant sind dabei jene zusätzlich zur Syntax eingefügten Pausen gegen Ende der Apodosis, die die letzte Einheit der gesam-

ten Periode hervorheben, wie „nit mehr/ so hynderlich und schedlich sein mochten „, „der Christenlichenn gemeyne“, „haben sie uns durchs geystlich recht fast nydergelegt „, und besonders auch „ein Christen odder geystlichen menschen“ in (10a). Man muss somit diese Virgelsetzung in Zusammenhang mit dem Periodischen Aufbau bringen, da die logisch-argumentative Struktur maßgeblich für die nicht-syntaktischen Pausen ist. Diese für die heutige Syntax überzähligen Virgeln wurden in der Textrevision getilgt, so dass es zu jenen Verlusten im Rhythmus kommt, von denen etwa Birgit Holt (1988) berichtet.

(10a) [P] Das aber der Bapst odder Bischoff salbet/ blatten macht/ ordiniert/ weyhet/ anders dan leyen/ kleydet/ mag einen gleysner und olgotzen machen/ [A] macht aber nymmer mehr/ ein Christen odder geystlichen menschen. (13)

(10b) Daß aber der Papst oder Bischof salbet, Platten macht, ordiniert, weiht, sich anders als Laien kleidet, kann einen Gleißner und Ölgötzen machen, macht aber nimmermehr einen Christen oder geistlichen Menschen.

4. Schlussbemerkungen.

Es besteht kein Zweifel, dass sich Luther in seinen Texten an die Prinzipien der periodischen Strukturierung hält. Diese zugleich syntaktische und rhetorische Einheit liegt im gesamten Text vor, sowohl der semantische Gehalt als auch die Argumentation können eigentlich nur mit Hinblick auf dieses binäre Aufbauprinzip richtig verstanden und interpretiert werden. Jeder Versuch einer Textrevision müsste die Kenntnis dieser älteren syntaktischen Grundeinheit voraussetzen, um den Rhythmus, die semantische Organisation und argumentative Schlagkraft beizubehalten und nicht quer zu dem Aufbau der Perioden Veränderungen vorzunehmen. Bereits die als behutsam betrachtete Textrevision durch Kurt Aland weist syntaktische Änderungen auf, die zeigen, dass die Periode nicht mehr bekannt zu sein scheint. Die Modernisierung stört somit den binären Rhythmus, das Auf und Ab der aufeinanderfolgenden Kola, deren Gleichgewicht oder absichtliches Ungleichgewicht mit dem entsprechenden semantischen Effekt. Die Revision führt auch zu Verschiebungen im semantischen Gehalt, es werden Prämissen zu Schlussfolgerungen, es werden die als bekannt dargestellten Fakten und Äußerungen zur aktuellen Aussage Luthers, es werden Gegensätze aufgehoben, argumentative Stränge unterbrochen. In einigen Beispielen ist die Rezeption des revidierten Textes notwendigerweise schief oder gar falsch.

Bei der Rezeption von Luthers Texten steht man somit vor einem Dilemma, denn die modernen syntaktischen Gepflogenheiten lassen eigentlich die Beibehaltung bestimmter Muster nicht zu: Eine Anpassung scheint für Modernisierer unumgänglich. Aber dadurch stiftet man nicht mehr Klarheit, im Gegenteil: die syntaktischen Ebenen mehren sich, die Gliederungssignale der Periode werden verwischt, die sehr einfache binäre Strukturierung weicht komplexeren Gefügen.

Muss man aber die Syntax wirklich modernisieren? Es wäre den Versuch wert, die binären Gefüge beizubehalten, wenn nötig zu verdeutlichen, mit Mitteln, die aus den Gepflogenheiten des 17. Jh., entlehnt sind, wie etwa in (7b), und mit einer Leseanleitung, die den periodischen Aufbau erklärt und veranschaulicht.

Literaturhinweise

Betten, Anne (1993) „Norm und Spielraum im deutschen Satzbau. Eine diachrone Untersuchung“. In: Mattheier, Klaus Jürgen; Nitta, Haruo; Ono, Mitsuyo (Hrsg.): *Methoden zur Erforschung des Frühneuhochdeutschen*. München: Iudicium, 125-147.

Göttert, Karl-Heinz (2016) *Martin Luther. Das große Lesebuch*. Herausgegeben, in modernes Deutsch gebracht, kommentiert und mit einer Einleitung versehen von Karl-Heinz Göttert. Frankfurt a. M.: Fischer.

Lefèvre, Michel (2013) *Textgestaltung, Äußerungsstruktur und Syntax in deutschen Zeitungen des 17. Jahrhunderts. Zwischen barocker Polyphonie und solistischem Journalismus*. Berlin: Weidler 2013.

Lefèvre, Michel (2017) „Rhetorik in Romanen? Binäre Satzstrukturen in Romanen des 17. Und 18. Jahrhunderts“. In: Wich-Reif, Claudia (Hrsg.): *Serialisierungsregeln und ihre Geschichte vom 8. bis zum 19. Jahrhundert*. Berlin: Weidler (= Berliner Sprachwissenschaftliche Studien, 33), 207-230.

Rinas, Karsten (2017) *Theorie der Punkte und Striche. Die Geschichte der deutschen Interpunktionslehre*. Heidelberg: Winter.

Stolt, Birgit (1988) „Periodus, cola und caimata in Luthers Bibeltext“. In: Peter Wiesinger (Hrsg.): *Studien zum Frühneuhochdeutschen. Emil Skala zum 60. Geburtstag*. Göppingen: Kümmerle, 263-268.

Quellentexte

Luther, Martin (1969-1991) *Luther deutsch. Die Werke Martin Luthers in neuer Auswahl für die Gegenwart*. 10 Bände, herausgegeben von Kurt Aland. Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht. *Einleitung (Kurt Aland)*. Bd. 1: 1983 [1969], p. 422 sqq. *An den Christlichen Adel deutscher Nation*. Bd. 2. (1981), 381sqq.

Luther, Martin (1883-2009) *D. Martin Luthers Werke*. 120 Bände. Weimar: Hermann Böhlau. *An den Christlichenn Adel deutscher Nation*. Band 6, 1888, 404-469.

Luther, Martin (1520) *An den Christlichenn Adel deutscher Nation*. [Erstdruck]. Wittenberg: Melchior Lotther.

<https://www.die-bibel.de/ueber-uns/unsere-uebersetzungen/lutherbibel-2017/wasistneu/aenderungen/>

Luther prédicateur et la langue des sermons

Introduction

L'année Luther a été féconde en publications diverses sur Luther, sur son apport dans différents domaines, religieux, philosophique, linguistique, revisitant par exemple son importance pour l'allemand moderne.¹ Les discussions scientifiques s'attachent à l'une des principales œuvres de Luther, sa traduction de la Bible en allemand, langue du « peuple », unificatrice et unifiée. Nous avons nous-même analysé, dans un article (2011) qui était le résultat d'une communication (2006), le mythe Luther, en le situant, au travers du Nouveau Testament, dans l'histoire de l'allemand. Nous souhaitons montrer la position linguistique intermédiaire que Luther a occupée, lui dont l'allemand est marqué par des traits hérités du passé et en même temps caractérisé par des nouveautés, comme l'intégration de la phase dans le système verbal. Des analyses plus poussées de la langue de la Bible ('Bibeldeutsch') ont été menées par des spécialistes allemands tels que Werner Besch (2014).

Bible et Luther sont pour nous tous, aujourd'hui, indissolublement liés. Mais Luther fut aussi prédicateur et professeur, ces deux aspects étant attachés à la charge universitaire même, à Wittemberg, qu'il a occupée à partir de 1512. On connaît moins les sermons de Luther. Et pourtant, d'après Werner Schütz (1972: 90), nous possédons environ 2 000 sermons de Luther, pour 34 ans de prédication. Il est indiqué, par exemple pour le mois d'août 1545, que deux sermons ont été tenus à Merseburg (n°19, n°21), un à Halle (n°20) et un à Leipzig (n°22). Les sermons d'après 1522 se trouvent dans les textes de Georg Rörer, publiés et retravaillés. Ainsi, ils ne viennent pas directement de Luther lui-même. D'après Werner Schütz (1972 : 91), les « postilles » sont à prendre en compte comme sources des sermons de Luther.

Nous avons voulu étudier plus avant la langue et le style des sermons de l'année 1545, édités dans deux volumes de la 'Weimarer Ausgabe' (49 et 51), accessibles en ligne.² Cette analyse ne peut cependant être qu'une approche, qui serait à approfondir dans un autre cadre. Pour mieux apprécier la langue et le style de ces sermons, nous allons d'abord brosser un cadre historique rapide du

¹ Le livre de Werner Besch, *Luther und die deutsche Sprache : 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*, 2014, est le reflet des discussions linguistiques actuelles sur l'apport de Luther, en montrant le nouvel état de la recherche sur Luther et l'allemand.

² <https://archive.org/details/werkekritischege49luthuoft>
<https://archive.org/details/werkekritischege51luthuoft>

genre du sermon, puis voir la conception qu'a Luther du sermon, et les conséquences qui en découlent pour la langue qu'il utilise.

Le genre du sermon

On distingue globalement deux types de sermons : les sermons universitaires et les sermons populaires, tels ceux attribués à Berthold von Regensburg, mort en 1272, principalement rédigés en latin, mais aussi en allemand. Werner Schütz (1972 : 66-67) met l'accent sur le caractère concret, plastique, vivant, de ces sermons, rédigés dans une langue simple. A l'inverse, les sermons de Maître Eckhart, mort en 1327, rangés dans la catégorie des sermons de la mystique allemande, sont caractérisés par un haut degré d'abstraction, une piété profonde. Les sermons sont, au XV^{ème} siècle, de genre multiple. L'activité dans ce domaine est intense, multipliée par l'invention de l'imprimerie. L'habitude d'un sermon quotidien pendant la période de Carême s'installe (Schütz 1972 : 88). La période de la Réforme voit l'apogée du genre du sermon (Schütz 1972 : 89). Comment Luther s'insère-t-il, par ses sermons, dans la tradition qui le précède ?

Le sermon selon Luther

Werner Schütz (1972 : 90) caractérise ainsi les sermons de Luther :

“[...] alle gewaltigen Themen reformatorischer Theologie kommen in ihnen in schlichter, eindringlicher und volkstümlicher Weise zur Sprache.”

Luther, dans ses sermons, explique l'Écriture, la parole de Dieu, à ses auditeurs. Il définit lui-même, dans ses *Tischreden*, ce qu'est un prédicateur (cité d'après Klaus Ullrich 2017 : 19) :

“Ein Prediger ist wie ein Zimmermann / sein Instrument und Werckzeug ist Gottes Wort / weil die Zuhörer / mit denen er zuthun und zu arbeiten hat / unterschiedlich und mancherley sind / Darumb soll er nicht stets ein Lied singen / und im lehren einerley fürtragen (= fortwährend in derselben Tonart lehren) / sondern nach dem die Zuhörer mancherley sind (= entsprechend den Unterschieden unter den Zuhörern) bißweilen dräwen / schrecke / straffen / schelten / trösten / sühnen.”

Le sermon a pour buts d'enseigner et d'exhorter (*docere, exhortari*). La recherche de ces dernières années¹ reconnaît l'importance que Luther accordait à la rhétorique. Ulrich Nembach (2010) a particulièrement souligné cette dimension chez Luther. Birgit Stolt (2000) montre aussi que Luther connaît bien la rhétorique antique. La rhétorique obéit aux trois grands principes énoncés en latin : *movere, docere, delectare*. Luther suit ces grands principes, et l'impression de spontanéité qui se dégage de son texte est due à un travail rhétorique important. Il s'agit de parler une langue qui fait appel aux sentiments. Cependant, la dimension rhétorique des sermons de Luther a été peu étudiée,

¹ Cf. l'article de Britt-Marie Schuster dans ce même recueil d'études.

dans son caractère linguistique même, et pas seulement par comparaison avec les grands principes de la tradition rhétorique. Si l'on compare le nombre d'études sur les sermons de Luther avec le nombre de volumes de l'édition de Weimar consacrés aux sermons, le ratio est faible. Ainsi, J. Ho Kwon peut-il écrire (2008 : 25) : "Es ist an der Zeit, dass dem Prediger Luther und seinen Predigten größere Aufmerksamkeit zuteil wird." Cette situation n'a guère changé depuis.

Nous allons nous appuyer sur les caractéristiques énoncées par Klaus Ullrich dans son discours (2017 : 16-17),¹ que nous citons,² concernant la langue utilisée par Luther dans sa traduction de la Bible :

- a) das **Reimen** (als Binnenreim) wie in dem **Wortpaar**: 'Rat und Tat';
- b) **die Alliteration**: 'Stecken und Stab';
- c) Häufig ließ er das Verb im Satz nicht hinten stehen, sondern **zog es nach vorn**, um eine feierliche Wirkung zu erzielen ('Da machte sich auch auf Josef aus Galiläa... – ein Beispiel für ein trennbares Verb, dessen Präposition als Vorsilbe / aufmachen' normalerweise in der flektierten Form im Satz ans Satzende rückt).
- d) Zu den **Wörtern**, die uns noch heute **geläufig** über die Lippen kommen, weil Luther sie aus **Regionalsprachen** wie dem Niederdeutschen übernommen hat und zum Allgemeingut machte, gehört eben die ‚Lippe‘ selbst, aber auch ‚Almosen‘, ‚Hügel‘ und ‚Kahn‘.
- e) Zu seinen **Eigenprägungen** zählen die Substantive ‚Lückenbüßer‘, ‚Feuereifer‘, ‚Herzenslust‘, die Adjektive ‚friedfertig‘, ‚kleingläubig‘, ‚gottselig‘ und die Verben ‚überschatten‘, ‚beben‘, ‚erregen‘. Allesamt sind sie eingängig, weil sie ein Bild vor dem inneren Auge entstehen lassen.
- f) Der **Anteil an Fremdwörtern** ist ungewöhnlich gering, und dies dient dem Ziel, von der gesamten Bevölkerung verstanden zu werden. Wohlverstanden: Es geht hier nicht um Purismus oder gar Nationalstolz. Freilich gibt es vor allem **religiöse Fremdwörter** wie 'Evangelium' oder 'Testament'.
- g) Luther führt eine geregeltere Form der **Großschreibung** ein, um die Lesbarkeit des Textes zu erleichtern, indem auf diese Weise **Satzanfänge** markiert werden, aber auch **semantisch wichtige Begriffe** (also durchaus auch Verben und Adjektive). Zudem geht es bei der **Nennung von Namen und Titeln oder theologischen Begriffen** ('HERR Gott Vater'; 'Herr Christus', 'herr weltlich') um ein Zeichen der Ehrerbietung."

Un point important dans cette citation concerne le vocabulaire, parfois emprunté à divers dialectes ou forgé par Luther et comprenant des mots utilisés par le peuple et non des mots étrangers, sauf pour quelques termes religieux. L'emploi des majuscules marque un début de phrase ou de proposition, mais surtout un nom ou un concept sur lequel le locuteur veut attirer l'attention de son auditoire. Les jeux sur les sonorités contribuent au choix des mots, surtout des substantifs coordonnés entre eux. La syntaxe est souple et obéit à l'intention du locuteur

¹Document : vortrag-luther-und-die-deutsche-sprache2528.pdf, cf. <http://www.ev-akademie-arnsberg.de/downloads/vortrag-luther-und-die-deutsche-sprache2528.pdf>.

² La mise en gras est de notre fait.

d’obtenir une grande fluidité dans le rythme et de souligner la vivacité des mouvements opérés par les personnages.

Parmi ces caractéristiques concernant la langue que Luther utilise dans la Bible, lesquelles retrouvons-nous dans les sermons de 1545 ?

La langue des sermons

Luther écrit en allemand et en latin. Dans le manuscrit, chaque langue possède une écriture particulière : l’écriture cursive gothique pour l’allemand, l’écriture cursive dite « humaniste » pour le latin. Le mélange des deux est possible, selon Ulrich Bubenheimer (2017 : 22):

“Wir stoßen hier auf das Phänomen der Mischschrift, die Luther wie viele seiner Zeitgenossen ausgebildet hat : Gotischer Grundcharakter der deutschen Schrift, jedoch durchsetzt von Elementen der Humanistenkursive. Dies ist eine Folge der Zweischriftigkeit, die sich mit der Verbreitung der lateinischen Humanistenkursive im deutschen Sprachbereich herausgebildet hat”.

Le premier sermon de l’année 1545, du 1^{er} janvier, offre un exemple de ce mélange de latin et d’allemand, bien qu’il faille souligner le fait que nous utilisons l’édition de Weimar et que ces sermons n’y sont pas écrits à la main dans un manuscrit, mais imprimés.¹

Le sermon n° 11 (3 mai) est, du début jusqu’à la fin, en latin mêlé d’allemand. Rares sont les sermons uniquement en allemand. Si l’on regarde de près les 33 sermons de l’année 1545, répartis dans les volumes 49 et 51 de la ‘Weimarer Ausgabe’, on peut dresser le tableau suivant de leurs caractéristiques linguistiques, selon le nombre de parties distinguées dans chaque page, avec un paragraphe par partie, selon la ou les langue(s) utilisée(s), et avec l’indication de la longueur du sermon (L= latin ; A= allemand). En italiques sont indiqués les sermons qui ne sont écrits qu’en allemand. Cela représente 4 sermons sur 33, soit environ 12% des sermons. Tous les autres sermons sont en latin et allemand, avec des rapports divers entre les deux langues selon la construction du sermon en une partie, deux, voire en trois parties pour une même page. Si l’on prend l’exemple du premier sermon, la page est divisée en deux. La partie supérieure est en latin mêlé d’allemand, la partie inférieure, en allemand. Cette caractéristique concerne 24 sermons sur 33, soit 72% des sermons.

Tableau : Les caractéristiques linguistiques des sermons de 1545

Sermon 1545	Un ensemble	Deux parties	Trois parties
1er janvier		L/A+A 8,5 p.	

¹ P.652, document en ligne : 49_predigten_1540-45.pdf

La langue du prédicateur

4 janvier		L/A+A 7 p.	
6 janvier		L/A+A 7,5 p.	
11 janvier		L/A+A 6,5 p.	
18 janvier		L/A+A/L 5,5 p.	
25 janvier		L/A+A 7 p.+4 l	
7 avril		L/A+A 6 p.3/4	
12 avril		L/A+A 7 p.	
19 avril		L/A+A 7,5 p.	
26 avril		L/A+A 7 p.+6 l	
3 mai	L/A 3,5 p.		
10 mai			L/A+A+A 19 p.
24 mai		L/A+A 8 p.	
25 mai		L/A+A 7 p.	
31 mai			L/A+A+A 19 p.
7 juin		L/A+A 7,5 p.	
14 juin		L/A+A 6 p.	
19 juillet	L/A 3,5 p.		
4 août	A 8 p.		
5 août	A 9 p.+3/4		
6 août	A 11 p.		
12 août		A 19 p.	
30 août		L/A+A 8 p.	
6 septembre		L/A+A 7,5 p.	
20 septembre	L/A 3 p.		
18 octobre		L/A+A 7 p.	
25 octobre		L/A+A 8 p.+3/4	
1er novembre		L/A + A 5 p.3/4	
8 novembre		L/A + A 5 p.3/4	
15 novembre	L/A 2 p.1/2		
29 novembre		L/A+A 5 p.1/4	
13 décembre		L/A+A 4 p.	
20 décembre		L/A+A 6,5 p.	

On constate que la langue utilisée dans les sermons varie: l'allemand est rarement la seule langue dans laquelle est écrit le sermon. Cela concerne trois sermons sur trente-trois. Dans tous les autres sermons coexistent le latin et l'allemand, dans des proportions et selon des modalités variables. Une telle variété n'empêche cependant pas l'allemand d'être la langue prédominante. Ce fait correspond à la volonté de Luther de se faire comprendre tout particulièrement du peuple. Selon Werner Schütz (1972 : 95), la langue des sermons de Luther est populaire et puissante, comporte des sentences. L'expression est colorée, vivante, concrète, parfois saisissante et grossière, exagérée, ou bien délicate et tendre. Les expériences personnelles y trouvent aussi leur place (Pr.2: 662):

“Denn Er lest ihn nur der Marien bleybenn, so gleubt Papst, so hab Ich schier 30 Jare gegleubt.” [Car il le laisse seulement être issu de Marie, c'est ce que croit le Pape, c'est que j'ai cru simplement 30 ans].

Luther, par la corrélation 'so...so', se met sur le même plan que le pape, ils partagent tous deux la même expérience de croyant. Un autre exemple est (Pr.12: 731) : “Ich bin fuenffzehen jar ein Muench gewesen” [J'ai été moine 15 ans]. Luther parle de son expérience personnelle, de sa vie : pendant toutes ces années, il n'a pas entendu un bon sermon. Il oppose ces années au moment présent, où il peut bénéficier de la parole de Dieu. Derrière la légèreté de ces propos, on peut y lire une certaine critique, une opposition entre une Eglise traditionnelle, qui ne répand pas la juste parole de Dieu, et celle qu'il prône, lui, Luther, par le biais de ses sermons.

On trouve des personnifications, par exemple de la loi de Dieu (Pr.1: 653-654):

“Do ligt das gesetz uber sie und zumartert sie, Da ist zeit, das man sage, Das gesetz sol auffhoren, und die verheiszung predige, denn ihnen gehorts, wie Christus sagt (...)”. [Alors la Loi se place au-dessus d'eux et les martyrise, Alors il est temps que l'on dise, la Loi doit arrêter, et prêcher la Promesse, car il leur appartient, comme dit le Christ: (...)].

La Loi se comporte comme un tyran. Le recours à la personnification a un but critique. Luther oppose les actes effectifs de la Loi aux actes qu'elle devrait accomplir.

Le Diable est souvent évoqué (Pr.2 : 664):

“Er hat in dem leben gebocht dem Teuffel, tod, sund, schlecht inn dem leben ein fliplin Teuffel, sund, hell. Meinstu, das das nit hab begert keyser Carolus, der also trotzen kontte? Meinstu nicht, das der Turck mocht haben wollen, Denn es ist ja ein trefflicher, schoner schatz, ein trotz haben wider Teuffel, hell, das Er sag: hell, Teuffel, du thust mir nicht.” [Il s'est adonné dans sa vie au diable, à la mort, au péché, simplement dans la vie un méchant diable, le péché, l'enfer. Crois-tu que cela, l'empereur Charles ne l'ait pas désiré, lui qui pouvait faire face ainsi ? Ne crois-tu pas que le Turc a pu vouloir l'avoir, Car c'est là un

trésor remarquable et beau, un défi lancé au Diable, à l'Enfer, qu'il énonce ainsi : au Diable, le Diable, tu ne me fais rien].

La structure des phrases met sur un plan parallèle l'empereur Charles et le Turc, face au Diable. Le style direct renforce le caractère vivant de la situation dépeinte, ainsi que l'ironie de la situation. L'ironie est présente également dans les dénominations (Pr.7: 695):

“ (...) wenn er sagt : Die Priester zu Jerusalem, die groszen herrn sind grob Esel, verstehn nichts von gotts wortt ” [quand il dit : les prêtres de Jérusalem, les grands seigneurs sont des ânes bâtés, ils ne comprennent rien à la parole de Dieu].

Il est fréquent que le terme de 'Esel' soit appliqué à des personnes issues des couches supérieures de la société.

Le style est vivant, les phrases brèves, les virgules fréquentes, accentuant le rythme haché de la succession d'éléments énumérés. Les questions sont rhétoriques, souvent construites sur le même modèle, et les réponses, courtes, se succèdent. Les répétitions, nombreuses, aident à faire comprendre la parole de Dieu à un auditoire pas toujours versé en la matière. Si l'on considère le sermon n°12 (10 mai), on peut relever, dans les trois premières pages du sermon, 13 occurrences du terme 'Aufferstehung' et 17 occurrences du verbe correspondant. Voici un exemple parmi d'autres d'exagération (Pr.2 : 664) :

“Der Son ist viel hoher, und wenn schon der welt 1 000000 mocht sein.” [Le Fils est bien plus haut, et même s'ils étaient 1 000 000 au monde].

L'opposition entre « un » et « un million » souligne, comme la majuscule sur *Son*, le caractère exceptionnel du Fils donné par Dieu, unique en son genre.

Allitérations, rimes internes dans les doublets caractérisent la langue utilisée dans les sermons : 'waszer und wort' (Pr.5 : 686), 'predigen wol Mosen unnd die propheten, aber verstehens nicht' (Pr.7 : 695). La déclinaison peu marquée favorise la création de doublets reliés par 'unnd', avec un déterminant en facteur commun, antéposé au premier nom du doublet (Pr.8: 705) :

“Drumb sind wir selige leutt, die wir Christum erkennen unnd seine kinder unnd Erben sein und die welt, den Teuffel und Sund uberwinden.” [C'est pourquoi nous sommes des bienheureux, nous qui reconnaissons le Christ et sommes ses enfants et descendants, et surmontons le monde, le Diable et le péché].

Les mots reliés par 'unnd' peuvent se compléter dans leur énumération, ou être des antonymes (Pr.9 : 711) : “also durch sein todt unnd leben”.

La place des éléments obéit à l'intention rhétorique de Luther. Le positionnement des particules séparables est remarquable, la très grande souplesse de la syntaxe allemande permet à Luther d'obtenir un effet de mouvement consécutif à la parole (Pr.3 : 672), accentuant le côté vivant : “heb

auff deine augen”. Le fait de mettre côte à côte ‘werden’ et ‘opfern’ dans l’exemple suivant insiste sur ‘opfern’ (Pr.3 : 674) : “Sie werden opfern das lob i.e. öffentlich predigen das liecht und loben”.

On trouve peu de mots étrangers, mais on constate l’importance des mots ‘Evangelium’ et ‘Testament’ dans l’ensemble des sermons. Les majuscules sont employées pour les débuts de phrase, afin de se repérer dans la syntaxe, comme dans l’exemple ci-dessous du sermon n° 15 (p.769), après une virgule. Elles se mettent aussi aux noms propres ou aux noms à mettre en valeur (‘Teuffel’, ‘Ich’, ‘Ordnung’, ‘Dreyfaltigkeit’), voire à des adjectifs (‘Christlich’). Chez Luther, on est loin de l’emploi actuel normé de la majuscule.

Les formes de certains mots sont spécifiques au dialecte de Luther ou à son époque, comme ‘verleust’ (Pr.2: 667), ‘foddert’ (Pr. 12: 727). Certains verbes, comme ‘bringen’, ‘kommen’, ou ‘geben’, perfectifs en soi, n’ont pas encore une forme de participe 2 avec le préfixe ‘ge-’, ce qui n’est pas sujet d’étonnement. Ceci indique que le préfixe ‘ge-’ possède encore chez Luther une valeur perfectivante, inutile pour des verbes déjà perfectifs en soi, et que ce phénomène de grammaticalisation, d’emploi systématique du préfixe ‘ge-’ pour former un participe 2, n’est pas complètement achevé. Aujourd’hui, le processus est quasiment achevé, mais n’ira peut-être pas plus loin. Nous avons un doublet ‘worden-geworden’, avec un emploi spécifique de ‘worden’ par rapport à ‘geworden’. Cette spécialisation de l’emploi de ‘worden’ pour la voix passive semble en bloquer la disparition.

Est également intéressante la peinture des mœurs, où, sur le plan linguistique aussi, empereur et valet sont mis sur le même pied (Pr.6: 690):

“Also im Sacrament nimbt eine geringste dienstmagdt eben so wol den leyb Christi als Ich, horet ein keiser das wort, so horets ein knecht eben so wol, (...)” [Ainsi, dans le sacrement, la plus simple servante prend le corps du Christ tout autant que moi, si un empereur entend la parole de Dieu, alors un valet l’entend tout aussi bien (...)].

La suite corrélatrice ‘also...eben so wol..als’, puis la structure : groupe conjonctionnel de condition ‘horet ein keiser das wort’ + ‘so’+verbe....+‘eben so wol’, renforcent le parallélisme syntaxique et sémantique de la construction, entre une servante et le locuteur, entre l’empereur et le valet.

Le style est concret et vivant, par exemple dans la façon qu’a Luther de rendre ce qui se passe sur un champ de bataille (Pr.12: 735):

“Und das Kriegsvolck schreiet zu: Frisch an sie, Frisch an sie, frisch an sie, Schlag tod, Schlag tod, Schlag tod,” [Et le peuple guerrier crie : Sus ! Sus ! Sus ! A mort ! A mort ! A mort !].

La triple répétition des deux phrases criées, simples, illustre le comportement du peuple, image que nous avons ainsi devant les yeux, tel un spectacle auquel nous assisterions.

Luther s’amuse, par exemple dans certains passages centrés autour des instruments et du bruit (Pr. 12: 736), comme ‘donnerschlag’, ‘trumel’, ‘posaune’, ‘tarantara’, écrits avec ou sans majuscules, évoqués à foison dans cette page et les suivantes. Répétitions et accumulations créent un rythme soutenu, accentué encore par les formules doubles, ou les monosyllabes qui se suivent (Pr.14: 759) : “Menschen ohn unterscheid, alt, Jung, man, weib, knecht, magd, Son oder tochter (...)”. L’accumulation concerne aussi des verbes, porteurs de procès (Pr. 15: 769) : “Da lebet der Tod, herrschet, Regieret, Sieget und Singet : Gewonnen, Gewonnen”. Les épithètes peuvent également se succéder, divertissant les auditeurs (Pr. 15: 769) :

“Ich, Tod, bin koenig und Siegman uber alle Welt, Ich hab Macht und Recht uber alles, was auff Erden lebet, Ich schlage tod und wuerge alle menschen, Jung, Alt, Reich, Arm, Hoch, Nidrig, Edel, Unedel. ” [Moi, la Mort, je suis reine et vainc le monde entier, j’ai pouvoir et puissance sur tout ce qui vit sur terre, je tue et étrangle tous les hommes, jeunes, vieux, riches, pauvres, de haute position sociale, de basse position sociale, nobles, non nobles].

L’emploi des majuscules est, de façon évidente ici, lié à l’intention de souligner les mots et concepts importants, en rapport avec l’accumulation de termes dans l’énumération, et n’a aucune justification grammaticale.

Le terme ‘Siegman’, dans cette dernière citation, est remarquable. Il est attesté dans le dictionnaire des frères Grimm (Bd 16), comme ancien, avec une forme en mha *sigeman*, et très fréquent chez Luther. Il n’est plus attesté aujourd’hui.

Luther laisse percer, dans certains passages, sa critique de l’Eglise (Pr.14: 756) :

“Dis sind Cardinel unnd Pepste gewesen, Die leben itzt auch also, gleuben nichts, wenn Ich ein hirten sehe auftreybenn, acht ich, Er sey ein grosze person, sey der so viel Cardinel, Munch, Pepst und pfaffen aus und eintreybt, Drumb last uns nit wundern, ob wir auch in ein solcher zeit leben, Do die Obersten sind eittel Rangen, sew und Esel, nachkomen hanna, Caiphae (...)” [Ils ont été cardinaux et papes, et ils vivent maintenant aussi de cette façon, ne croient en rien, quand je vois un berger chasser, je pense qu’il est une personne de rang élevé, celui qui chasse et fait entrer tant de cardinaux, de moines, de papes et de curés, C’est pourquoi ne nous étonnons pas si nous vivons aussi à une époque où les personnes de rang le plus élevé sont des gens présomptueux, truies et ânes, descendants d’Hannah, de Caïphe (...)].

Les termes utilisés ‘eittel Rangen, sew und Esel’ pour caractériser les personnes de haut rang, sont connotés négativement, voire injurieux.

Luther laisse parfois parler le Christ, comme dans les Evangiles (Pr.15: 764):

“Also redet auch unser lieber hDRR Christus Johan 3. ‘Niemand keret gen himel, den der vom himel ernider komen ist, Nemlich des Menschen Son, der im himel ist.’ [Ainsi parle aussi Notre Seigneur Jésus Christ dans Jean 3. ‘Personne ne va au Ciel que celui qui est descendu du Ciel, à savoir le Fils de l’homme, qui est au Ciel].

Il procède souvent par affirmation, puis par justification, au moyen de ‘denn’ (Pr.7: 701) :

“Rein ab sol sein alles gesetz, bescherung durch diesen Man, Denn das gesetz hat euch nicht konnen helffen auch nach Mosi verstand, (...)” [Pure doit être toute loi, don accordé par cet homme, Car la Loi n’a pas pu vous aider aussi selon l’idée qu’en avait Moïse].

Pour expliquer ce qu’il vient d’affirmer, il est normal pour l’époque que Luther se serve de ‘denn’, ancienne forme porteuse d’une relation ablative (= de cela), tout comme ‘dann’, qui a la même origine, mais dont l’emploi à son époque est distinct. La conjonction de subordination ‘weyl’ a encore un sens temporel (= ‘die weile’), de façon comparable à ‘während’, participe 1 du verbe ‘währen’ (Pr. 10: 719), bien que le passage à l’idée de cause soit en train de s’effectuer:

“keyser unnd konig fur unsere herrn haltten, Aber weyl wir unsem herrn Christum anhangen, so muszen wir auffrhuerisch heiszen, (...)” [considérer l’empereur et le roi comme nos seigneurs, Mais tant que nous sommes du côté du Seigneur Christ, alors nous devons être appelés les révoltés (...)].

La durée est le sens premier de ‘weyl’, mais on peut aussi comprendre en ajoutant une nuance de cause : “Mais parce que nous sommes du côté du Seigneur Christ, alors nous devons être appelés les révoltés (...).” L’exemple suivant (Pr. 12: 731) va dans le même sens :

“Denn weil ich ein Apostel bin und Lerer der Heiden und mein Wort oeffentlich gehet in alle Welt, So sol es jederman hoeren, zu dem mein Wort koempt, Sondern also, das sie es nicht alle gleuben werden. ” [Car tant que/parce que je suis un apôtre et enseigne aux païens, et que ma parole circule ouvertement partout dans le monde, alors telle chacun doit l’entendre, celui à qui parvient ma parole, mais aussi parce que tous ne la croiront pas].

Dans ces deux exemples, la corrélation ‘weil...so’ est remarquable, car le contenu de la proposition temporelle qui commence avec ‘weil’ est repris dans la proposition suivante par ‘so’, particule temporelle. Si ‘weil’ se teinte d’une nuance causale, ‘so’ aussi.

Dans le sermon 9 (714-715), on a une série d’affirmations, construites de façon rhétorique, justifiées au moyen de la série de trois ‘denn’ :

“Die andern heissen auch Priester, Bischoffe, aber das kompt vom herrn her, was aber Christen sind, das sind alle priester, Denn unser Vater priester ist, Darnach heiszet man Bischoff, die im ampt sind, aber wenn wir auch priester sind, sollen wir auch opfern, nemlich leiden, Denn unser vater auch gelitten, und ein exempel gelaszen, Leiden der Christen ist auch ein Bischofflich ampt, aber es vergibt die Sunde nicht, doch mus sein, Denn der altte Adam mus ausgefeget sein, Drumb muszen wir Christi fustapfen treten.”

[Les autres s'appellent aussi prêtres, évêques, mais cela vient de notre Seigneur, mais ce que sont les chrétiens, ce sont tous des prêtres, Car notre Père est un prêtre, c'est pourquoi on appelle évêques ceux qui sont en fonction, mais comme nous sommes aussi des prêtres, nous devons aussi faire des sacrifices, c'est-à-dire souffrir, Car notre père aussi a souffert, et nous a laissé un exemple ; la souffrance des chrétiens est aussi une fonction épiscopale, mais elle ne remet pas le péché, mais cependant doit être, Car Adam l'ancien a dû être chassé, c'est pourquoi nous devons suivre la trace du Christ].

L'adverbe prépositionnel 'drumb' clôt la justification antérieure introduite par 'denn', et est répété dans la dernière phrase de ce sermon, terminant la démonstration. Les formules ternaires sont spécifiquement rhétoriques. Les formes en 'd-' remarquables ici, 'denn', 'darnach', 'drumb', construisent la démonstration voulue par Luther, qui veut faire connaître au peuple la parole de Dieu telle qu'il la conçoit, en la lui expliquant et en tentant de le convaincre. Les répétitions nombreuses, les accumulations de termes et de structures syntaxiques similaires, de passages au style direct, d'affirmations justifiées 'a posteriori', montrent que Luther construit ses sermons selon ces intentions bien particulières : il s'agit de convaincre son auditoire, voire son lectorat. Le caractère vivant et concret des sermons de Luther peut faire oublier le travail de construction qui est derrière, comme si le discours était entièrement spontané.

Conclusion

Cette étude, qui ne concerne que les sermons de l'année 1545, est nécessairement partielle. Cependant, on se rend déjà compte des particularités de l'écriture de Luther dans un autre genre que celui de la traduction directe des textes sacrés. Les caractéristiques énoncées pour la traduction du Nouveau Testament trouvent un écho dans les sermons de 1545, tout en préservant la nature de sermon du texte, avec ses répétitions, ses exagérations, ses explications, son caractère concret, ses références temporelles et spirituelles. La rhétorique est au service de la parole de Dieu, qu'elle rend accessible à l'auditoire peu lettré, par le jeu des questions-réponses, des accumulations, des explications nombreuses.

Luther démontre ici, d'une façon certes différente de celle de la traduction de la Bible, mais tout aussi adaptée à son public, sa capacité à transmettre le message de la parole divine. On peut même dire qu'il se sert du genre du sermon pour exprimer sa conception de la parole de Dieu, ce qu'il ne peut pas faire dans la traduction des textes sacrés. En effet, même si dans les deux genres, la langue de Luther présente des caractéristiques similaires, la langue des sermons est particulièrement novatrice : à la différence de la traduction des textes sacrés, les sermons reflètent les enjeux politiques et religieux de l'époque. L'attitude critique de Luther envers l'Eglise et la société de son époque transparait clairement dans les dénominations utilisées dans ces textes. Sa maîtrise

incontestable de la langue confère à la critique religieuse, sociale et politique une force d'autant plus considérable. Dans nos représentations contemporaines et dans les études linguistiques consacrées à Luther, on a tendance à ne voir Luther que comme traducteur de la Bible. Or, c'est dans ses sermons que, au-delà de la rhétorique utilisée, l'aspect novateur de la langue de Luther apparaît le plus clairement, au service de cette critique. Luther a su utiliser pleinement cet espace de liberté, encore peu exploré sur le plan linguistique.

Bibliographie :

Besch, Werner (2014) *Luther und die deutsche Sprache*. Berlin: Erich Schmidt Verlag.

Bubenheimer, Ulrich (2017) „Luthers Handschrift“. In: *Luther Handbuch*, hrsg von Albrecht Beutel, 3., neu bearbeitete und erweiterte Auflage, Mohr Siebeck, 21-28.

Ho Kwon, Jin (2008) *Christus pro nobis. Eine Untersuchung zu Luthers Passions- und Osterpredigten bis zum Jahr 1530*. Münster: LIT Verlag.

Nembach, Ulrich (2010) *Predigt des Evangeliums. Luther als Prediger, Pädagoge und Rhetor*. Neukirchen-Vluyn: Neukirchener Verlag, 1972. Göttingen: GOEDOC, Dokumenten- und Publikationsserver der Georg-August-Universität. PURL: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl/?webdoc-263>

Robin, Thérèse (2011) « Luther, le mythe du créateur ». In : *L'idéal, figures et fonctions* (Actes du colloque de l'Agès, mai 2006), (dir.) Jacqueline Bel. Maastricht/Herzogenrath: Shaker Verlag, 281-300.

Schütz, Werner (1977) *Geschichte der christlichen Predigt*. Berlin/New York: Walter de Gruyter.

Stolt, Birgit (2000) *Martin Luthers Rhetorik des Herzens*. Tübingen: Mohr Siebeck.

Ullrich, Klaus (2017) <http://www.ev-akademie-arnsberg.de/downloads/vortrag-luther-und-die-deutsche-sprache2528.pdf>

Sitographie :

<https://archive.org/details/werkekritischege49luthuoft>

<https://archive.org/details/werkekritischege51luthuoft>

<http://www.ev-akademie-arnsberg.de/downloads/vortrag-luther-und-die-deutsche-sprache2528.pdf>

[http://www.lutherdansk.dk/WA/D.%20Martin Luthers Werke, Weimarer Ausgabe - WA.htm](http://www.lutherdansk.dk/WA/D.%20Martin%20Luthers%20Werke,%20Weimarer%20Ausgabe%20-%20WA.htm)

<http://www.maartenluther.com/weimarausgabe.html>

http://www.maartenluther.com/49_predigten_1540-45.pdf

https://www.researchgate.net/publication/313011585_Luthers_Handschrift

Luthers Manuskripte zur Bibelübersetzung. Eine Projektskizze

1. Einleitung

Im vorliegenden Beitrag wird ein Projekt präsentiert, das an der FAU Erlangen-Nürnberg (Deutschland) verortet ist und in Zusammenarbeit von Germanistik (Historische Linguistik) und Theologie/Althebraistik entstanden ist. Im Fokus steht Martin Luther als Übersetzer der „Deutschen Bibel“. Gemeinhin gilt dieses Thema als bereits sehr gut erforscht, so dass zunächst die germanistische bzw. linguistische Luther-Forschung auf den Prüfstand gestellt wird, um Forschungsdefizite aufzuzeigen (vgl. 2). Vor diesem Hintergrund wird das neue Projekt kurz charakterisiert (vgl. 3). Thematisiert werden Methodik, Perspektiven und Analysedimensionen der Untersuchung. Die Textgrundlage für die aktuelle Annäherung an Luthers Bibelübersetzung bilden die handschriftlichen Übersetzungsmanuskripte. Ein Schwerpunkt der Darstellung besteht darin, die spezifischen Besonderheiten dieser Textgruppe vorzustellen. Deren Alleinstellungsmerkmal besteht darin, dass sie nicht nur den für den Druck intendierten Zieltext beinhalten, sondern zusätzlich eine Vielzahl von Selbstkorrekturen Martin Luthers. Deren Analyse ist für das neue Projekt zentral. Abschließend werden anhand von Psalm 23 einige Analysebeispiele geboten, um die neuen Auswertungsmöglichkeiten exemplarisch vor Augen zu führen (vgl. 4).

2. Linguistische Luther-Forschung auf dem Prüfstand

Martin Luther gilt als germanistischer Forschungsgegenstand mitunter als „ausgeforscht“. Dieser Eindruck mag auch entstehen, wenn man nur einen Blick in Herbert Wolfs (1985) *Germanistische Luther-Bibliographie* wirft, wo für die Jahre 1880 bis 1980 insgesamt 4003 Titel erfasst sind, die sich dem Phänomen „Luther“ aus germanistischer Perspektive widmen. Linguistische Arbeiten sind dort vor allem unter den Rubriken „Sprache“ und „Sprachgestaltung“ subsumiert (Ganslmayer 2018: 56–58). Die ältere Forschung hat eine Bestandaufnahme der Luthersprache geleistet, wobei eine Konzentration auf die unteren sprachlichen Ebenen der Phonologie und Graphematik zu beobachten ist (z.B.

Bach 1974, 1985). Unter anderem wurde auch der Einfluss der Drucker auf die Sprachgestalt (bes. Orthographie) fokussiert. Ein zweiter Schwerpunkt galt dem Einfluss der Luthersprache auf die Entwicklung der neuhochdeutschen Schriftsprache. Durch die Forschungen von Werner Besch (u.a. 1967, 2000, 2008, 2014) gilt nunmehr als erwiesen, dass Luther nicht als Schöpfer, sondern als Katalysator der sprachausgleichenden Prozesse gelten kann, in deren Folge sich eine neuhochdeutsche Schriftsprache ausgeprägt hat. Eine Dokumentation des älteren Forschungsstandes zur Luthersprache mit aktueller Relevanz bietet der Sammelband von Herbert Wolf (1996). Ein dritter Schwerpunkt linguistischer Luther-Forschung bezog sich auf Luther als Sprachgestalter. Prägende Impulse für diesen pragmlinguistischen Bereich gingen vor allem von Birgit Stolt aus (u.a. 1964, 1969, 1991, 2000, 2012), die den stilistisch-rhetorischen Aspekt der Luthersprache und Bibelübersetzung in das Zentrum ihrer Forschung rückte. Im Zusammenhang mit Luther als Übersetzer der Bibel wurden folgende Aspekte thematisiert, um seine Übersetzungsleistung herauszuarbeiten (Wolf 1985: 159–177; Ganslmayer 2018: 57):

- (übersetzungstheoretische) Reflexion der Übersetzung durch Luther
- Übersetzungspraxis (Übersetzung als kollektives Werk)
- Art, Qualität der Übersetzung (Primat des Sinnes als Übersetzungsprinzip; zielsprachliche Eigenheiten, Freiheiten, Fehler; Verhältnis zu anderen Bibelübersetzungen)
- Übersetzungsarbeit als Spracharbeit
- zeitgenössische Rezeption der Übersetzung

Methodisch wurde bei der sprachlichen Untersuchung der Luther-Übersetzung so vorgegangen, dass bestimmte Schnittstellen exemplarisch untersucht wurden. Unter Schnittstellen verstehe ich intertextuelle Bezüge, die sich durch die Genese der Lutherbibel als Ergebnis eines langjährigen und mehrstufigen Übersetzungsprozesses ergeben. So konzentrierten sich bisherige Studien auf die Erstdrucke im Verhältnis zu späteren revidierten Neuausgaben, zu nichtautorisierten Raubdrucken anderer Regionen sowie zu anderen deutschsprachigen Bibelübersetzungen (Ganslmayer 2018: 60). Häufig erfolgten sprachliche Analysen dabei nur punktuell, woraus sogar differierende Aussagen zu bestimmten sprachlichen Phänomenen resultieren können, wie Götz (2014: 161) anhand einer Untersuchung verschiedener Luther-Darstellungen in Sprachgeschichten dargelegt hat. Oft wurden lediglich synoptische kontrastive Textgegenüberstellungen geboten, ohne die Unterschiede zu analysieren und einzuordnen (z.B. Debus 1983). Aussagen zur stilistischen Qualität der Luther-Bibelübersetzung fallen auf dieser eher mangelhaften Forschungsgrundlage oft subjektiv-willkürlich zugunsten der Luther-Übersetzung aus. Jüngere Qualifikationsschriften, die Luther aus linguistischer Perspektive fokussieren, sind rar. Zu erwähnen sind hier Lobenstein-Reichmann (1998), die eine semantische Analyse des Freiheitsbegriffs vorgelegt

hat, Seyferth (2003, 2. Aufl. 2016), der lexikalisch-syntaktische Varianten in unterschiedlichen Versionen des Römerbriefes untersucht hat sowie Tummuseit (2009), die ebenfalls einen syntaktischen Schwerpunkt für vergleichende Studien zur Lutherübersetzung (Offb) und anderen zeitgenössischen Übersetzungen gewählt hat. Zuletzt beförderte das Reformationsjubiläum 2017 innerhalb der germanistischen Linguistik eine erneute Beschäftigung mit Luther, wie eine erhöhte Tagungsaktivität zur Luthersprache oder nahverwandten Themen vor Augen führt. Hier wurde die bisherige Luther-Forschung gewürdigt und fortgesetzt, indem frühere Forschungsaspekte erneut aufgegriffen wurden oder eine Schwerpunktbildung nach bestimmten Aspekten stattfand:

- Mai 2017, Kolloquium, Mannheim (Institut für Deutsche Sprache): „Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute“ (Wolf 2017)
- Juni 2017, Jahrestagung des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung, Hannover: „Niederdeutsch in der Reformationszeit“ (Jahrbuch des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung 141)
- September 2017, Jahrestagung der Gesellschaft für Germanistische Sprachgeschichte, Erlangen (Friedrich-Alexander-Universität): „Reformation, Sprache, Konfessionalisierung“ (Habermann 2018)
- Februar 2018, *Journée d'études*, Paris (Universität Sorbonne): „Luther, der Schöpfer des Hochdeutschen?“ (Pasques i. Dr.)
- März 2018, Internationale wissenschaftliche Tagung, Coburg (Landesbibliothek): „Luthers Deutsch in Mittel- und Osteuropa – ein vergessener Aspekt der Reformationsgeschichte“ (Ganslmayer, Glück, Solms & Thies i. Dr.)

Insgesamt lässt sich jedoch beobachten, dass abgesehen von dem 2016 bis 2018 durch die Beauftragte des Bundes für Kultur und Medien (BKM) geförderten Projekt „Die Ausstrahlung der Schriften Luthers auf die Sprachen Mittel- und Osteuropas“ an der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg (Projektleitung: Hans-Joachim Solms, Helmut Glück) momentan keine aktuellen drittmittelgeförderten Projekte existieren, in deren Rahmen die germanistische Luther-Forschung eine über Einzelaspekte hinausreichende Ergänzung erfahren könnte. Auch ist zu bemängeln, dass gesicherte Erkenntnisse zur Bedeutung Luthers für die deutsche Sprachgeschichte über den internen Fachdiskurs hinaus immer noch nicht hinreichend den Weg in eine breitere Öffentlichkeit gefunden haben. So beklagt Lobenstein-Reichmann (2017: 117) gar eine gewisse Mythenbildung im Zusammenhang mit Luther, der Luther-Sprache und der Bibelübersetzung.

Zusammenfassend ist zu konstatieren, dass die Forschungslage besonders zu Luther als Bibelübersetzer „nach wie vor nicht optimal“ ist (Götz 2014: 163; Ganslmayer 2018: 56–64). Forschungsdesiderate bestehen in folgender Hinsicht:

- interlinguale Schnittstelle: Aus linguistischer Perspektive wurden die fremdsprachigen Vorlagen der Bibelübersetzung (Grund- bzw. Urtexte) noch nicht systematisch genug in die Betrachtung einbezogen; es fehlen Untersuchungen zu hebräisch basierten Teilen der Lutherbibel. Weiterhin wurden die handschriftlichen Übersetzungsmanuskripte Luthers aus linguistischer Perspektive noch nicht untersucht.
- intralinguale Schnittstelle: Insbesondere Einzeluntersuchungen zu lexikalischen und syntaktischen Übersetzungsvarianten fehlen.
- aus korpuslinguistischer Perspektive: Aussagen zur Bibelübersetzung erfolgten bislang nur punktuell und unsystematisch, ohne eine hinreichende Differenzierung zwischen den sprachlichen Ebenen. Um Übersetzungsroutinen Luthers zu ermitteln, wäre ein korpuslinguistischer, systematischer Zugriff erforderlich.
- aus Perspektive einer umfassenden, d.h. inneren und äußeren Sprachgeschichtsschreibung: Für eine adäquate kulturgeschichtliche Würdigung der Luther-Übersetzung ist es nötig, über rein sprachliche Fragestellungen hinaus auch inhalts- und handlungssemantische Aspekte einzubeziehen.
- aus stilistischer Perspektive: Wünschenswert wäre ein objektivierter Zugang zu einer Stilbewertung der Luther-Übersetzung anstelle subjektiv-ästhetisierender Werturteile. Ein solcher setzt eine Einordnung der Übersetzungsvarianten nach ihrem diasystematischen Stilwert voraus.
- aus translationswissenschaftlicher Perspektive: Ein übersetzungsprozessorientierter Zugang sollte eine übersetzungsproduktorientierte Betrachtung ergänzen. Zu fokussieren sind Vorgänge, „die einen bestimmten Übersetzer unter bestimmten Bedingungen bei der Übersetzung eines verstandenen Textes zu einem bestimmten Übersetzungsergebnis führen“ (Stolze 2011: 260).
- aus interdisziplinärer Perspektive: Eine Zusammenführung der bisher getrennt stattfindenden Fachdiskurse von Germanistik und Theologie wäre wünschenswert.

3. Projektskizze: „Martin Luther als Bibelübersetzer: Übersetzungsprozess, Textgenese und Variation“

Angeregt durch die gemeinsame Mitarbeit an der aktuellen Revision der Lutherbibel (2017),¹ haben Gerhard Karner und ich ein neues interdisziplinäres Projekt unter Beteiligung von Germanistik (Historische Linguistik) und Theologie/Althebraistik entwickelt, das nun vorgestellt werden soll. Dem Thema „Luther als Bibelübersetzer“ nähern wir uns über eine besondere Textgruppe an, die Teil der Überlieferung zur Entstehungsgeschichte der „Deutschen Bibel“ ist (vgl. WA DB 1: 1906; WA DB 2: 1909): die handschriftlichen Übersetzungsmanuskripte Luthers, die als Vorlage in den Offizinen für den Erstdruck fungierten. Mit diesen Texten ist ein Schatz frühneuzeitlicher Textüberlieferung erhalten, der es ermöglicht, die Bibelübersetzung im frühesten Produktionsstadium ihrer Textgenese zu profilieren. Denn der einmalige Wert der Manuskripte be-

¹ Dabei handelt es sich um die aktuelle Überarbeitung der Lutherbibel 1984, die von der Evangelischen Kirche in Deutschland (EKD) anlässlich des Reformationsjubiläums in Auftrag gegeben wurde. Gerhard Karner und ich haben 2011 bis 2015 in einer Arbeitsgruppe gemeinsam mit Oda Wischmeyer und Nina Irrgang das Buch *Jesus Sirach* bearbeitet.

steht darin, dass nicht nur der für den Druck intendierte Zieltext enthalten ist, sondern darüber hinaus unzählige Selbstkorrekturen Luthers, die als Übersetzungsentscheidungen gewertet werden können und denen eine Vielzahl von korrigierten bzw. verworfenen Übersetzungsvarianten zugrunde liegt (vgl. Abb. 1). Diese sollen rekonstruiert werden, um den Prozess der Übersetzung in den Fokus zu rücken. Die zentrale Fragestellung lautet: An welchen Textstellen korrigierte Martin Luther wie und aus welchen Gründen den Übersetzungstext?

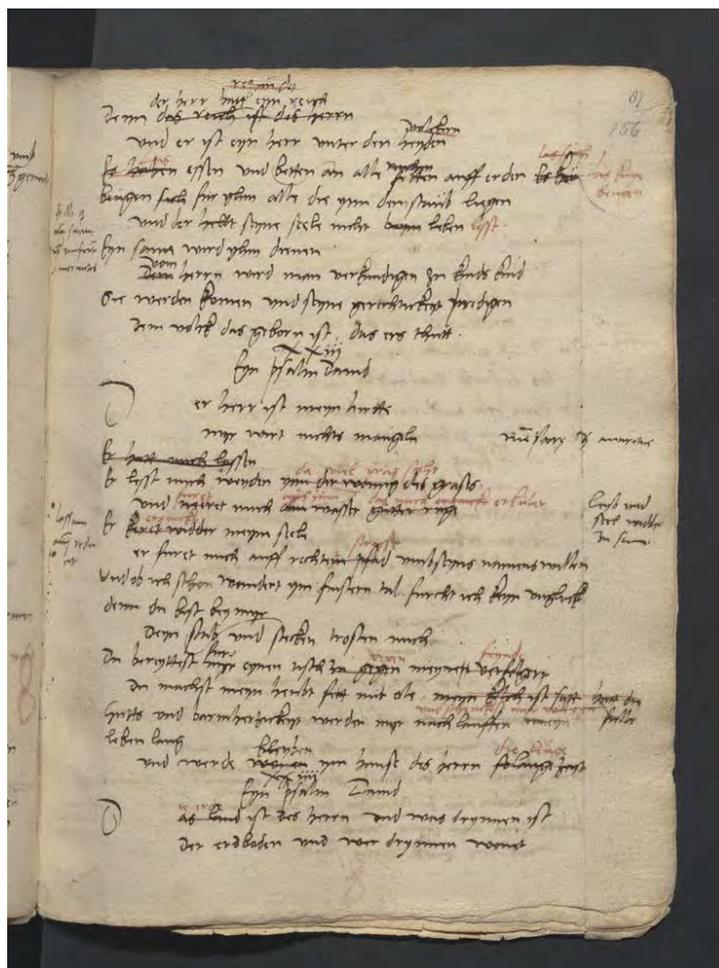


Abb. 1: Übersetzungsmanuskript zu Ps. 23: Ms. Germ. Quart. 29, p. 156^f (Jagiellonen-Bibliothek Kraków)

An der Schnittstelle von fremdsprachigen Ausgangstexten (sog. Prätexte) und Erstdruck bieten die erhaltenen Übersetzungsmanuskripte die Möglichkeit, den für den Druck von Luther autorisierten Zieltext der Übersetzung in seiner Entstehung genauer zu betrachten, indem die enthaltenen Selbstkorrekturen als mögliche rekonstruierbare Textzwischenstufen (Variantentexte) aufgefasst werden (Ganslmayer 2018: 65f.). Die textgenetische Modellierung der Übersetzungsvarianten lässt Ergebnisse zu folgenden Fragestellungen erwarten:

- variationslinguistische Perspektive: Lexikalische und syntaktische Varianten werden anhand der Selbstkorrekturen herausgefiltert und systematisiert. Bezogen auf die *langue* sind neue syntagmatische und paradigmatische Erkenntnisse zu erwarten. Ein Schwerpunkt gilt der semantischen Begriffsprofilierung und morphosyntaktischen Aspekten (u.a. Kongruenz, Wortstellung, Phrasenkomplexität). Aus Sicht der *parole* werden neue Ergebnisse zum Stilwert bestimmter Formen und zur Entwicklung des Sakralstils erarbeitet. Dadurch kann ein Beitrag zur Vertikalisierung des lexikalisch-syntaktischen Varietätenspektrums geleistet werden (vgl. Reichmann 1988, 2000). Auch kann vor diesem Hintergrund das innovative Potential der Luther-Übersetzung und Luthers Kreativität fundiert beurteilt werden.
- kontrastlinguistische Perspektive: Von Interesse ist, inwiefern die fremdsprachigen Grundtexte Luthers Korrektur- und Entscheidungsprozesse und davon ausgehend die Sprachform der Luther-Bibel beeinflusst haben. Da Luther bekanntlich mehrere Vorlagen verwendet hat (hebräische, griechische, lateinische Bibel), kann das Projekt die Vorlagenproblematik näher beleuchten. Auch ist ein klareres Urteil möglich, inwieweit der Grundtext eine Norminstanz für sakrale Übersetzung darstellt.
- translationswissenschaftliche Perspektive: Durch die Selbstkorrekturen ist es möglich, historische Übersetzungsprozessforschung zu betreiben. Eine Annäherung an die Chronologie der Übersetzungsphasen und die Textgenese wird möglich, so dass Einblicke in die kognitive Textverarbeitung beim Übersetzungsprozess gewonnen werden können. Es wird ein Beitrag zur Praxis historischen Übersetzens geleistet. Im Fokus stehen Routinen, Kompetenzen und Schwierigkeiten der Übersetzung sowie problemlösende Strategien und Hilfsmittel.
- pragmalinguistische Perspektive: Die Analysen erlauben Rückschlüsse auf die Übersetzungskultur der Frühen Neuzeit insgesamt. Sie können aufzeigen, inwiefern Luther an philologischen und theologischen wissenschaftlichen Diskursen seiner Zeit Anteil hatte und in welchem Ausmaß sie seine Übersetzungstätigkeit beeinflusst haben. Auch lassen sich vertiefte Ergebnisse zu Luthers Netzwerken (Mitarbeiter der Übersetzung), seinen Sprachkompetenzen, den verwendeten Grundtexten (Textausgaben) und wissenschaftlichen Hilfsmitteln bzw. Kommentaren erwarten.

Um dieses Forschungsprogramm erfüllen zu können, ist eine mehrdimensionale Analyse notwendig. Die Datenerfassung, -annotation nach den standardisierten TEI-Richtlinien, -verwaltung und -auswertung wird computergestützt im Rahmen einer Datenbank erfolgen. Folgende Schwerpunkte und Parameter der Analyse wurden definiert (Ganslmayer 2018: 67–70):

- Typisierung der Selbstkorrekturen ausgehend von topographischen Gegebenheiten der Manuskripte und textgenetische Modellierung der Übersetzungsvarianten;
- sprachliche Systematisierung der Übersetzungsvarianten (Graphem, Lexem, Wortart, Phrasem, sonstige sprachliche Segmente) unter Berücksichtigung der syntagmatischen und paradigmatischen Dimension;
- Kontrastierung ausgangs- und zielsprachlicher Konstruktionen zur Erfassung der zielsprachlichen Umsetzung (Zusatz, Auslassung, Varianz, Kongruenz) als Basis für die Beurteilung des Übersetzungsmodus (wörtlich vs. frei) und der Systematik der Bibelübersetzung Luthers und seiner Mitarbeiter

– Qualitative und quantitative Bewertung der Übersetzungsvarianten: Für die Betrachtung, ob Luther einen vermeintlichen Übersetzungsfehler korrigiert oder eine bessere Übersetzungsvariante im Sinne des stilistischen *Aptums* bevorzugt hat, wird das Verhältnis von Ausgangs- und Zielsprache einbezogen, ebenso die prinzipiell eruierten Übersetzungsroutinen Luthers und ein zu ermittelndes Stilprofil der Varianten im Kontext frühneuhochdeutscher Sprachrealitäten. Dieses berücksichtigt Frequenz und Usualität einer Sprachvariante, ihren sprachregionalen Geltungswert, zeitlichen Geltungswert und eventuell die Textsortenspezifika. Die quantitative Erfassung der Übersetzungsvarianten zielt darauf ab, aus der Korrekturdichte (Häufungen) Übersetzungsschwierigkeiten zu eruieren und in inhaltlichen Bezug zur Bibel-Übersetzung insgesamt zu setzen. Auf dieser Basis werden die Übersetzungsroutinen und -strategien Luthers einer Gesamtbewertung unterzogen. Zuletzt kann durch diesen systematischen Zugriff die Sprache der Luther-Übersetzung insgesamt neu bewertet und in die historische Entwicklung der neuhochdeutschen Schriftsprache eingeordnet werden. Die Bewertung konzentriert sich darauf, ob Luthers Übersetzungspraxis einen Paradigmenwechsel von mittelalterlichem zu neuzeitlichem Übersetzen sakraler Texte einleitet.

Methodisch werden Herangehensweisen der historisch-kritischen Philologie, der textgenetischen Edition, der Systemlinguistik, Kontrastiven Linguistik und Korpuslinguistik miteinander kombiniert, um die Ziele zu erreichen. Als Schlüssel für die historische prozessorientierte Übersetzungsanalyse fungieren die Übersetzungsmanuskripte. Als Vorarbeit wurden alle Handschriften ermittelt und mithilfe der „Weimarer Ausgabe“ den zugehörigen Erstdrucken zugeordnet. Da die Handschriften in digitalisierter Form noch nicht vollständig vorlagen, wurden Digitalisate in Auftrag gegeben; zu den Erstdrucken konnten mittels VD 16 Digitalisate ermittelt werden. Insgesamt sind elf Handschriften (zwischen 1523 und 1531) unterschiedlicher Provenienz¹ und Umfangs bekannt, die sieben Erstdrucken aus unterschiedlichen Offizinen (zwischen 1524 und 1533) zugeordnet werden können.² Erhalten sind 606 Blatt der Übersetzungsmanuskripte (rund 1200 handschriftliche Seiten), und zwar ausschließlich zu Texten des Alten Testaments (einsetzend mit Ri 7,20) und der Apokryphen. Die Handschriften beinhalten den jeweiligen Bibeltext in unterschiedlichem Ausmaß mehr oder weniger vollständig,³ jedoch liegen zu mehr als der Hälfte des Alten Testaments die Übersetzungsmanuskripte vor. Unterschiedliche Textsorten der Bibel sind dabei gut abgedeckt (Geschichtsbücher, Lehrbücher, Psalmen, Propheten, Weisheitsschriften; Prosa vs. Poesie, berichtend-chronologische vs. erzählende vs. Redepassagen). Der überwiegende Teil basiert auf dem hebräischen Grundtext, für die Apokryphen ist die griechische Septuaginta heranzuziehen. Zusätzlich sind in Entsprechung zur mittelalterlichen Bibelüberlieferung stets die lateinischen

¹ Die Provenienzen und Signaturen wurden ausgehend von WA 60 (1980: 416f.) aktualisiert und können Ganslmayer (2018: 72) entnommen werden.

² Zu den zugehörigen Erstdrucken im Detail vgl. Ganslmayer (2018: 73).

³ Zu den Textlücken der Handschriften vgl. im Detail Ganslmayer (2018: 74).

Ausgangstexte einzubinden. Die Lesung der Autographen wird durch die ältere Edition der Manuskripte in WA DB 1 und WA DB 2 unterstützt. Eine Autopsie ist infolge der Relevanz der topographischen Besonderheiten der Manuskripte aber unablässig; auch konnten bereits Lesarten der WA-Edition korrigiert werden. Ergänzend zu den Übersetzungsmanuskripten wurden verschiedene textinterne und -externe Vergleichskorpora aufgebaut (Kernkorpus der Übersetzungsmanuskripte, Korpus der Prätexte, der Erstdrucke, zeitgenössischer wissenschaftlicher Hilfsmittel, vorlutherischer sowie zeitgenössischer Bibelübersetzungen), um die Analyse zu kontextualisieren (Ganslmayer 2018: 76–79). Zur Ermittlung des Stilwerts der Übersetzungsvarianten im Kontext frühneuhochdeutscher Sprachrealität werden Sprachstadienwörterbücher (vor allem das „Frühneuhochdeutsche Wörterbuch“ [FWB] bzw. für noch nicht edierte Lemmastrecken dessen Belegarchiv) einbezogen. Für das hermeneutische Verständnis bestimmter Übersetzungsvarianten haben sich weitere Texte Luthers als sinnvolle Ergänzung erwiesen. Methodische Überlegungen müssen längerfristig vor allem für den Bereich der historischen Übersetzungsprozessanalyse ange stellt werden, da die gegenwartssprachlich etablierte Methodik nicht direkt auf historische Gegebenheiten übertragbar ist (Ganslmayer 2018: 79).

4. Auswertungsmöglichkeiten und Analysebeispiele (Ps 23)

Abschließend sollen einige der skizzierten Aspekte an einem Beispiel konkretisiert werden. Um das Innovationspotential des neuen Projekts in Kontrast zur älteren Forschung herauszuarbeiten, wurde der bekannte und schon häufig behandelte Ps 23 (Ganslmayer 2018: 60f.) herangezogen. Im Fokus stehen die Spezifika der Übersetzungsmanuskripte und die genetische Modellierung der Variantentexte.¹ Prinzipiell ist zu bedenken, dass der Wert des Projekts in dem gesamthaft-systematischen Zugang liegt. Erst vor dieser Vergleichsfolie können punktuelle Beobachtungen, wie sie im Folgenden mitgeteilt werden, längerfristig als generelle Tendenzen eingestuft werden.

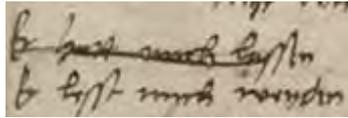
Bereits ein erster Blick auf das Übersetzungsmanuskript (Abb. 1) offenbart die Vielzahl und Vielfalt der Korrekturen und Einträge Luthers. So sind zwei Schriftfarben (schwarz und rot) erkennbar, dazu Durchstreichungen, Über- und Unterschreibungen, eine Umstellung und Randbemerkungen auf der linken und rechten Seite. Durch die makrostrukturelle Textgestaltung (Überschrift mittig gesetzt, Textanfang durch Versal markiert, Zeilenumbrüche, Einrückungen) bietet Luther eventuell Hinweise auf die von ihm gewünschte Druckgestalt. Die

¹ Für eine systematische, gesamthafte Analyse von Ps 23 unter Berücksichtigung der im neuen Projekt fokussierten Aspekte vgl. Ganslmayer (2018: 80–95).

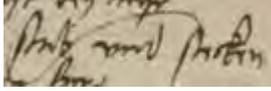
schwarzgeschriebenen Passagen überwiegen und können infolge des topographischen Befunds einer früheren Textkonzeptionsstufe zugeordnet werden als die rotgeschriebenen Passagen, die ausschließlich in Korrekturen begegnen; jedoch sind auch einige Korrekturen in schwarzer Tinte eingetragen. Es lassen sich also bereits anhand der Tintenfarbe zwei unterschiedliche Stadien des Korrekturprozesses erkennen. Hier wurde von der Forschung ein Zusammenhang gesehen mit belegten Arbeitstreffen Luthers mit Philipp Melanchthon und Matthäus Aurogallus, in deren Rahmen der vorbereitete Übersetzungstext korrigiert wurde (vgl. Volz 1957: LIX). Demzufolge können die schwarzen Korrekturen Luther alleine zugeschrieben werden, während die roten Korrekturen im Austausch mit Melanchthon und Aurogallus entstanden sind. Dass diese Phasen mit unterschiedlichen Modi der Korrektur kongruieren und auch inhaltlich deutliche Unterschiede zwischen den schwarzen und roten Korrekturen bestehen, soll im Folgenden gezeigt werden. Wertet man zunächst nur die schwarzgeschriebenen Korrekturen aus, so lassen sich fünf Variantentexte rekonstruieren:

- (1) Er hatt mich la__en → Er le__t mich weyden (Ps 23,2)
- (2) Deyn __tab vnd __tecken tro__ten mich → Deyn __tecken vnd __tab tro__ten mich (Ps 23,4.2)
- (3) Du bereytte__t myr eynen ti__ch → Du bereytte__t fur myr eynen ti__ch (Ps 23,5)
- (4) meyn kilch i__t __att → meyn kilch i__t __att // hatt die fulle (Ps 23,5.2)
- (5) vnd werde wonen ym hau__e des herrn → vnd werde bleyben (...) (Ps 23,6)

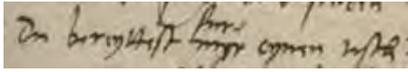
Lediglich bei (1) handelt es sich um eine eindeutige Sofortkorrektur, wie den Gegebenheiten des Manuskripts entnommen werden kann, da der ursprüngliche Konzeptionstext in der Phrase abgebrochen wird und ein Neueinsatz in der nächsten Zeile erfolgt. Bei (1) und (5) handelt es sich um Ersetzungskorrekturen mit Nachtrag über der Zeile und Entwertung der ursprünglichen Konzeptionsvariante, während (2) eine Umstellungskorrektur, (3) eine Einfügungskorrektur mit Nachtrag über der Zeile und (4) eine Ergänzungskorrektur darstellt, bei der eine Übersetzungsalternative am Rand beigefügt ist, ohne dass zunächst eine eindeutige Übersetzungsentscheidung getroffen wird (Abb. 2).



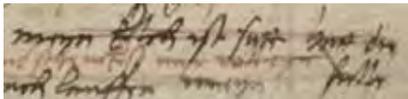
(1) Sofort- u. Ersetzungskorrektur



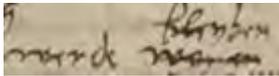
(2) Umstellungskorrektur



(3) Einfügungskorrektur



(4) Ergänzungskorrektur



(5) Ersetzungskorrektur

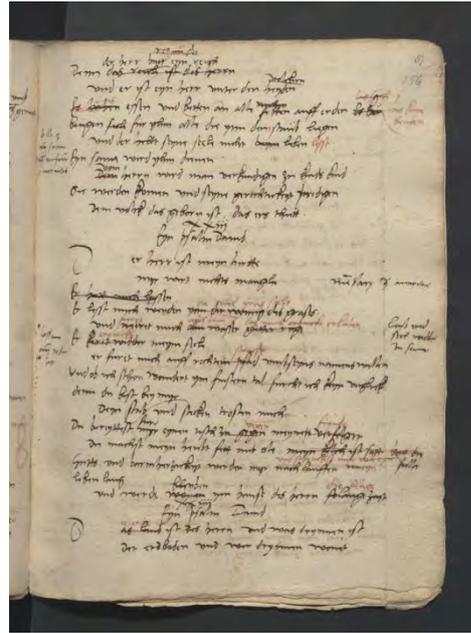


Abb. 2: Korrekturtypen im Übersetzungsmanuscript (schwarze Schreibphase)

Betrachtet man dagegen die sekundäre rote Korrekturphase, so handelt es sich in sämtlichen Fällen um Ersetzungskorrekturen:

- (6) ynn der wonung des gra_es → da viel gras _teht (Ps 23,2)
- (7) neeret (mich) am (wa__er gutter ruge) → furet (...) ans (...) → (...) cum (...);
(wa__er) gutter ruge → (...) das mich erquickt → (...) erkület (Ps 23,2.2)
- (8) keret widder (meyne _eele) → erquickt (...) (Ps 23,3)
- (9) auf rechtem pfad → (... rechte)r _tra__e (Ps 23,3.2)
- (10) ou gegen meynen verfolgern → gegen meyne feynde (Ps 23,5)
- (11) meyn kilch i_t _att // hatt die fulle → vnd _chencke_t myr voll eyn (Ps 23,5.2)
- (12) _olange αeyt → die leñge (Ps 23,6.2)

Im Gegensatz zur schwarzen Phase ist der Text nach der roten Korrekturphase durchgängig abgeschlossen. Auffällig ist in (7) die doppelt mehrstufige Korrektur, die ausschließlich in der späteren Korrekturphase erfolgt. Insgesamt ist die Mehrzahl der Korrekturen in der späteren roten Phase zu beobachten. Die schwarze Korrektur (4) und die rote Korrektur (11) hängen zusammen, wobei der intendierte Ziltext erst durch die zweite Korrektur entsteht. Ein Zusammenhang besteht auch zwischen (7) und (8), da „erquickt“ im Sinne der optimalen Wortwahl nicht doppelt verwendet werden kann. Aus der Entscheidung für „erquickt“ in (8) resultiert die Ersetzung durch „erkület“ in (7). Die sprachliche Systematisierung der rekonstruierten Varianten zeigt, dass unterschiedliche Sprachebenen betroffen sind, wie folgende Auswahl zeigt:

- Lexikalische Varianz:
 Verb: *erquicket* → *erkület*
 Substantiv: *verfolgen* → *feinde*
 Präposition: *(furet mich) ans (wa__er)* → *(furet mich) cum (wa__er)*
 wortartübergreifend (inkl. Konstruktionswechsel): *i_t_att* // *hatt die fulle*
- Morphosyntaktische Varianz infolge lexikalischer Varianz (Kongruenzanpassung):
auf [rechtem] Adj-Mask pfad → *auf [rechter] Adj-Fem _tra__e*
- Syntaktische Varianz (Konstruktionswechsel): *Du bereyete_t [myr] NP-Dat / E-Dat eynen ti_ch* → *Du bereyete_t [fur myr] PP / A-lokal eynen ti_ch*
- Morphosyntaktische Varianz (Tempuswechsel): *hatt ... la__en* (Perf.) → *le__t* (Präs.)
- Syntaktisch-topologische Varianz (Wortstellung): *_tab vnd _tecken* → *_tecken vnd _tab*

Die lexikalische Varianz ist hier bei Verben im Verhältnis weit ausgeprägter als bei den Substantiven. Modifikationen mit stark ausgeprägter Variation und Konstruktionswechsel sind nur in der späteren Korrekturphase zu beobachten, wo in zwei Fällen eine komplexe NP-Konstruktion durch einen Nebensatz ersetzt ist.

Aufwendiger gestaltet sich die Bewertung der ermittelten Variantentexte. Zur Klärung trägt häufig ein Vergleich mit dem fremdsprachigen Ausgangstext bei, wie an zwei Beispielen der Luther selbst zugeordneten schwarzen Korrekturphase erläutert werden soll: Die Einfügungskorrektur (3) ist als Korrektur nach dem hebräischen Grundtext zu verstehen, da der Präposition „für“ hebräisch לְפָנַי (l^opānaj) ‚vor (meinem Angesicht)‘ entspricht; ohne „für“ wäre ein Wort des hebräischen Grundtextes nicht übersetzt. Übersetzungsschwierigkeiten bedingen die Ergänzungskorrektur (4): Im Hebräischen steht ein Nominalsatz ohne Verb: כּוֹסֵי רִוְיָהּ (kōsī r^owājā^h) ‚mein Becher Überfluss‘, der üblicherweise im Deutschen mit einer stammverwandten prädikativen Konstruktion aufgelöst wird. Anscheinend fiel Luther keine befriedigende deutsche Übersetzung ein; er bleibt unentschieden zwischen „meyn kilch i_t_att“ (prädikative Konstruktion) und „(meyn kilch) hatt die fulle“ (lexikalisch enger am Grundtext). Erst in der endgültigen Korrektur fiel die Entscheidung zugunsten einer viel freieren Übersetzung: „vnd _chencke_t myr voll eyn“. Als Tendenz in Ps 23 lässt sich feststellen, dass die schwarzen Korrekturen häufiger eine Korrektur nach dem Grundtext darstellen und als Korrektur einer ungenauen oder fehlerhaften Übersetzung eingestuft werden können. Das Ergebnis ist eine eher wörtliche Übersetzung. Dagegen resultiert aus der späteren roten Korrekturphase nach Beratung mit den Mitarbeitern häufiger eine freiere Übersetzungsvariante. Derartige Selektionsprozesse können im Unterschied als stilistische Verbesserungskorrekturen aufgefasst werden. So zeigt sich in Ps 23 beispielsweise zweimal, dass ein Nebensatz statt einer komplexen Nominalphrase bevorzugt wurde. Im Hebräischen liegen jeweils Constructusverbindungen zugrunde, die bei einer wörtlichen Wiedergabe

in komplexe NP münden, wie sie jeweils die erste Übersetzungsvariante bietet: „ynn der wonung des gra_es“ (6) bzw. „αum wa__er gutter ruge“ (7). In beiden Fällen wurde diese Konstruktion aber letztlich durch einen relativen Nebensatz entlastet, der als zielsprachlich adäquater bzw. stilistisch eleganter aufgefasst wurde: „da viel gras _teht“ (6) bzw. „αum wa__er das mich erkület“ (7). Die Beurteilung der Korrektur (8) profitiert von einer Einbeziehung zeitgenössischer Hilfsmittel und metasprachlicher Äußerungen Luthers. Zu erklären ist, warum Luther die zunächst relativ wörtliche Übersetzung „Er keret widder meyne _eele“ von hebr. נַפְשִׁי יָשׁוּב׃ (napšî j^ošôbēb) ‚meine Seele wird er zurückkehren machen‘ in die freiere Wiedergabe „Er erquickt meyne _eele“ geändert hat. Dass die erste Übersetzung durch Wörterbücher abgestützt gewesen wäre, ergibt ein Blick in Reuchlins *De Rvdimentis Hebraicis*. Dennoch entscheidet sich Luther gegen die wörtliche Übersetzung und profiliert die Textaussage des Trostpsalms durch das Verb „erquicken“. Diese Übersetzung ist nur bei Luther zu finden, wie ein Abgleich mit der früheren deutschen Bibelübersetzungstradition anhand des „Göttinger Bibelarchivs“ ergeben hat. Aufschlussreich sind nun die im Übersetzungsmanuskript enthaltenen Randbemerkungen Luthers, in denen er die Textstelle lateinisch kommentiert („lassam animam reducit“) und einen bedeutungsstützenden deutschen Phraseologismus anführt („leyb vnd _eel widder αusamen“). Luther deutet demnach die Handlung Gottes an der Seele als einen Regenerationsprozess und übersetzt interpretierend. Diese Lesart wird auch durch spätere Äußerungen Luthers zu Ps 23 gestützt (Ganslmayer 2018: 93f.). Dass Luther mit „erquicken“ außerdem ein Wort der mystischen Tradition aufgreift, lässt sich anhand des Belegteils im FWB eruieren und fügt sich zu aktuellen Beobachtungen Lobenstein-Reichmanns (2018).

Bibliographie

Bach, Heinrich (1974, 1985) *Handbuch der Luthersprache. Laut- und Formenlehre in Luthers Wittenberger Drucken bis 1545. Bd. 1: Vokalismus. Bd. 2: Druckschwache Silben. Konsonantismus*. Kopenhagen: Gad.

Besch, Werner (1967) *Sprachlandschaften und Sprachausgleich im 15. Jahrhundert. Studien zur Erforschung der spätmittelhochdeutschen Schreibdialekte und zur Entstehung der neuhochdeutschen Schriftsprache*. München: Francke (Bibliotheca Germanica 11).

- Besch, Werner (2000) Die Rolle Luthers für die deutsche Sprachgeschichte, in: Besch, Werner, Anne Betten, Oskar Reichmann & Stefan Sonderegger (Hrsg.): *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. 2. Teilbd. 2. Aufl. Berlin, New York: de Gruyter, 1713–1745 (HSK ².2).
- Besch, Werner (2008) *Deutscher Bibelwortschatz in der frühen Neuzeit. Auswahl – Abwahl – Veralten*. Frankfurt a.M. u.a: Lang.
- Besch, Werner (2014) *Luther und die deutsche Sprache. 500 Jahre deutsche Sprachgeschichte im Lichte der neueren Forschung*. Berlin: Schmidt.
- Brinker, Klaus, Hermann Cölfen & Steffen Pappert (2014): *Linguistische Textanalyse. Eine Einführung in Grundbegriffe und Methoden*. Berlin: Schmidt (Grundlagen der Germanistik 29).
- Debus, Friedhelm (1983) Luther als Sprachschöpfer. Die Bibelübersetzung in ihrer Bedeutung für die Formung der deutschen Schriftsprache, in: Becker, Jürgen (Hrsg.): *Luthers bleibende Bedeutung*. Husum: Husum Druck- und Verlagsgesellschaft, 22–52.
- FWB = *Frühneuhochdeutsches Wörterbuch*. Begr. v. Robert R. Anderson, Ulrich Goebel & Oskar Reichmann. Hrsg. v. Ulrich Goebel, Anja Lobenstein-Reichmann & Oskar Reichmann (1986ff.). Bisher erschienen: Bd. 1–4, 6, 8, 9.1, 11 und zahlreiche Lieferungen d. Bde. 5 und 7. Berlin, New York: de Gruyter. Online: <https://www.fwb-online.de/>.
- Ganslmayer, Christine (2018) Luther als Bibelübersetzer. Neue sprachwissenschaftliche Perspektiven für die Luther-Forschung, in: Habermann, Mechthild (Hrsg.): *Sprache, Reformation, Konfessionalisierung*. Berlin, Boston: de Gruyter, 55–105 (Jahrbuch für Germanistische Sprachgeschichte 9).
- Ganslmayer, Christine, Helmut Glück, Hans-Joachim Solms & Felix Thies (Hrsg.) (i. Dr.) *Luthers Deutsch in Mittel- und Osteuropa – ein vergessener Aspekt der Reformationsgeschichte*. Wiesbaden: Harrassowitz (Fremdsprachen in Geschichte und Gegenwart).
- Götz, Ursula (2014) »In jahrzehntelangem Ringen mit dem Urtext der Bibel«. Luthers Arbeit an seiner Bibelübersetzung aus sprachhistorischer Perspektive, in: Lange, Melanie & Martin Rösel (Hrsg.): *»Was Dolmetschen für Kunst und Arbeit sei«. Die Lutherbibel und andere deutsche Bibelübersetzungen. Beiträge der Rostocker Konferenz 2013*. Stuttgart: Deutsche Bibelgesellschaft, 147–164.
- Habermann, Mechthild (Hrsg.) (2018): *Sprache, Reformation, Konfessionalisierung*. Berlin, Boston: de Gruyter (Jahrbuch für Germanistische Sprachgeschichte 9).
- Lobenstein-Reichmann, Anja (1998): *Freiheit bei Martin Luther. Lexikographische Textanalyse als Methode historischer Semantik*. Berlin, New York: de Gruyter (SLG 46).
- Lobenstein-Reichmann, Anja (2017) Martin Luther, Bible Translation, and the German Language, in: Nelson, Derek R. & Paul R. Hinlicky (Hrsg.): *The Oxford Encyclopedia of Martin Luther*, 117–141. Online: religion.oxfordre.com/view/10.1093/acrefore/9780199340378.001.0001/acrefore-9780199340378-e-382.
- Lobenstein-Reichmann, Anja (2018): Mystische Wurzeln in Luthers Sprache, in: Habermann, Mechthild (Hrsg.): *Sprache, Reformation, Konfessionalisierung*. Berlin, Boston: de Gruyter, 27–54 (Jahrbuch für Germanistische Sprachgeschichte 9).
- Lutherbibel 2017 = *Die Bibel nach Martin Luthers Übersetzung. Lutherbibel. Revidiert 2017. Jubiläumsausgabe. 500 Jahre Reformation mit Sonderseiten zu Martin Luthers Wirken als Reformator und Bibelübersetzer*. Stuttgart: Deutsche Bibelgesellschaft.
- Pasques, Delphine (Hrsg.) (i. Dr.): *Luther, der Schöpfer des Hochdeutschen?* (Nouveaux Cahiers d'Allemand).
- Reichmann, Oskar (1988) Zur Vertikalisierung des Varietätenspektrums in der jüngeren Sprachgeschichte des Deutschen, in: Munske, Horst Haider, Peter von Polenz, Oskar Reichmann & Reiner Hildebrandt (Hrsg.): *Deutscher Wortschatz. Lexikologische Studien. Ludwig Erich Schmitt zum 80. Geburtstag von seinen Schülern*. Berlin, New York: de Gruyter, 151–180.
- Reichmann, Oskar (2000) Die Diagonalisierung des Frühneuhochdeutschen, in: Besch, Werner, Anne Betten, Oskar Reichmann & Stefan Sonderegger (Hrsg.): *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. 2. Teilbd. 2. Aufl. Berlin, New York: de Gruyter, 1623–1646 (HSK ².2).

Reuchlin, Johannes (1506): [*De Rvdimentis Hebraicis*]. [lib. tres]. Phorce: Anshelmus.

Seyferth, Sebastian (2003, ²2016) *Sprachliche Varianzen in Martin Luthers Bibelübertragungen von 1522–1545. Eine lexikalisch-syntaktische Untersuchung des Römerbriefs*. Stuttgart: Deutsche Bibelgesellschaft.

Stolt, Birgit (1964) *Die Sprachmischung in Luthers Tischreden. Studien zum Problem der Zweisprachigkeit*. Stockholm: Almqvist & Wiksell (AUS, Stockholmer Germanistische Forschungen 4).

Stolt, Birgit (1969) *Studien zu Luthers Freiheitstraktat mit besonderer Rücksicht auf das Verhältnis der lateinischen und der deutschen Fassung zu einander und die Stilmittel der Rhetorik*. Stockholm: Almqvist & Wiksell (AUS, Stockholmer Germanistische Forschungen 6).

Stolt, Birgit (1991) Martin Luthers rhetorische Syntax, in: Ueding, Gert (Hrsg.): *Rhetorik zwischen den Wissenschaften. Geschichte, System, Praxis als Probleme des „Historischen Wörterbuchs der Rhetorik“*. Tübingen: Niemeyer, 208–220 (Rhetorik-Forschungen 1).

Stolt, Birgit (2000) *Martin Luthers Rhetorik des Herzens*. Tübingen: Mohr Siebeck.

Stolt, Birgit (2012) »*Laßt uns fröhlich springen!*«. *Gefühlswelt und Gefühlsnavigierung in Luthers Reformationsarbeit. Eine kognitive Emotionalitätsanalyse auf philologischer Basis*. Berlin: Weidler (Studium litterarum 21).

Stolze, Radegundis (2011) *Übersetzungstheorien. Eine Einführung*. 6., überarbeitete u. erweiterte Aufl. Tübingen: Narr (narr Studienbücher).

TEI = *Text Encoding Initiative*. URL: <http://www.tei-c.org/index.xml>.

Tummuseit, Katharina (2009) *Gesamtsatzstrukturen, ihre Aufbauprinzipien und Textfunktionen in der Offenbarung des Johannes von anno 1522 bis anno 1545 in den Übersetzungen von Luther, Emser, Zwingli, Dietenberger und Eck*. Berlin: Weidler (Berliner Sprachwissenschaftliche Studien 16).

VD 16 = *Verzeichnis der im deutschen Sprachbereich erschienenen Drucke des 16. Jahrhunderts*. URL: https://opacplus.bib-bvb.de/TouchPoint_touchpoint/start.do?SearchProfile=Altbestand&SearchType=2.

Volz, Hans (1957): Luthers Übersetzung des Alten Testaments, in: *WA DB 10.2, IX–CI*.

WA = *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe (Weimarer Ausgabe)*. Weimar 1883ff.

WA DB = *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe. Die Deutsche Bibel*. 12 Bde. 1906–1961. Weimar: Hermann Böhlhaus Nachfolger.

WA DB 1 = *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe. Die Deutsche Bibel. 1. Band. Vorstücke: Luthers eigenhändige Niederschriften der Übersetzung (Altes Testament: Buch der Richter – Hohes Lied)*. 1906. Weimar: Hermann Böhlhaus Nachfolger.

WA DB 2 = *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe. Die Deutsche Bibel. 2. Band. Vorstücke: Luthers eigenhändige Niederschriften der Übersetzung (Altes Testament: Propheten; Weisheit Sal.; Sirach). Bibliographie der Drucke der Lutherbibel 1522–1546*. 1909. Weimar: Hermann Böhlhaus Nachfolger.

WA DB 10.2 = *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe. Die Deutsche Bibel. 10. Band. 2. Hälfte. Die Übersetzung des Dritten Teils des Alten Testaments (Sprüche Salomonis bis Hohelied Salomonis)*. 1957. Weimar: Hermann Böhlhaus Nachfolger.

WA 60 = *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe. 60. Band. Nachträge. Geschichte der Luther-Ausgaben vom 16. bis zum 19. Jahrhundert*. 1980. Weimar: Hermann Böhlhaus Nachfolger.

Wolf, Herbert (1985) *Germanistische Luther-Bibliographie. Martin Luthers deutsches Sprachschaffen im Spiegel des internationalen Schrifttums der Jahre 1880–1980*. Heidelberg: Winter.

Wolf, Herbert (Hrsg.) (1996) *Luthers Deutsch. Sprachliche Leistung und Wirkung*. Frankfurt a.M. u.a.: Lang (Dokumentation Germanistischer Forschung 2).

Wolf, Norbert Richard (Hrsg.) (2017): *Martin Luther und die deutsche Sprache – damals und heute*. Heidelberg: Winter (EZS 7).

CONRAD François (2017) *Variation durch Sprachkontakt. Lautliche Dubletten im Luxemburgischen*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 399 p. (*Luxemburg-Studien/Etudes luxembourgeoises* Band 14, hrsg. von Peter Gilles, Markus Hesse, Michel Pauly und Christian Schulz). ISBN: 9783631727515. Prix: 67, 30 Euros.

On ne peut que se réjouir de ce que de plus en plus de thèses soient publiées à propos de la variation linguistique (parfois sociolinguistique) dans l'espace de langue allemande (au sens générique du terme), même si le prix public de ces ouvrages tend exponentiellement vers des sommes toujours plus élevées. Le travail de François Conrad reste, exceptionnellement, dans une tranche « raisonnable » par rapport à d'autres livres (60 €). Le titre de l'ouvrage ne rend pas du tout compte de l'objet traité par l'auteur et garde une certaine opacité alors que le titre original de la thèse, soutenue en 2015, est bien plus explicite : *Sprachkontaktinduzierte Variation im luxemburgischen Konsonantismus*.¹ Son ouvrage a gardé la structure de la thèse : sont en effet exposés successivement le cadre théorique, la méthodologie et les résultats. Dans son introduction, il constate que le luxembourgeois, proclamé langue nationale en 1984, est exposé aux influences des deux grandes zones linguistiques du français et de l'allemand, de sorte qu'il existe une multitude de doublons non seulement lexicaux, mais aussi dans d'autres champs comme la phonétique/phonologie pour les lexèmes existant dans les deux langues (*symbole/Symbol* [s/z] ; *organisation/Organisation* [s/ts]), (...) Il rappelle aussi tout au long de son exposé que la société luxembourgeoise est plurilingue et que cette question touche peu ou prou tous les locuteurs du luxembourgeois. L'auteur cherche à s'appuyer sur les réalisations du luxembourgeois d'aujourd'hui, à dégager la dynamique des choix dans une situation de langues en contact complexe et à en analyser le fonctionnement sociolinguistique. Comme la recherche semble s'être peu intéressée à la possibilité, en luxembourgeois, d'utiliser l'un ou l'autre phonème ou suite de phonèmes d'un lexème présent dans l'une et l'autre des langues, l'auteur se propose de mener cette enquête à propos des « doublons du point de vue du son » (*lautliche Dubletten*) en ne retenant pour son travail que les consonnes. Pour ce faire, son choix se porte sur des formes d'internationalismes. Cette catégorie « lautliche Dublette », sans doute pratique, reste ambiguë dans la mesure où cela signifie que le sémantisme, le référent, l'usage, etc. sont effectivement et totalement identiques. Dans la définition qu'il propose (p.52 sqq.), il suggère déjà les logiques qui sous-tendent son analyse : lorsque la variante romane est retenue, la raison principale en est probablement le prestige dont jouit le français dont la forme phonologique sera maintenue le plus possible ; lorsque la variante germanique est préférée, ce serait la proximité typologique avec l'allemand qui l'emporterait.

Les 48 informateurs ont été retenus pour respecter une série de critères dont l'auteur a des raisons de penser qu'il pourrait être pertinents : la « génération » des informateurs (« âgée » = 65 ans et au-delà, « moyenne » = 40 à 60 ans et « jeune » = 20 à 39 ans)², la provenance géographique (du sud ou du centre du Luxembourg), le sexe et la formation scolaire et/ou professionnelle. Pour le critère de l'âge, l'auteur s'appuie essentiellement sur des travaux quantitatifs, alors que la question centrale reste qualitative (mais l'habitus de ces informateurs n'est là qu'en creux, y compris dans l'exposé des résultats [p.147]). Dans les faits, c'est cet aspect qui motive sa structuration (p.64-65), sans qu'il ne la théorise. Il en va de même pour le sexe (p.66-67). Il rappelle dans une note que ce critère est critiqué dans la mesure où ce n'est pas le

¹ Cf. <http://orbilu.uni.lu/handle/10993/20340> (consultation: 11.08.2018)

² Les dénominations en allemand sont moins tranchées : « ältere » (avec un âge moyen de 74 ans), « mittlere » (âge moyen : 52 ans) et « jüngere » Generation (27 ans) (p.64). Les bornes et les âges moyens sont discutables si l'on accepte que les âges biologiques n'ont qu'une importance relative dans ce type de travail, mais que les rôles sociaux auxquels ils renvoient, d'une part, et que les sociobiographies liées au temps, d'autre part, sont centraux.

sexe des informateurs en soi qui importe, mais bien les pratiques, normes, et nous ajouterons « rôles sociaux » que jouent les informateurs qui sont centraux lorsqu'on observe les comportements linguistiques par rapport à leur sexe. Il est fort dommageable que l'ensemble des critères ne soient pas davantage étudiés et thématisés à défaut d'être théorisés, dans la mesure où le travail repose sur les productions et les déclarations de ces locuteurs. S'agissant des tâches à accomplir, les informateurs avaient à traduire des phrases du français et de l'allemand en luxembourgeois, à lire des phrases en luxembourgeois contenant pour partie les mêmes mots, mots que le chercheur a retenus à partir de sa propre expérience au quotidien, des médias et des dictionnaires de luxembourgeois (p.77). Les informateurs devaient enfin procéder à une auto-évaluation de leur prononciation des mots concernés et expliquer pourquoi ils n'avaient pas choisi l'autre possibilité pour la prononciation. Il est plus qu'étonnant que le chercheur n'ait pas utilisé, au moins comme élément de comparabilité, des matériaux linguistiques produits dans une interaction (la bien et mal nommée « Spontansprache ») et n'ait pas réellement tenu compte du contexte de production des tests proposés aux locuteurs. Même si l'étude de cette forme de production n'avait pas modifié fondamentalement les résultats finaux ou l'avait fait uniquement à la marge, ce type d'absence doit amener une relativisation des résultats finaux. Résoudre la complexité de la situation luxembourgeoise par un questionnaire écrit par correspondance (p.89 sqq.), avec des questions fermées, même précisées oralement avec les informateurs au moment des tests oraux, n'est sans doute pas à recommander dans la mesure où il amène de nombreux biais. Cet aspect n'est, lui aussi, que peu discuté dans le travail, sans doute parce que l'auteur veut essentiellement exposer les résultats de son étude qui vont prendre plus de 200 pages sur les 330 pages de l'exposé.

Dans le long chapitre des résultats, l'auteur fournit les éléments issus de l'exploitation des questionnaires (notamment l'usage déclaré du français et de l'allemand, les compétences déclarées dans ces langues, les préférences déclarées et les langues de lecture), puis il essaie d'explicitier l'influence des facteurs sociodémographiques, biographiques et contextuels sur le choix de la variante (tout cela en seulement 30 pages...), dont on peut retenir quelques éléments saillants : l'utilisation des médias (radio et télévision) en langue allemande est assez élevée (au détriment du français) chez tous les informateurs et tend à être nettement plus importante encore chez la jeune génération. Chez cette génération, il observe que les deux langues tendent à avoir plus d'importance que chez d'autres générations. Une influence plus importante du français est uniquement perceptible chez la génération « moyenne » et « âgée ». Or, sans que cela soit dit à ce stade, ce sont bien les *histoires biographiques* générationnelles qui amènent cette forme de réalité et non pas l'âge en soi. S'agissant de la préférence pour les langues, le chercheur constate que, plus la formation académique est élevée, plus la préférence va vers le français. Par ailleurs, il indique que pour les femmes de la jeune « génération » la préférence pour l'allemand est nettement plus élevée que celle des hommes et qu'elles n'indiquent que peu de préférence pour le français. Il ne rappelle cependant pas qu'en Europe occidentale, sauf contexte particulier, les comportements déclarés des femmes, notamment jeunes, ont souvent valeur prédictive pour l'évolution linguistique d'une société pluri-lingue.¹

Cependant, pour l'objet du travail, à savoir le choix de la prononciation à l'allemande ou à la française, le chercheur montre que les facteurs « origine géographique » et « formation sco-

¹ Au-delà de LABOV William (1976) *Sociolinguistique*, Paris, Les Editions de Minuit (pp. 333 ; 403-405), cf. BOURDIEU Pierre (1982/2001) « La production et la reproduction de la langue légitime » [1982] reproduit in Bourdieu Pierre *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil (coll. Points Essais n°461), pp.67-98 ; BLÖSS Thierry et FRICKEY Alain (2003, 4^e éd.) *La femme dans la société française*, Paris, PUF ; DUBY Georges et PERROT Michelle (2002) *Histoire des femmes en Occident. V. Le XX^e siècle*, Paris, Plon / Perrin, coll. Tempus.

laire et académique » ne semblent pas jouer de rôle déterminant dans ce domaine. Si l'auteur fait part d'un certain étonnement de ce que les facteurs « génération » et « sexe » (en particulier les femmes) ne présentent pas une production homogène, il ne s'interroge nullement sur les rôles sociaux évolutifs et les changements sociétaux rapides des dernières décennies. Néanmoins, dans l'exercice de traduction, l'auteur indique que la langue-source a une influence chez tous les informateurs. Mais, fondamentalement, l'auteur ne commente pas cette constatation et n'en tire pas de conclusion pour un usage en interaction. Enfin, dans la conclusion du bilan des influences de chacun des critères, l'auteur décrit ce qu'il a pu observer – et c'est très utile pour le lecteur – sans en tirer cependant de conclusion.

Comme dernière partie du chapitre sur les résultats, c'est à l'analyse des variables linguistiques qu'est consacrée la partie quantitativement la plus importante :

- *s/z* dans 15 lexèmes présents en français et en allemand (ex. *signal/Signal*) : c'est l'âge qui serait l'élément discriminatoire essentiel dans la mesure où la génération plus âgée a plutôt une prononciation française tandis que la jeune génération utilise massivement [z]. Pour l'auteur, cette donnée montre que l'évolution est arrivée à son terme (p.177), sans autre forme de commentaire ;

- *t* dans le suffixe *-tion* (13 lexèmes ; ex. : *génération/Generation*) : l'évolution est encore en cours, mais elle semble privilégier peu à peu la prononciation allemande ;

- *g* dans huit lexèmes (à l'attaque de mot, en début de syllabe, en début du suffixe *-gie* ; ex. : *génétique/genetisch*) : comme les sons [z/ʒ] font partie du système phonologique du luxembourgeois, soit sous la forme traditionnelle, soit comme forme importée par des emprunts, la question se pose différemment à leur égard. Par ailleurs, [g] est ressenti nettement comme « (trop) allemand », ce qui restreint sa diffusion.

- la combinaison de graphèmes <ch> dans les cinq lexèmes, en attaque de syllabe (ex. : *psychologique/psychologisch*) c'est [k], c'est-à-dire la forme du français, qui est majoritaire pour quatre lexèmes. La raison serait à chercher dans la formation scolaire et les compétences linguistiques des informateurs, combinées à l'influence de la langue-source dans le test de traduction.

- <st> et <sp> en début de cinq lexèmes ([ʃ] ou [s] en allemand, [s] en français) (ex. : *structure/Struktur*) : dans l'exercice de traduction, les informateurs se sont très fortement conformés aux langues-sources ; cette variabilité s'est confirmée par ailleurs.

- français [ɲ]/allemand [gn] (ex. : *signal/Signal*) ont été soumis aux informateurs dans deux lexèmes, uniquement dans la lecture d'un tiers. Il semblerait que tendanciellement, la réalisation majoritaire [ɲ] soit en train de basculer vers [gn].

- pour les variables *s/ts*, *gz/ks*, *z/ts*, le nombre de lexèmes (un ou deux) n'est pas suffisamment élevé pour que l'auteur puisse en tirer des conclusions significatives.

Sur l'ensemble des éléments retenus, c'est la variable *s/z* qui aurait connu le plus grand changement.

L'auteur termine son chapitre en consacrant la dernière sous-partie à l'auto-évaluation de la prononciation des informateurs. Au-delà du questionnement frontal mis en œuvre (« Wie sprechen Sie Wort X aus ? » et le très subjectif et malheureux « Was stört Sie an der anderen Aussprache ? », qui ne fait pas l'objet d'un commentaire) et de la confrontation entre les réponses données préalablement et celles données à l'auto-évaluation, ce sont en fait deux problématiques différentes qui sont travaillées, mais que l'auteur ne voit que sous un seul aspect : « Bei den Frauen der mittleren Generation treffen die Bewertungen am häufigsten von allen Gruppen nicht zu [35%]). Zudem treffen die Bewertungen bei den Frauen in *allen* Generationen häufiger nicht zu als bei den gleichaltrigen Männern. » (p.273) Mais l'auteur ne

s'interroge pas sur cet état de fait pour tenter d'en comprendre la signification. Cette absence de réflexion sur le rôle des femmes dans ces processus est surprenante.

Par ailleurs, il constate que plus la variation de la prononciation est faible, plus la prononciation indiquée par les informateurs est proche de celle qu'ils ont effectivement réalisée, de même que les prononciations sont directement influencées par les langues qu'ils ont entendues avant leur propre production ou évaluation.

Le lecteur a à sa disposition près de 140 figures, pas loin d'une centaine de tableaux et une annexe contenant l'ensemble des profils des informateurs, des tâches soumises aux informateurs et les résultats obtenus. Il aurait été utile que l'auteur renvoie plus fréquemment à l'annexe que le lecteur doit découvrir lui-même.

Au total cependant, le travail de François Conrad apporte une somme d'informations extrêmement importante et nouvelle sur « la variation induite par un contact de langue dans le consonantisme luxembourgeois », qui ouvre une voie pour poursuivre la réflexion sur la variation induite par des contacts de langues dans des sociétés plurilingues. Même s'il a tenté d'écartier tous les biais méthodologiques possibles, l'aspect *sociolinguistique*, sociétal et contextuel (la logique des « générations » et des « sexes ») n'est pas explicitement utilisé pour raisonner de manière plus fine sur les générations et les sexes dans le processus des changements ou des non changements. Néanmoins, l'entrée choisie, à la fois les « doublons phonématiques » et le fait de retenir des consonnes, est extrêmement prometteuse dans le sens que la logique peut être approfondie et transférée comme méthode de travail pour la description d'autres situations.

Malgré les quelques remarques critiques du recenseur, il s'agit d'un travail qui devrait figurer dans toutes les bibliothèques des chercheur-e-s qui s'intéressent à la variation linguistique dans des situations plurilingues. - *Dominique Huck, Université de Strasbourg*

Christian EFING/ Bruno ARICH-GERZ : GEHEIMSPRACHEN- Geschichte und Gegenwart verschlüsselter Kommunikation. Marixverlag: Wiesbaden, 2017, 218pages.15 Euros. ISBN: 978-3-7374-1045-8.

A juste raison les auteurs commencent par se demander ce que n'est pas une *Geheimsprache*, même si l'on a affaire à une communication secrète qui constitue un code connu des seuls initiés. Par exemple, les pictogrammes que les cambrioleurs dessinent sur la façade de maisons sont incompréhensibles au commun des mortels. Mais le caractère secret d'un code d'un groupe ne suffit pas pour parler de langue secrète : manquent des critères linguistiques, ceux que justement l'on se propose d'étudier. « *Das zentrale Merkmal von Geheimsprachen im engeren Verständnis, auf das wir zusteuern möchten, ist allerdings ihre linguistische Beschreibbarkeit. Also ihre Analysierbarkeit innerhalb sprachlicher Kategorien [...]* » (p. 15). On situe donc les *Geheimsprachen* dans le cadre du *Variätentengefüge* de l'allemand parmi les sociolectes qui en découlent : les *Gruppensprachen*, et *Sondersprachen*, au nombre desquels les *Geheimsprachen* (p.21). Les critères une fois définis, la distinction fondamentale entre *codebasierte Geheimsprachen* et *Mischsprachen*, (p. 22) est l'épine dorsale de l'ouvrage, le reste des chapitres étant consacré aux langues secrètes dans la littérature, dans la musique, aux *verschüttete Schriften, verschlüsselte Botschaften : eine kurze Entzifferung unverständlicher Sprachen*. Le dernier chapitre porte sur la *Geheimsprachenforschung: Rückblick, Überblick, Ausblick*.

Dans les *code-basierte Geheimsprachen* on transforme une langue naturelle en une langue secrète qui ne dispose pas d'un vocabulaire propre : les mots existants sont transformés

(p.31). Par exemple, dans le *verlan* on a « laisse béton » pour « laisse tomber » ou « ripoux » pour « pourris ». Et l'ouvrage étudie les différents procédés de transformation. Les auteurs ne se bornent pas à l'allemand, mais étudient aussi d'autres langues, dont le français. Dans les *Mischsprachen*, on conserve presque intégralement la phonétique et la syntaxe, mais on incorpore à la place des mots allemands des termes empruntés à d'autres dialectes ou langues, dont certains d'ailleurs peuvent finalement être acceptés par la communauté entière : comme *Kohldampf*, ou *Knilch* ou *pennen*, mais dont la plupart restent incompréhensibles aux non-initiés.

Pour le germaniste, en tout cas pour moi, c'est une source d'étonnement de voir la richesse de l'allemand en ces *Mischsprachen*, que l'ouvrage énumère mais pour se consacrer surtout, à titre d'exemple (p.82-127) à une analyse détaillée, serrée, fouillée de « *Lützenhardt und seine Jenischsprecher* ». « *Lützenhardt ist ein kleiner Ort in Schwaben, der noch heute für seine ehemals hausierenden Bürstehändler bekannt ist.* » (p.82) Langue secrète en voie de disparition, celle des *Gesinde/Tagwerker, Hirten, Handwerker und Angehörige mobiler Berufe* (p.83) Après un rappel historique fort intéressant l'étude se fait systématique sous tous ses aspects : parmi lesquels formation des mots et lexicologie avec composition, dérivation suffixation. L'aspect ludique (qui est d'ailleurs un des *Leitmotive* du livre) est aussi évoqué. Puis vient l'étude syntaxique, sémantique, pragmatique. Rien n'est oublié et l'on a là un modèle de recherche linguistique. Sont rappelés en arrière-plan pour la « *Entstehung und Verwendung einer Geheimsprache : lebens- und berufsweltbedingte Sprachkontakte, Alkohol und Halbweltmilieu, Verdunklungsnotwendigkeit und spielerischer Sprachspass* » (p.131).

Le quatrième chapitre a pour objet les *Geheimsprachen in der Literatur*, par exemple, pour se limiter à l'allemand chez Eichendorff, Fontane ou Fallada. Suit une brève revue des langues secrètes dans la musique.

Le chapitre 5 s'intitule *Verschüttete Schriften, verschlüsselte Botschaft. Eine kurze Entzifferungsgeschichte unverständlicher Sprachen*, avec entre autres, le déchiffrement des hiéroglyphes. Et là, je ne suis pas d'accord : les hiéroglyphes étaient la langue écrite des anciens Égyptiens et n'était donc pas pour eux une langue secrète ou plutôt ne l'était que pour ceux qui ne savaient pas lire, mais c'est le cas de toutes les langues. Ce désaccord avec les auteurs m'amène à une remarque générale : la meilleure des langues secrètes est la langue étrangère. Les aristocrates russes le savaient bien, qui conversaient en français pour ne pas être compris des domestiques. Pendant la seconde guerre mondiale les Américains se servaient de la langue des Indiens Navajos dans la communication militaire pour ne pas être interceptés par les Japonais. Donc ne vaut pas pour elles : « *Die Geheimsprache wurde als Gruppensprache nach innen zum Mittel der Gruppenfestigung und nach außen zum Mittel der Gruppenabgrenzung* » (p.208).

Un livre est d'autant plus louable qu'il ne se borne pas à informer mais suscite la réflexion. Et c'est pourquoi je voudrais terminer par deux observations personnelles :

1. Toute langue de spécialité est ésotérique et c'est pourquoi par exemple médecins et notices pharmaceutiques « traduisent » pour les patients bien des mots, alors qu'ils emploient entre eux les termes savants.
2. Toute langue en vieillissant devient au cours des siècles de plus en plus une *Geheimsprache*. Sinon pourquoi des traductions en français moderne des textes médiévaux, voire des textes de la Renaissance, comme ceux de Rabelais ou Montaigne ? Sans remonter si loin dans

le passé, pour nos jeunes futurs bacheliers (pourtant série l) à propos du roman de Balzac, *La duchesse de Langeais*(1834) :

« - Je suis enchanté, répondit Montriveau en riant de façon à effrayer la duchesse, de mettre un intérêt dans votre existence. Me permettrez-vous de venir vous chercher pour aller au bal ce soir ?

« - Je vous rends mille grâce, monsieur de Marsay vous a prévenu, j'ai promis. » on trouve une note : « m'a déjà proposé de venir me chercher ». On suppose donc que de jeunes franco-phones ignorent que « prévenir » signifie aussi « devancer. »- Y. Bertrand

MEINUNGER, André/ BAUMANN, Antje (Hrsgb.) *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*. Berlin: Kulturverlag Kadmos. ISBN : 978-3-86599-287-1. Prix : 19,90 euros. 300 pages. 2017.

L'ouvrage a été publié en Allemagne en 2017, année où l'Académie française jugeait, dans un communiqué alarmiste (26/10/2017), que l'écriture inclusive faisait courir à la langue française un danger mortel. La communauté germanophone semble s'être mieux faite aux évolutions de l'usage, qui féminise plus souvent les désignations de personnes, que ce soit en Allemagne Fédérale, en Suisse ou en Autriche, sans que les débats n'y fassent plus rage. Si l'on suit la quatrième de couverture qui se veut contribuer à une désémotionnalisation (*Entemotionalisierung*) de la discussion, la publication entend documenter le débat sociétal qui a cours depuis bientôt cinquante ans, et non verser de l'huile sur le feu. Elle se présente sous forme partiellement documentaire et partiellement experte : après une introduction exposant les enjeux langagiers et citoyens, elle propose en première partie 19 fragments ou extraits sur le sujet, dont certains sont largement historiques — quelques paragraphes de la loi prussienne (*Landrecht*) remontant à 1794—, puis dispose en sa deuxième partie 14 textes de linguistes, sociologues ou journalistes sur ce thème d'écriture inclusive.

Les reproductions documentaires vont de la page 24 à 65, avec des fac-similés de certains fragments, une page de la grammaire de Wustmann de 1903 sur *Ärztin & Patin* ou la première page d'un guide pour écriture inclusive d'une université allemande. Tous les documents sont commentés afin de sensibiliser les citoyen/ne/s aux niches textuelles possibles dans lesquelles se pose la question de la féminisation des désignations de personnes : le fragment législatif "Preußisches Landrecht von 1794" porte sur la catégorisation des personnes, y compris la classification d'un "Zwitter" dans un sexe spécifique selon l'avis des parents. Un document contemporain est la capture d'écran des démarches prévues pour un compte Facebook, qui doit choisir entre 56 possibilités genrées (dont Trans, Trans Female, Trans* Female, etc.). Les commentaires expliquent et contextualise l'extrait pour une bonne compréhension. L'ordre de présentation des documents n'est ni chronologique, ni thématique, et fait penser à une promenade dans un bocage planté d'arbres d'essences très différentes.

Autant cette non-directivité peut faciliter l'accès à la question pour un public non averti, autant le côté a-chronologique et a-responsif des 14 contributions de la seconde partie gêne la constitution d'un avis fondé pour qui n'en aurait pas de pré-établi à l'ouverture du volume. Certains textes n'ont pas été rédigés pour cette publication, comme celui de Dagmar Lorenz "Gendersprech: Wider die sprachliche Apartheid der Geschlechter, 230-239, de 1991, de même que le "Deutsch der Geschlechter", 227-229, de Niklas Luhmann, décédé en 1998, dont la seule référence est l'archive Niklas Luhmann de l'Université de Bielefeld. Ce n'est cepen-

dant pas faire un cadeau scientifique au théoricien des systèmes sociaux que de le ressusciter pour lui faire dire “Frauen neigen nämlich zur Übertreibung (...) Wenn sie fromm sind, sind sie zu fromm (...) Und wenn sie Sprachpolitik treiben, dann ohne hinreichende Rücksicht auf Sprache. Fast muss man befürchten, dass sie demnächst die Unsinnin auf die Gipfelin treiben.” (p. 228). Une polémique entre un linguiste conservateur, Hans-Martin Gauger, et Luise Pusch, une des pionnières de la linguiste féministe, 71-92, au ton fort vif, contraste avec d’autres argumentations plus rationnelles et modérées, comme les textes d’Anatol Stefanowitsch, “Genderkampf”, 121-128 ou de Lars Bülow & Matthias Herz “Diskursive Kämpfe ums Geschlecht. *Gender studies*, ihre Gegner/innen und die Auseinandersetzung um Wissenschaftlichkeit und korrekten Sprachgebrauch”, 148-195.

Certains articles sont spécialisés en jurilinguistique, comme celui de Antje Baumann, “Gender in Gesetzen ? — Eine spezielle Textsorte und ihre Grenzen”, 196-226, qui argumente que la distinction sexuelle, et donc la caractérisation genrée, n’est pas pertinente pour un sujet de droit. D’autres de ses arguments sont moins convaincants, tels qu’une immuabilité nécessaire des désignations juridiques, immuabilité qui réduirait l’écriture genrée aux nouvelles lois : on pourrait penser au contraire que le droit et ses catégories changent au cours de l’histoire des sociétés, comme le montre l’abandon de la notion de “bâtard/e” dans les Etats modernes, et qu’il convient alors de réécrire les lois avec les nouveaux concepts. S’arc-bouter sur les termes et paradigmes historiques condamnerait aussi bien le droit que la langue à ne pas bouger. C’est à dessein que nous joignons les deux : la langue n’est pas d’abord faite pour les légistes (ou les linguistes...) avec l’obligation de rester pure pour l’usage auquel ils la destinent, mais elle est essentiellement faite pour la meilleure communication possible entre des non-linguistes (et avec des non légistes...)

Si nous jugeons cet ouvrage plutôt à destination du grand public, ce n’est pas tant en raison de la facilité de lecture, mais parce que voisinent les arguments de bonne et mauvaise foi, indiquant que l’appréciation de l’innovation langagière est plus affaire de positionnement idéologique que de raisonnement scientifique, bref, que l’ouvrage ne se veut pas spécifiquement universitaire. Pour en donner un exemple, sous un titre d’assez mauvais goût “Der Führerin entgegen!”, 101-120, Daniel Scholten se livre à une charge très ferme sur la rédaction inclusive du code de la route, critiquant la formulation “Zu Fuß Gehende” (pour Fußgänger), qu’il juge idéologique, et conseillant pour terminer aux idéologues, aux autres donc, “Die Ideologen können sich ihm (dem generischen Maskulinum, OSM) nur entwinden, wenn sie in die Türkei auswandern. Im Türkischen gibt es kein Genus und nur ein Pronomen für alles. Die historisch begründete Dominanz des Mannes kann es dort folglich nicht geben.” (p. 119.) Tout n’est pas aussi consternant, mais les plaisanteries sur le fait, Mesdames, que la langue allemande favoriserait déjà le féminin, puisqu’il est marqué, alors que le pauvre masculin est confondu avec le générique, p. 242, ou l’avertissement que l’écriture genrée empêcherait l’accès des nouvelles générations aux écrits d’avant 1900, p. 245 ne convaincront pas forcément les lecteurs du texte de Arthur Brühlmeier “Sprachfeminismus in der Sackgasse. Oder: Sprachzerstörung aus Konzilianz— die Umkehr ist fällig”, 240-248, qu’il faut revenir en arrière vers un masculin général et générique. Quant à l’article présentant des considérations typologiques, “Genus: Eine Kategorie zwischen Grammatik und Semantik”, par Ivo Hajnal & Katharina Zipser, 129-147, celles-ci sont, malgré la longue bibliographie, trop rapides et universalistes pour peindre un tableau convaincant pour l’allemand¹.

¹ Surtout si on se représente la complexité de l’histoire du genre, brossée par JF Marillier à partir de la grammaire de Grimm, dans les *Nouveaux Cahiers d’Allemand* 2018/1, 31-48.

Par contraste, Wustmann, qui souffre habituellement d'une mauvaise réputation en tant qu'auteur d'un ouvrage prescriptif (*Allerhand Sprachdummheiten*, 1891), semble, à autoriser (p.26) le terme "Ärztin" apparu "in neuerer Zeit" (en 1903), conscient du fait que les usages évoluent en fonction du contexte historique et culturel. Sans doute les désignations LGBT (Lesbian Bisexual Transgender & Queer) ne connaissent-elles pas de morphème spécifique dans le système de l'allemand, mais cela ne devrait pas affecter le marquage de la différence féminin : l'usage contemporain en allemand montre que le masculin perd progressivement sa fonction générique, l'écriture genrée se diffusant. Un ouvrage comme celui recensé ici atteste, pour la postérité, de la variété des résistances à un usage féminisé des noms de personnes.-
Odile Schneider-Mizony, Université de Strasbourg.

Pilotage rédactionnel de la revue.

En cohérence avec la décision de l'Assemblée Générale de l'Association des *Nouveaux Cahiers d'allemand* réunie le 21 novembre 2011 portant création d'une part d'un comité de rédaction, qui a pour fonction de définir l'orientation générale de la revue (Mme A. Geiger-Jaillet, MM. Y. Bertrand, E. Faucher, M. Kauffer, R. Métrich, D. Morgen) et d'autre part d'un comité de lecture, qui a pour fonction d'évaluer les articles susceptibles d'être publiés dans la revue. (Wolfgang Butzkamm, Aix-la Chapelle ; Thierry Grass, Strasbourg ; Elke Hentschel, Berne ; Anne Larrory-Wunder, Paris ; Heinz-Helmut Lüger, Koblenz-Landau ; Emmanuelle Prak-Derrington, Lyon ; Ingeborg Rabenstein-Michel, Lyon ; Gérald Schlemminger, Karlsruhe ; Odile Schneider-Mizony, Strasbourg ; Philippe Verronneau, Dijon ; Hélène Vinckel-Roisin, Paris), et conformément à la décision de l'Assemblée Générale du 16 novembre 2012, les travaux du comité de rédaction sont placés sous la responsabilité du rédacteur en chef Mme Odile Schneider-Mizony, professeure de linguistique allemande à l'Université de Strasbourg. Les propositions d'articles lui sont adressées, au Département d'Etudes Allemandes de l'Université, 22 rue René Descartes ; BP 80010, 67084 Strasbourg Cedex.

VERBUM

TOME XL, N° 1, 2018

PHRASÉOLOGIE ET PRAGMATIQUE

Numéro coordonné par
Maurice Kauffer et Yvon Keromnes

SOMMAIRE

Présentation

Maurice Kauffer, Yvon Keromnes

Les pragmatèmes et la troisième articulation du langage

Salah Mejri

Regards sur les séquences semi-figées : l'exemple de « Mon Dieu »

Françoise Hammer

Qu'est-ce qu'un ALS ?

Maurice Kauffer

Les ALS allemands et français : un inventaire

Anne-Marie Nahon-Raimondez, Anja Smith

Approche lexicographique et didactique des actes de langage stéréotypés

Caroline Pernot

Deux exemples de noyaux potentiellement phraséologiques :

les pseudo-clivées et « déjà » justificatif

Denis Apothéloz

VARIA

Question des genres à l'école : les compétences langagières

à travers l'exemple de la narration et de l'argumentation

Marie-Noëlle Roubaud, Christina Romain

PUBLIÉ PAR LES
PRESSES UNIVERSITAIRES DE NANCY
EDITIONS UNIVERSITAIRES DE LORRAINE

Vente au numéro par le Comptoir des presses d'universités : <http://www.lcdpu.fr/livre/?GCOI=27000100378790>

Nouveaux Cahiers d'Allemand

Les N.C.A. paraissent quatre fois l'an et sont administrés par l'association des Nouveaux Cahiers d'Allemand (A.N.C.A.) dont le Conseil d'Administration comprend

- MÉTRICH René, Université de Lorraine, Président
- AURIA Frédéric, ancien président de l'A.D.E.A.F., Vice-président
- FAUCHER Eugène, Université de Lorraine, Secrétaire
- MÉTRICH Régine, Trésorière
- SCHNEIDER-MIZONY Odile, Université de Strasbourg, Rédactrice en chef
- BERTRAND Yves, Université de Paris X – Nanterre.
- GAUTHEROT Laure, Lycée Jean Rostand de Strasbourg
- GEIGER-JAILLET Anémone, E.S.P.E. de l'Académie d'Alsace
- HERMANN Ulrich, A.P.L.V.
- KAUFFER Maurice, Université de Lorraine
- MORGEN Daniel, I.P.R. honoraire, Académie d'Alsace
- RUDIO, Association LEHRER Denkfabrik, association professionnelle pour l'enseignement bilingue dans les académies de Strasbourg et Nancy-Metz

Pour tout ce qui concerne la rédaction, adresser la correspondance à la Rédactrice en chef, Mme SCHNEIDER-MIZONY, Département d'études allemandes de l'Université, 22 rue René Descartes, BP 80010, 67084 Strasbourg cedex ; pour l'administration : Mme MÉTRICH, adresse ci-après.

Les N.C.A. paraissent sous le double sigle "ANCA" et "ADEAF" en vertu d'une convention de coopération entre les deux associations, dont le texte figure page 267 du n° 1983/4.

ABONNEMENTS

– Paiement par chèque : à l'ordre de Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand à envoyer à Mme R. MÉTRICH, 18, rue d'Iéna, 54630 RICHARDMÉNIL.

– Paiement par virement SEPA :

- IBAN : FR7610278040470002104070150 - BIC : CMCIFR2A

– Abonnement 2019 :

Particuliers : 30 euros

Institutions : 45 euros

Tarif Etudiants (photocopie carte d'étudiant) : 20 euros

Prix de vente au numéro : 14 euros

ADHESION A L'ASSOCIATION

Cotisation 2019 : 6 euros

Siège Social

ATILF/ UMR 7118 CNRS, 44 Avenue de la Libération - BP 30687 - 54063 NANCY Cedex

Tous droits de production et de reproduction réservés

.© Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand et les Auteurs.